GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
SEP 28 1904

11e Année. N° 18. 15 Septembre 1904.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Paul Adam	*Le Serpent Noir* (1re partie)	225
Henrik Ibsen	*Lettres à Georg Brandes.* — II	272
Pierre Arminjon	*Universités musulmanes d'Égypte.* — I	297
Claude Ferval	*Vie de Château* (3e partie)	321
Georges Alfassa	*Le Travail de Nuit des Femmes*	367
Paul Stapfer	*Victor Hugo à Guernesey.* — II	390
Marcel Boulenger	*L'Émotion sportive*	405
Victor Bérard	*Questions extérieures.* — *Angleterre et Russie* (fin)	430

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

LIVRES NOUVEAUX

MONSIEUR DE CLÉRAMBON,
par **Maurice Maindron.**

Dans toutes les œuvres de M. Maindron, nos lecteurs ont admiré cette puissance de dresser vivant, parlant, gesticulant, minaudant ou pourfendant à la mode la plus authentique du XVIe siècle, cette foule de personnages qui tous ont leur caractère propre, leur langage, et, comme on dit, leur individualité. Mais nulle part peut-être, jusqu'à ce jour, l'auteur n'était parvenu à nous montrer en un aussi vibrant et pourtant aussi exact raccourci toute la vie sociale et politique de ce terrible XVIe siècle. Les historiens, autant que les amateurs de lettres, se sont plu à rendre pleine justice à cette évocation : mieux que les grands travaux d'érudition, mieux que toutes les dissertations morales, religieuses ou philosophiques, il est telle page de ce livre qui analyse jusqu'au plus profond les idées, passions, ambitions, et la douteuse moralité de ces reîtres, prêcheurs et pillards.

L'ISLAMISME, par **O. Houdas.**

Dans cette collection de manuels « sur les religions des peuples civilisés », ce livre tiendra dignement sa place : le nom de l'auteur nous en est un sûr garant. Nul ne connaît aussi bien que M. O. Houdas l'Islam contemporain, et en particulier l'Islam d'Algérie, ses aspirations, ses mœurs, ses cérémonies, et les mille formes rituelles de son culte : « J'ai essayé d'envisager cette question politico-religieuse sans parti pris d'aucune sorte. On trouvera peut-être que j'ai été trop indulgent; ce qui est certain, c'est que j'ai dit ce que je pense. » En matière religieuse, l'indulgence n'est-elle pas la première des justices? M. Houdas a tenu dans son livre les promesses qu'il nous faisait dans sa préface.

TRENTE ANS DE THÉATRE — DEUXIÈME SÉRIE
LES THÉATRES POPULAIRES — SOUVENIRS
par **Adrien Bernheim.**

En Alsace, à Vienne, à Berlin, M. Adrien Bernheim a étudié les conditions matérielles du théâtre ; il s'est ardemment renseigné sur la possibilité d'établir chez nous, à Paris, comme à Vienne, par exemple, des salles de spectacles vastes, confortables, luxueuses même, accessibles cependant aux bourses les plus modestes. L'auteur, on le sait, est un de nos amateurs de théâtre les plus fervents; il a consacré une grande partie de son temps et de ses efforts à fonder cette belle institution des « Trente ans de Théâtre » qui est aujourd'hui si prospère. Dès son enfance, il a fréquenté et aimé les théâtres, les auteurs et les artistes : aussi trouvera-t-on dans ce livre des anecdotes et des souvenirs charmants sur l'ancienne Comédie, l'ancien Chat-Noir, les débuts de M. Léoncavallo, sur Sybil Sanderson, Delaunay professeur, Victorin Joncières, et beaucoup d'autres encore.

UNE RELIGIEUSE RÉPARATRICE,
par **madame S...**

M. René Bazin a mis une préface en tête de ce livre où la vie de sa jeune nièce, Marie-Anne Hervé-Bazin, est contée depuis la première enfance jusqu'à la mort, — à vingt-deux ans. — Les âmes pieuses trouveront un sujet d'édification en ces pages toutes brûlantes de l'amour sacré. Tous ceux qui s'intéressent à la vie morale de notre temps y trouveront matière à réflexion et à enseignement : voilà une jeune fille qui se décide pour la vie religieuse, à quatorze ans, à l'insu de sa famille, et qui meurt après quelques années de couvent, dans le rêve d'un étrange amour pour la personne du Christ. Sainte Thérèse ne fut pas plus ardemment éprise de l'époux divin.

LA PASSION DE JEANNE D'ARC, 10e spectacle du Théâtre du Peuple, à Bussang (Vosges), par **Maurice Pottecher.**

C'est l'image de la Bonne Lorraine que l'on trouvera partout présente dans les cinq actes de ce drame. « Elle est plus triste que triomphante, nous dit l'auteur : son cri de guerre retentit moins haut que sa plainte dans l'épreuve et dans l'abandon. » Beaucoup d'autres, avant M. Maurice Pottecher, avaient tenu à tresser à la grande héroïne une couronne de martyre : on ne lui en avait pas offert de plus charmante que cette couronne de fleurs rustiques, au parfum simple et délicat. Les cinq actes du drame nous montrent successivement la bataille aux environs de Senlis, la prise de Jeanne devant Compiègne, le procès au château de Rouen, la prison et, dans la prison, la touchante vision de Domrémy, enfin le bûcher, place du Vieux Marché, à Rouen. La pièce, tour à tour écrite en prose et en vers, est peut-être la plus émouvante qu'on ait applaudie à Bussang.

LES SUCCESSEURS DE DONATELLO,
par **Pierre de Bouchaud.**

M. Pierre de Bouchaud étudie en ce volume les successeurs de Donatello, et il passe en revue ces sculpteurs délicieux de la seconde partie du XVIe siècle : Antonio Pollajuolo, Andrea Verrocchio, Bernardo et Antonio Rossellino, Desiderio da Settignano, Benedetto da Majano et « ce charmant Mino da Fiesole, qui fit éclore à Florence, à Fiesole et à Rome maintes fantaisies gracieuses, disciplinées par un impeccable instinct de décorateur et de dessinateur ». L'auteur nous montre avec précision comment l'esprit de cette sculpture, continuant les efforts d'un Ghiberti, d'un Brunelleschi et surtout d'un Donatello, se manifesta « par la recherche de la réalité et de la vie, interprétées tantôt suavement, tantôt avec une violente énergie, mais toujours avec un soin minutieux des détails et une entière indépendance esthétique ».

LE SERPENT NOIR

Je vis un jeune berger qui se tordait, râlant et convulsé, le visage décomposé, un lourd serpent noir pendant à sa bouche...

... Ma main se mit à tirer le serpent, à tirer — en vain! elle n'arrivait pas à arracher le serpent du gosier. Alors quelque chose se mit à crier en moi : « Mords! Mords toujours!

» Arrache-lui la tête! Mords toujours!... »

... Le berger cependant se mit à mordre comme mon cri le lui conseillait...

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

(Ainsi parlait Zarathustra.)

Lorsque fut reconnue définitivement, cet automne, l'excellence du sérum découvert par le docteur O..., pour le traitement du typhus et des maladies semblables, une certaine déception émut les actionnaires d'une société à laquelle j'ai la chance d'appartenir, ayant hérité de quelques titres. La Compagnie générale des Produits pharmaceutiques ne pardonnait pas à son agent général, M. Guichardot, d'avoir manqué une affaire qui aurait pu nous livrer le monopole d'un sérum analogue, antérieurement inventé par un certain docteur Le Guenn. C'était une perte évaluée à plus d'un million. Ce M. Guichardot fut appelé devant le conseil d'administration. Il devait se justifier, dire les moyens de réparer sa bévue. Mandataire de plusieurs parents qui ont aussi des intérêts dans cette entreprise, j'assistai à la séance. Autour d'un tapis vert, et confortablement assis dans des fauteuils de cuir, nous nous trouvâmes là, vingt messieurs décorés, affables, dissimulant, sous

les ambages de la courtoisie la meilleure, un vif sentiment de nos droits, de nos espérances, de nos mérites.

Homme délicat, menu, satisfait d'une petite moustache en crocs, avec une main fine que chargeaient des bagues féminines, le président exprima d'abord ses regrets d'un pareil désastre. Il rappela que la majorité du conseil, par l'intermédiaire de la commission des comptes, avait, en 1899, exigé des mesures très sévères pour ne plus consentir d'avances aux personnes en veine de recherches thérapeutiques, à moins que des garanties positives ne fussent offertes. Donc il n'avait pas dépendu des administrateurs de pouvoir accorder la subvention réclamée par l'agent général en faveur du docteur Le Guenn, médecin de la marine en congé, résidant à Belle-Ile-en-Mer, dans le bourg de Sauzon. Faute de subsides, celui-ci n'avait pu mener à bien ses expériences d'immunisation, ni fournir les preuves indispensables de succès. La découverte du sérum O... indiquait, malheureusement pour la Compagnie, que ce genre d'hypothèses n'était pas vain. En somme, la responsabilité de l'échec incombait en partie aux membres de la commission des comptes, qui, dans un louable désir d'économie, avaient lié les mains des administrateurs par le statut de 1899; et, d'autre part, à M. Guichardot, l'agent général qui, malgré son habituelle sagacité et sa compétence indiscutable, n'avait pas suffisamment insisté sur les prévisions de la notice théorique publiée par le docteur Le Guenn, et lue en séance publique de l'Académie de Médecine, le 27 juillet 1902. Le président souhaita que cet incident fût profitable au moins à l'esprit d'entente, que le désaccord existant depuis plusieurs années entre la commission des comptes et la minorité du conseil prît fin, après ce fâcheux résultat de leurs conflits. Discrètement et par voies allusives, l'orateur sembla vouloir démontrer que la défiance réciproque nous avait valu cette malchance : on voyait, en somme, à qui le fait donnait raison. Ne convenait-il pas que le statut de 1899 fût modifié dans un esprit de générosité plus ample? Cette question, il se ferait un devoir de la mettre à l'ordre du jour, lors de l'assemblée générale, si les membres du conseil en jugeaient ainsi.

Ayant parlé de la sorte, le président se rejeta dans la profondeur de son fauteuil, et sourit aux marques d'approbation qui lui furent prodiguées. Il avait annoncé la victoire évidente et prochaine de l'Administration sur le Contrôle. Je devinai que la lutte avait été longue et grave, que des procédés incivils avaient été employés; qu'on s'était accusé mutuellement de lésineries maladroites, de dilapidations malhonnêtes; que certaines paroles avaient dépassé la mesure; et j'augurai que M. Guichardot bénéficierait de cette effervescence. Le conseil pouvait-il montrer de la rigueur envers l'homme dont les fautes mêmes l'affranchissaient d'une majorité oppressive? Bienheureuses fautes!

Quand on l'introduisit devant le tapis vert, il ne parut, au reste, nullement gêné. Pour joindre sa place, il dut longer une dizaine de fauteuils. De gré ou quasi de force, il réussit à serrer les mains de ces dix juges; puis il s'établit commodément au milieu du siège, tira de sa poche quelques notes, nous regarda tous à la ronde, et, d'une voix tantôt paisible et tantôt narquoise, présenta sa défense.

Je l'admirai d'abord. C'était un homme de quarante ans, large et solide, quelque peu ventru, mais sans lourdeur. Le visage rasé à la mode américaine, les cheveux blonds séparés par une raie médiane jusque sur l'occiput et plaqués le long des tempes, la lèvre grasse et moqueuse, l'élégance toute neuve d'une redingote à revers de soie, d'un col haut et rabattu, noué d'une petite cravate feu que maintenait un coulant d'or, les doigts trapus mais ornés d'ongles en ogives et d'une chevalière à cachet simple, — tout révélait un personnage soucieux d'imposer, par l'extérieur, au vulgaire, et certain d'y parvenir. Il eut la parole nette, vive et bonasse, les gestes calmes, le teint immuable. En somme, il recommença l'argumentation discrète du président, et appuya d'une manière plus désobligeante sur l'imprévoyance et l'avarice soupçonneuse du Contrôle. Il s'en était fallu d'une légère subvention délivrée à ce docteur Le Guenn que la société n'eût acquis, en tournant les difficultés de la loi par ses moyens ordinaires, la propriété d'un médicament souverain, difficile à préparer, impossible à contrefaire, véritablement sauveur. Lui, simple agent général, n'avait pas cru devoir contrevenir au fâcheux statut. Cependant il avait tenté l'impossible pour obtenir du moins que le docteur Le Guenn poussât plus avant ses expériences pratiques. M. Guichardot avait même imaginé une sorte de commandite assez particulière. Malheureusement, des scrupules respectables avaient empêché le docteur d'accepter. A son grand regret, M. Guichardot déclara qu'il ne pouvait, à ce propos, aborder les détails. Certaines personnes honorables, et de noms connus, se trouvaient, dit-il, mêlées aux délicates péripéties de cet essai d'arrangement. Toutefois, il désirait, pour sa propre justification, confier à deux ou trois des membres présents le récit de ses efforts. Ces délégués, ensuite, assumeraient, ou non, la responsabilité d'instruire le conseil. L'agent général demandait que trois commissaires fussent désignés pour l'entendre confidentiellement. La Compagnie s'en remettrait, si elle le voulait bien, au jugement de cette commission et de son rapporteur. Le Conseil apprécierait alors s'il convenait de reprendre l'affaire du sérum Le Guenn, ou de l'abandonner définitivement. M. Guichardot s'excusa de s'en tenir à ces propos vagues; mais la vie privée de plusieurs personnes était en cause, ainsi que des sentiments très intimes, et, par cela même, très respectables.

Cette réserve de l'agent général fut admise par la majorité du Conseil. Cependant quelques membres ne laissèrent pas de manifester

leur inquiétude. On se murmura que ce M. Guichardot n'était pas, d'ordinaire, l'exemple des gens à scrupules, qu'il y avait apparemment une anguille sous roche; — et quelle anguille?... Interrogé directement par un vieillard sec, chauve, encadré de favoris blancs, muni d'une dialectique assez roide, l'agent général insinua qu'il s'agissait d'un cas passionnel. L'interpellateur esquissa une grimace, regarda son voisin de droite, son voisin de gauche, également adipeux, muets, solennels, et de moues hésitantes. Comme je pararaissais plus curieux d'apprendre ce dont il prétendait nous instruire, le vieillard se pencha de mon côté. Poliment, le monsieur qui nous séparait s'enfonça dans le fauteuil, de façon que nos paroles se pussent croiser par-dessus son ventre boutonné en un large gilet de drap noir à chaîne d'or, Mon interlocuteur assura que, selon ses propres renseignements, ce M. Guichardot, d'ailleurs licencié ès sciences physiques et naturelles, appartenait à une famille de petits boutiquiers flamands, qu'il en avait naguère, et à présent, les manières et la morale douteuses, que jadis, marié à la fille d'un quincaillier de Saint-Omer, il avait brutalement relégué cette malheureuse, durant ses couches, dans une campagne sinistre, et qu'il avait, en la terrorisant, engagé la dot, cent cinquante mille francs, dans des spéculations. Avec cette mise de fonds, le gaillard avait commencé d'entreprendre quelques affaires de publicité pour le compte des pharmaciens. Une certaine chance, beaucoup d'audace l'avaient servi. Il avait trouvé le moyen légalement inattaquable de s'associer, par un jeu de contre-lettres et de fidéicommis, aux docteurs qui découvraient des remèdes, et cela malgré les règlements sévères interdisant ces sortes de pactes. De courtier occasionnel, il était devenu courtier permanent près de la Compagnie.

*A la suite de la plus-value rapidement acquise par les deux fabriques d'iode que, sur ses avis, on avait établies à la côte bretonne, il avait gagné la sympathie des actionnaires. Le titre d'agent général l'avait récompensé, outre le privilège d'imposer sa propre marque à plusieurs produits de la Société, tels l'*Iode Guichardot *et le* Régénérateur Guichardot. *Mais il était trop habile homme. En Touraine, il louait un château ancien, en pressait les réparations archéologiques, le parait de meubles, de tableaux peints au temps de la Renaissance, ou de copies excellentes. Où se procurait-il l'argent?... Sans doute exigeait-il quelques pots-de-vin des gens qu'il mettait en relations avec la Compagnie, acheteuse de matières premières, ou dispensatrice des sommes nécessaires aux expériences de leurs inventions. Apparemment, le docteur Le Guenn, un marin tout rude, n'avait pas voulu payer les épingles du négociateur, ni participer à ces tripotages. L'occasion était bonne pour démasquer la filouterie de l'agent général.*

Durant cette confidence, je vis l'œil minuscule et malin de Guichardot nous épier à plusieurs reprises. Certes il n'ignorait guère les

sentiments de mon vieillard. Il devinait les propos échangés par-dessus le monsieur prudent et taciturne qui se contentait, lui, de balancer, signe de sagesse, une tête blême et mafflue. Comme je demandais pourquoi le président n'avait pas mieux accusé l'intermédiaire en faute, mon vieillard ricana. Selon lui, c'étaient là deux compères. Guichardot avait corrompu le joli petit homme dont les mains se caressaient indéfiniment. Aigre et téméraire, mon voisin dit cela presque tout haut. Le président fit le sourd. Mais les plus proches de nous chuchotèrent entre eux; et la majeure partie des insinuations que je venais d'ouïr furent transmises, de bouche en oreille, autour de la noble table solennellement recouverte de son drap vert immaculé.

Quoique Guichardot continuât de s'expliquer fort aisément, et sans hésiter devant les termes de la conversation la plus familière, en homme qui vous tient pour camarades incapables de le vilipender, l'opinion fâcheuse ne cessa plus de se propager dans les cervelles. Je vis de sarcastiques grimaces l'adopter : je vis les yeux pétiller de petites joies indulgentes en apparence, mais cruelles en réalité. Les mines disaient : « Ah! ah! voilà un gaillard adroit et qui nous a roulés... Bravo, ma foi! Très fort! très fort!... Mais mon brave homme, on ne te payera pas toujours des châteaux en Touraine, nous te le ferons bien voir!... » Cela, les épaules le signifiaient en se haussant, les rides des pattes d'oie en se plissant, les phalanges goutteuses en tambourinant sur le papier des sous-mains ou en maniant des crayons aigus; cela, les lèvres sèches, incolores et minces le signifièrent en contenant les manifestations d'un scepticisme cordial et amusé.

Bref, quelqu'un proposa de nommer incontinent la commission à laquelle se confierait M. l'agent général, puisque sa délicatesse ne souffrait point de trahir quelque secret, peut-être galant. L'humoriste qui parla de manière gracieuse, les mains tendues et la barbe en éventail, mérita qu'une gaieté modérée l'applaudît unanimement. C'était de mauvais augure pour cet infortuné Guichardot qui crut devoir rire, lui, tout à fait, en écarquillant sa large face flamande et rebondie.

Aussitôt les voix désignèrent le vieillard aigre, son voisin prudent et moi-même pour former le triumvirat. C'était assez dire qu'on jetait la victime aux bêtes féroces. Là-dessus, on recula brusquement les fauteuils et on se poussa vers le vestiaire. Le tumulte contraignit le président à lever la séance.

Cela se passait un lundi. Tous trois nous décidâmes d'entendre M. Guichardot le samedi suivant. Il nous pria d'avancer le jour de l'entrevue. Le vieillard s'y voulut opposer, alléguant des rendez-vous qu'il avait pris. Il trouva même très singulière cette insistance de la part d'un homme en si mauvaise posture. Guichardot parut ne pas saisir l'allusion. De l'air le plus aimable, il nous énumérait franchement

ses affaires et les soins qu'il leur devait. Samedi, la famille de son neveu, l'orphelin, se réunissait afin de choisir entre les divers modes d'éducation convenables. Non sans louer les excellents principes des Pères jésuites, il préférait que le jeune garçon reçût l'instruction dans un lycée. Car il avait là-dessus des théories essentielles ; et, loin de vouloir remarquer nos mouvements d'impatience, il développa surabondamment ses idées relatives à la méthode anglaise des exercices physiques et des leçons pratiques, à la méthode française des doctrines classiques et des philosophies transcendantes. Durant que nous assurions nos chapeaux sur nos chefs et nos paletots sur nos poitrines, il fut éloquent, jovial, avisé, fécond en opinions diverses et rares, servies par une verve de commis voyageur anglomane. Dehors il nous accompagna, empruntant les allures d'un qui se pût dire notre ami. En vain gardions-nous un aspect sévère et bougon. Il évita de s'en inspirer, bien qu'il le constatât. Même il finit par obtenir que le vieillard, excédé de son verbiage, se résolût au rendez-vous du vendredi. Guichardot crut naïvement miner notre méfiance et nous convaincre de sa bonne foi qui avait hâte de resplendir : nous nous réfugiâmes à grand'peine dans nos coupés. Un peu plus, il me demandait de le conduire au boulevard. Paraître dans ma voiture lorsque beaucoup de ces messieurs devisaient encore le long de la rue, c'eût été presque les avertir que sa vertu ne semblait pas soupçonnable, et qu'il subirait indemne notre examen. Je déjouai cette tactique. Proclamant que j'étais en retard, j'indiquai une adresse lointaine à mon cocher ; je m'introduisis vite dans le véhicule et refermai sur moi la portière, avec une brusquerie que l'agent général jugea bon de ne point contrarier, crainte d'encourir ma rancune.

Le mercredi matin, une parente éloignée de ma femme, la vieille comtesse de Breuilly, m'envoya par son valet de chambre une invitation à déjeuner pour le lendemain. Ce qui m'étonna beaucoup. Depuis dix ans que je la connais, cette chère dame nous prie à dîner deux fois l'an, avec la partie de sa famille entachée de roture. Elle me pardonne mal de ne pas porter un nom à particule, encore qu'elle témoigne de la sympathie pour mes travaux et mon caractère. Mais nous sommes un peu, ma femme et moi, la honte de sa vie, le témoignage de mésalliances inavouables. Quel que soit son esprit très ouvert, elle n'admet pas qu'un savant comme Pasteur, qu'un poète comme Hugo, dont elle commente très intelligemment les œuvres, aient pu se croire les égaux de n'importe quel petit vicomte dilapidateur, fêtard et benêt. C'est une foi qu'on ne saurait pertinemment discuter. Je ne me froisse pas facilement : aussi je supporte les procédés de cette personne âgée à notre égard. Mais j'estime que trois entrevues annuelles suffisent à nos besoins affectifs, — le jour de l'an, à Pâques, et à l'anniversaire de ma-

dame de Breuilly. — Elle pense là-dessus comme nous. Cette réserve nous contente. Il me surprit fort que notre parente eut décidé d'y forfaire tout à coup.

Le message exprimait seulement son désir de me montrer un homme curieux à connaître et que ses meilleurs amis lui recommandaient avec chaleur, entre autres son cousin Yves de Kerladec, qui est aux dragons, et qu'elle admire comme le prototype du parfait gentilhomme. Le valet de chambre attendait la réponse, comme s'il se fût agi d'une chose très importante.

Nous bâtîmes, ma femme et moi, mille conjectures. Comment la tante de Breuilly nous invitait-elle avec le comte de Kerladec et cet inconnu, soudain, au mépris de ses habitudes très chères? Nous arrivâmes anxieux, le jeudi, dans l'appartement du faubourg Saint-Germain, meublé selon le goût déplorable de la Restauration. Les deux laquais nous ouvrirent solennellement la porte du salon, et je faillis suffoquer en apercevant mon Guichardot adossé à la cheminée de brocatelle où une muse de cuivre s'éplore sur le cadran d'un rocher en bronze. Guichardot chez la comtesse de Breuilly! Et patronné par le capitaine comte de Kerladec, membre du Jockey-Club, président honoraire des Blancs de Bretagne !... La Jeanne d'Arc à cheval dans son cadre d'or semblait arrondir davantage les yeux innocents et immenses qui stagnent sur l'ovale plat de son visage traditionnel... Guichardot vint à moi très allègrement, protesta qu'il avait eu l'honneur de m'être déjà présenté; il fit l'éloge de mes capacités administratives à M. de Kerladec, qui sembla l'écouter avec une attention déférente, pour ainsi dire. L'un et l'autre m'apprirent qu'au temps où furent bâties nos fabriques d'iode sur la côte du Finistère, Guichardot avait fait acquérir par notre Compagnie des terrains appartenant aux Kerladec, puis enrôlé, parmi les moissonneurs de goémon, les pêcheurs des villages avoisinant le château. La misère de ces pauvres gens avait été diminuée par l'aubaine de ces nouveaux salaires. Enfin, dès que les fabriques commencèrent à prospérer, Guichardot avait décidé les administrateurs à réparer l'église médiévale de Kerladec. De cela, le comte lui savait une gratitude extrême. En outre, ils avaient tous deux l'amour des sports. Guichardot avait procuré, d'occasion, et à très bas prix, un véhicule Panhard dont les vitesses régulières enchantaient le capitaine de cavalerie. A causer de leurs machines, ils communiaient. Cela devint évident à table. Madame de Breuilly les plaisanta là-dessus. Guichardot offrit de m'avoir, pour six ou huit mille, une machine de trente chevaux à quatre cylindres; projet qui séduisit beaucoup ma femme. Le comte approuvait cet esprit de risque et d'audace qui lance le chauffeur sur les routes, à toute vitesse. Ce courage ressusciterait peut-être, dans les âmes médiocres de notre temps, la saine énergie française. Guichardot compara le chauffeur, enclos dans

son hanneton de fer, au chevalier des croisades dans son armure. Madame de Breuilly évoqua la figure de Jeanne d'Arc. Guichardot la révérait. Ils s'estimèrent. Quand l'agent général leur eut expliqué la théorie de Nietzsche, en taisant la partie antichrétienne pour s'étendre sur l'apologie de la force, quand il eut cité la fameuse phrase : « L'homme est quelque chose qui doit se dépasser ! » madame de Breuilly s'anima vraiment. Du rose gagna ses joues flétries. Ses lèvres pâles se colorèrent. Elle interrogea fiévreusement le convive sur Zarathustra. Chose curieuse, Guichardot avait lu soigneusement le philosophe germain.

A l'instant du café, comme par suite d'un accord préalable, le comte nous abandonna, lui et moi, dans une petite serre. Madame de Breuilly invita ma femme à venir admirer des estampes anciennes retrouvées, à la campagne, dans un galetas de son manoir. Guichardot avait arrangé cette charmante réunion pour me circonvenir à son aise : je ne voulus pas fâcher madame de Breuilly en refusant d'écouter ; mais je me tins sur la défensive.

— Monsieur, — commença-t-il, — Nietzsche a parfaitement raison, n'est-ce pas? L'homme est une chose qui doit se dépasser... Et il arrive qu'il se dépasse soit en bien, soit en mal, si nous consentons encore à employer ces termes surannés. Disons : par delà le bien et le mal. Ainsi, nous parlions l'autre jour de ce brave docteur Le Guenn, qui faillit découvrir le sérum du typhus, avant ses émules. Eh bien ! j'ose dire que Nietzsche eût salué en lui le surhomme, et cela malgré les conditions dans lesquelles Jean Le Guenn se surpassa. En effet, il ne suivit pas les conseils que je lui prodiguai, à la manière de mon maître Zarathustra. Il ne s'arracha point de la bouche ce noir serpent des vertus traditionnelles pour rire plus haut qu'un homme ordinaire, pour savourer la gaie science de vivre ! Non : il avala tout le serpent noir... Voilà ce que je ne pouvais guère expliquer devant ces vingt messieurs qui nous entouraient l'autre jour. Ils n'auraient pas compris. Ils n'auraient pas compris la parole de Nietzsche, ni le sacrifice de Le Guenn. Ce sont de ces gens de qui l'on peut dire que « leurs âmes pendent comme des torchons dans les greniers de leurs cervelles... » Vous vous rappelez, je pense, le rêve de Zarathustra : le berger dont le serpent noir suce le gosier. Moi aussi j'ai crié à Le Guenn, comme Zarathustra criait au berger : « Mords le serpent et crache sa tête, mords toujours ! » Mais Le Guenn ne s'est pas permis de m'entendre.

» Il semble que j'utilise des paraboles dans l'intention de vous en faire accroire sur moi-même, et sur mes facultés. Je m'en garderais bien, soyez-en sûr. Quoi ! en province, j'ai lu quelque peu. On ne peut pas toujours vivre au café. Il y a des soirs où l'on est las de gagner, à la manille, le prix des consommations. Il y a des matins où l'on

aime à rester au lit avec un livre, plutôt que de descendre au magasin du beau-père pour discuter le prix des essieux, des fourches, et des hoyaux avec des rustres en blouse bleue, qui ont campé, par luxe, un petit feutre sur leur crâne tondu. Quand la chasse est fermée, ou quand l'hiver détrempe les routes, il est bon de parcourir un volume au coin du feu, un volume qui fournisse à notre rêverie des motifs de divaguer. Ce qu'on écrivait sur Nietzsche, dans les journaux, m'avait plu. J'approuvai son mépris de la faiblesse, son exaltation de l'énergie personnelle, de la volonté, de l'orgueil... Moi, je suis d'instinct celui qui marche droit au but, sans s'occuper de la casse. Quand je convoite véritablement une chose, je la prends d'abord. Ensuite je regarde en arrière. Je n'ai jamais voulu que la peur de l'opinion ou du remords me rendît lâche devant mes désirs. On m'a souvent blâmé. Cependant j'ai eu la constance de ne pas douter de moi. Je me fus toujours fidèle, malgré les pleurnicheries de mes maîtresses, les récriminations de ma femme, les haines de ceux que je vexai et qui se laissèrent vexer. Né de parents pauvres, j'ai mesuré leur bassesse, et j'ai prétendu à tous les biens. Pour être en état d'acquérir vite, j'ai voulu d'abord être le premier à l'école, au collège, à l'université. Et il en advint selon mes fortes exigences. Vous imaginez quelle fut ma joie quand je découvris les maximes de Zarathustra : « En vérité, il vaut mieux faire mal que de penser petitement... Et il en est d'autres qui appellent vertu la paresse de leur vice... Vertu... c'est se tenir tranquille dans le marécage... Et il en est d'autres qui sont semblables à des pendules que l'on remonte. Ils font leur tic-tac, et ils veulent que l'on appelle vertu ce tic-tac... Vous voulez encore être payés, ô vertueux ! Vous voulez être récompensés de votre vertu, marchands !... Avoir le ciel en place de la terre, et l'éternité en place de votre aujourd'hui... La vertu rapetisse. La volonté délivre. Que le plus fort domine le plus faible, voilà ce que veut la volonté... Au fond de leur simplicité, ils n'ont qu'un désir : que personne ne leur fasse mal. C'est pourquoi ils sont prévenants envers chacun et ils lui font du bien. Mais cela est de la lâcheté, quoique cela s'appelle vertu... » *Cependant Le Guenn n'a pas agi par lâcheté, en épargnant la faiblesse de sa femme, en choisissant la mort que lui vaudra son scrupule, tôt ou tard... C'est là le problème qui me tracasse. L'acte de mon ami Le Guenn ébranle ma confiance en cette philosophie qu'avant de lire Nietzsche j'avais toujours pensée, composée en moi-même, sans la formuler clairement.*

Durant tout ce discours, M. Guichardot n'avait tenu nul compte de mes objections : cela va sans dire. Il les bousculait d'un geste brusque, ou les effaçait en soufflant dessus la fumée de son cigare. Je cessai bientôt d'en présenter : le ton de sa certitude me retranchait du débat. Il m'eût paru convenable de me retirer, si madame de Breuilly n'avait

reçu ce jour-là. Toutes les cinq minutes, on entendait s'ouvrir la porte du vestibule, et le domestique s'empresser. De la petite serre où dissertait l'imperturbable Guichardot, je voyais, par l'intervalle des portières en tapisserie, défiler maintes dames aux silhouettes tantôt impériales et tantôt grotesques, je vénérais leurs noms héraldiques annoncés au seuil du salon par le valet introducteur. Certainement ma femme devait se réjouir de connaître ces personnes, et d'induire sur leurs caractères d'après leurs façons : pour elle, ce divertissement n'a pas d'égal. Elle s'y livre avec finesse et frénésie. J'eusse été trop peu galant si j'avais interrompu cette innocente félicité. D'autre part, il n'était pas douteux que madame de Breuilly nous avait invités afin de complaire au comte de Kerladec, empressé de servir son ami par cette rencontre. J'ai quelques raisons de vouloir être agréable à notre parente en paraissant la satisfaire. M. Guichardot me garda pour auditeur bénévole, jusqu'au soir.

D'ailleurs les mensonges qu'il me conta ne m'ennuyèrent qu'à demi. Sa verve rude, son intelligente grossièreté, la mimique prodigieusement accorte de sa large figure, sa facilité à me donner l'illusion des personnages décrits, par le geste, la grimace, les tons infiniment variables d'une voix comédienne et habituée au dol, tout cela vivifiait singulièrement les péripéties de ses imaginations.

En fin de compte, il proposa de me soumettre un mémoire dicté par lui, sur le litige, et qui certainement éclairerait ma religion. J'accueillis son offre. Le soir même je reçus le document que voici :

I

On a soutenu que la Compagnie générale des Produits pharmaceutiques m'avait indiqué la découverte du docteur Le Guenn. Ce n'est pas exact. Ayant rencontré mes anciens condisciples de la Faculté des Sciences au congrès biologique de 1902, j'appris, moi-même, de leur bouche, la nouvelle : l'Académie de Médecine décidait qu'en séance publique serait lue la notice de notre ancien camarade. Là-dessus, chacun clabauda, niant l'importance de ses recherches, comme il sied à des collègues et des émules. « Nos amis nous pardonnent moins un succès net qu'un échec avilissant! » a dit tel sage de New-Jersey. Pour fielleuses et injustes qu'elles me semblèrent d'abord, la plupart des critiques devinrent tellement acharnées que je sortis du congrès en doutant que

mon ami breton eut créé rien qui valût pratiquement. C'était de la théorie pure, de la quintessence et de la transcendance : — ce qui ne se vend pas.

J'avais connu notre lauréat pendant un stage qu'il fit à Paris, avant de présenter sa thèse. Il avait alors, deux ou trois mois, fréquenté le laboratoire de chimie organique où je remplissais les fonctions de préparateur. Taciturne et doux, joli garçon, presque imberbe et les cheveux longs, il était souvent en butte à nos quolibets d'étudiants paillards pour la sévérité de ses mœurs « province », comme nous disions. Plusieurs fois il vint dans ma chambre, rue des Écoles, au cinquième, me demander le sens de certaines phrases grecques : il étudiait la peste antique chez les auteurs hellènes et latins. Reçu docteur, il nous quitta. Je sus dans la suite qu'on l'avait embarqué sur un croiseur, comme médecin en second. Puis je me mariai, j'allai vivre en Flandre, dans la quincaillerie de mes beaux-parents. J'engraissai. J'oubliai mon Le Guenn. Beaucoup plus tard, une année environ avant qu'on parlât de sa notice à l'Académie de Médecine, pendant un voyage d'affaires pour les iodes, je le retrouvai dans un café de Nantes. Il ne parut pas désireux de se lier davantage, et m'annonça seulement sa prochaine campagne dans le golfe du Mexique. Il espérait y recueillir des observations sur la fièvre jaune et le typhus. Je voulus l'emmener souper en aimable compagnie. Il allégua qu'il était marié, ce qui fit éclater de rire mes gracieuses Nantaises. L'usure et la coupe démodée de ses vêtements me suggérèrent plutôt qu'il ne pouvait subvenir aux dépenses accessoires de la petite fête. Et je me souvins qu'à Paris il repoussait, par scrupule excessif de pauvre, les avances de celles qui voulaient chérir gratuitement sa belle figure de chevalier moyen âge et sa jeune sveltesse. Je le laissai donc partir.

Telles étaient mes impressions de mémoire lorsque son nom fut prononcé avec tant de haine par ses anciens condisciples, au Congrès de Biologie. Cette animadversion générale me portait cependant à croire qu'il y avait quelque mérite insigne dans sa notice : une élite ne déteste rien tant qu'un cerveau supérieur à sa moyenne. Aussi, quand je dus entreprendre mon voyage semestriel en Bretagne, pour inspecter nos fabri-

ques d'iode et vérifier les cours d'achat du goémon, des algues, sur toute la côte, je me fis assigner par le conseil d'administration la tâche de m'enquérir du sérum Le Guenn. Je communiquai même à ces messieurs quelques passages de la fameuse notice, publiée dans la *Revue de Thérapeutique*. Ces messieurs s'intéressèrent à l'hypothèse, sans bien en pressentir toute la portée. Ils m'autorisèrent à voir le docteur. Mais ils m'engagèrent à la prudence la plus méticuleuse, puisque la commission des comptes, au fort de sa lutte contre le conseil d'administration, lui reprochait surtout, argument très sérieux auprès des actionnaires, certaines largesses réparties entre quelques chimistes : de coûteuses expériences n'avaient pas abouti, malgré mille promesses, non moins alléchantes que chimériques.

Ne voulant pas compromettre ma situation d'agent général par des audaces inutiles, je renonçai presque à mon dessein.

Un concours de circonstances très spéciales put seul me décider à la tentative. Ce fut d'abord le manque de l'argent nécessaire à un séjour dans la Haute-Engadine, où j'ai coutume de passer la saison chaude parmi les malades opulents et les médecins à la mode, clients de nos produits. Or je venais de m'offrir une automobile de vingt-quatre chevaux à mille francs l'un, payés comptant. Dans mon manoir de Touraine, loué tout récemment, des entrepreneurs remettaient en état les décorations faites au temps des Valois : or, ils s'avisèrent que les eaux du ciel, bues par la colline voisine, s'infiltraient dans les caves et menaçaient les assises. Je dus verser une provision inattendue et importante au maître puisatier du lieu qui était assez mal dans ses affaires. Démuni de mon argent, je résolus d'achever la saison dans l'économique Bretagne. Un pharmacien de Quimper, à qui je communiquai ce dessein, tout en réglant les comptes du Régénérateur Guichardot, me cita les personnes de ses relations qui habitaient les plages, et acceptaient des pensionnaires *at home*. Le nom du docteur Le Guenn fut prononcé. J'appris qu'il hébergeait, moyennant finance, des personnes honorables dans les appartements de Keryannic, son domaine

de Belle-Ile, sis au petit port de Sauzon : — vue sur la rade et le détroit que fréquentent les pêcheurs de sardines en leurs milliers de barques; passage constant de vapeurs; proximité de la mer sauvage à la Pointe des Poulains, etc.

Si discrètement que se trahît cette sollicitation indirecte, je déplorai que Le Guenn en fût à tenir une manière d'hôtellerie, lorsqu'il ne naviguait pas sous le pavillon tricolore des croiseurs. Mon estime pour son caractère fléchit tout à coup. Un homme doit savoir tirer de ses talents les avantages matériels indispensables à ses goûts. De sa gêne, je déduisis que son invention pourrait être acquise à très bas prix. Mais valait-elle l'examen ? Importait-il de passer la mer et de mettre le nez dans les mixtures de Keryannic ? Je m'informai de Belle-Ile : on m'assura que les routes, sauf une seule, détraquaient les automobiles. En ce moment-là, j'essayais les moteurs et les vitesses de ma Panhard-Levassor à quatre cylindres. M'en séparer quarante-huit heures m'eût trop désolé. Aussi n'hésitais-je point à retarder l'excursion.

D'autre part, Le Guenn m'avait toujours marqué de la froideur. Il est de ceux qui somnolent au tic-tac de leur vertu. Mon énergie lui déplaît. Au quartier latin, il me reprocha souvent de renchérir, au *poker*, si j'avais en mains les belles cartes, sans me préoccuper de nuire aux joueurs distraits ou pauvres. Je me rappelle encore ce blâme qu'il formulait, très calme, en souriant : une fois il se permit d'ajouter que, dans la vie, j'agissais de même. Il ne me pardonnait pas d'avoir bruyamment invoqué mon titre de licencié ès sciences physiques et naturelles, pour supplanter l'ancien préparateur du laboratoire, vieil homme qui, simple bachelier, remplissait cette fonction, par tolérance, depuis des années fort nombreuses, et qui en subsistait platement. Moi, je voulais vivre aussi. C'est ce que tous les Le Guenn refusent de comprendre. Mais je n'ai jamais perdu mon temps à nourrir contre eux de la rancune. La vengeance est une occupation de rêveur et de paresseux : peuple de lazzaroni, les Italiens sont vindicatifs. Des méfaits qui m'atteignent je tire un enseignement. Mon ennemi m'instruit de mes points vulnérables. Loin de le haïr, je le remercierais. Néanmoins je n'entends pas rendre le bien pour le mal. Ce serait reconnaître

qu'on m'a réellement lésé. On ne me fait pas de mal. Personne ne m'a jamais fait de mal. Quelques-uns m'ont démontré mes faiblesses. Voilà tout. Je n'aurais pas voulu que Le Guenn s'imaginât recevoir de moi le bien pour le mal, si je lui proposais une somme d'argent inespérée en échange de la formule relative au sérum typhique.

Ce sentiment ne me domina pas moins que l'envie de mieux expérimenter autour de Quimper la puissance de mes quatre cylindres et le fonctionnement de mon carburateur; en sorte que je n'eusse point, de toute la saison, tenté la traversée de Quiberon à Belle-Ile. Mais survint le pardon de Sainte-Anne d'Auray. C'est la mode de juger pittoresque cette assemblée de paysans, et d'éterniser leurs attitudes sur les plaques photographiques. Il n'est point de touriste qui manque cette occasion.

Soucieux de manœuvrer ma machine au milieu d'une foule, afin d'éprouver la vigueur des freins et la souplesse de la direction, je ne voulus pas non plus manquer l'occasion sacramentelle. Par une pluie de mer, fine et pénétrante, que la bourrasque vous chassait au visage, la veille du pardon, je filai d'Auray vers Sainte-Anne. Le long de la route qui mène de la gare au bourg des miracles, j'exerçai mon adresse virtuose pour doubler les hauts tapecus traînés par de solides petits chevaux blonds et chargés de bonnes femmes. Sous des mouchoirs à carreaux, elles protégeaient leurs coiffes complexes, et, sous des parapluies extravagants, leurs robes à larges bretelles de velours noir. Je réussis à n'écraser aucun des mendiants qui, le postérieur dans la boue, exhibent des moignons gélatineux et mobiles, des épaules veuves de leurs bras, des cuisses amputées aux genoux, des chairs rouges desséchées le long de tibias trop courts, des pieds recroquevillés par la paralysie, des mains sans doigts, des faces sans nez, des paupières collées pour toujours sur des yeux purulents. Contre tous les murs, à l'abri des arbres ruisselants, culs-de-jatte, aveugles et borgnes, coxalgiques et bossus, mille monstres en vie, sautillaient, psalmodiaient, rampaient, hurlaient et agitaient leurs haillons sordides, requéraient, par leurs lamentations et par le spectacle d'ulcères uniques, la pitié, d'ailleurs impassible, des cultivateurs cossus qui fouettaient leurs atte-

lages pour épargner de la pluie à leurs costumes d'opéra.

Pourtant je faillis renverser un macrobite à longs cheveux qui, sous la paille de son chapeau détrempé, récitait des orémus, en secouant un gobelet d'étain sale : j'eus le temps d'imprimer un quart de tour à la roue de direction. Mon pneumatique constella de fange le paletot verdâtre du bonhomme, si mal nanti de sensibilité qu'il ne cessa point, pour cela, d'invoquer le dieu des aumônes, tandis que son cornac, un avorton morveux, continuait stupidement à regarder les buveurs au seuil d'une ferme transformée en vide-bouteille. D'ailleurs, les gars abritaient, dans tous les cabarets, leurs costumes collants, leurs courtes vestes à poches de velours, et les triples rubans noirs de leurs chapeaux à boucles d'acier. Mais beaucoup de vieux allaient, tête nue, sous l'averse, pas à pas, égrenant leurs chapelets en l'honneur d'un saint. Au passage de ma voiture, et malgré les appels furieux de la trompe, ils ne se dérangeaient point. Tels les fakirs, ils ne redoutaient guère la mort au cours de prières si ferventes. Et c'étaient, ma foi, de courageux rustauds. J'avouerai même qu'ils me causèrent du dépit. J'aime que, devant mon char de métal, les piétons se dispersent, se garent affolés, que la foule rompe ses groupes, et se réfugie sur les trottoirs. Le plaisir que dut savourer jadis le chevalier en armure, sur son destrier à caparaçon de fer, la lance en arrêt, au milieu de manants fugitifs, ce plaisir m'échoit à mon tour. J'ai la jouissance de l'héroïsme, car, en somme, une simple déviation de ma roue directrice, et j'irais me fendre le crâne sur le premier obstacle, arbre, mur, talus, dans un parfait écrabouillement de moi-même et de ma monture. Le péril et le triomphe me prodiguent ensemble leur généreux émoi. Ces braves gens m'ôtaient la seconde de mes sensations pour me laisser la première toute seule, outre l'appréhension de payer quelque rente viagère à leurs veuves et orphelins, au cas d'un accident trop possible. Ces figurants du moyen âge refusaient de reconnaître en moi le successeur terrible de leurs barons. Ils me tenaient pour un simple cocher d'omnibus obligé à les contourner avec art et politesse. J'y gagnai de croire à l'obéissance exacte de mes freins ; mais j'entrai furieux dans le déluge qui défonçait les piètres andrinoples tendues sur

les perches des éventaires forains, qui noircissait les façades étroites de Sainte-Anne et picotait la boue liquide où les sabots innombrables de la Bretagne clapotaient.

A l'instant d'aborder l'Hôtel de France, j'aperçus dans le vestibule, parmi la cohue de touristes affublés d'imperméables, une jeune femme en demi-deuil. Aux allures des messieurs qui se tournaient vers elle, tous, je devinai sa grâce. Elle ne se donnait aucune peine. D'un signe, elle montra seulement le sac de peau jaune et le rouleau de plaids à sa famille qui s'empressait. Si mélodieuse était sa voix qu'elle me fit déjà rire l'esprit, malgré le vacarme hostile à la perception des mots. Un voile d'argent masquait son visage, un long paletot de caoutchouc enfermait ses mouvements faciles. Je sautai à terre, heureux d'avoir endossé mon grand manteau de Berlin. Pareil à une cloche de cathédrale, il m'entoure; on admire généralement le confortable de ses poches obliques à pattes surpiquées, le chic de sa pèlerine cousue contre le drap des épaules, et les goussets des parements rabattus sur les manches. La voyageuse ne put s'empêcher de porter son attention sur mon aspect majestueux que renforçaient mes bottines en cuir vert et ma casquette à couvre-nuque, du plus récent modèle allemand. L'automobile ne l'intéressa guère moins, quoique la boue eût encroûté les parois de chêne verni, moucheté les glaces du compartiment, et même souillé la galerie blanche qui tout en haut maintient la malle et les pneumatiques de rechange. — Elle m'a dit plus tard que je lui étais apparu comme l'animal fabuleux d'une planète autre, mais qui avait le pouvoir de quitter sa carapace. Ainsi qualifie-t-elle ma Panhard-Levassor à quatre cylindres.

Sous le porche de l'hôtel, je la frôlai pour avoir une raison de saluer et de murmurer :

— Pardon!

Elle m'adressa le plus aimable sourire. Je réclamai l'appartement retenu par mon télégramme. Pour affolées qu'elles fussent au milieu des arrivants, des bonnes maladroites et des portefaix godiches, les deux vieilles filles aubergistes durent m'entendre, car j'ai coutume de m'interposer délibérément entre ceux que je veux entretenir et leurs inter-

locuteurs. Ma carrure, mes façons aident à me faire place. J'agis toujours ainsi dans les petites choses et les grandes. Il me parut que la jolie femme m'observait avec une impertinence flatteuse. J'en fus ravi, bien que j'aie pour principe d'écarter de mon existence toute aventure sentimentale. Trop de belles courtisanes, expertes en leur art, nous accordent tout d'abord, pour un prix net, ce qu'un long flirt obtient seulement après des comédies ridicules et les rengaines vulgarisées par toutes les littératures. Aussi me suffit-il qu'aux regards des femmes je puisse lire tantôt leur haine moqueuse, — signe de ma force qui choque leur sensibilité de faibles, — tantôt leur peur nerveuse, — signe de ma supériorité qui s'impose à leur âme d'esclaves. — Dans les deux cas je me contente, et ne pousse guère plus avant. Il n'est qu'un point sur quoi je tienne à les détromper : leur illusion d'être en égalité avec moi par les compensations du charme ou de la beauté. Cela, je ne le tolère point.

Derrière son face à main d'écaille, la voyageuse me considéra comme le personnage d'un tableau singulier, ou comme un cyclope, dont la réalité pouvait être douteuse. Cependant les deux sœurs aubergistes se démenaient en l'honneur de mes dépenses prochaines. Les brides en dentelles du bonnet noir s'envolaient sur la nuque de la plus mûre. La robe, troussée par des tirettes, se dandinait sur la croupe de la plus jeune. Toutes deux appelaient, en se trompant de noms, leurs servantes auxiliaires ; et les cornettes blanches battaient éperdument des ailes.

Fier d'avoir accaparé leurs bonnes grâces au détriment de mes rivaux, je montai dans ma chambre pour faire quelque toilette. Lorsque je redescendis, je croisai dans l'escalier une sorte de cycliste minable, agile et pâle. Autant que je pus les discerner dans la pénombre, cette figure anxieuse et toute rasée, ses cheveux presque longs étaient ceux du docteur Le Guenn. En effet, je le reconnus complètement dix minutes plus tard. Au milieu de la salle à manger, couchant cinq des chaises contre la nappe, il marquait des places à l'une des longues tables. Je m'avançai :

— Le docteur Le Guenn !... Je suis Guichardot... tu te rappelles... Guichardot, du laboratoire de chimie organique...

Guichardot... mais si !... Guichardot, l'Iode Guichardot... le Régénérateur Guichardot !... Nous nous sommes rencontrés à Nantes, il y a deux ans...

Il joua quelques instants le rôle du niais à la mémoire courte. Évidemment, il se consultait avant de choisir une attitude.

— Vous êtes un peu changé, — me dit-il ; — de là mon doute... vous avez engraissé...

— Toi, tu as maigri, mon vieux ! Que d'os !... Enfin, ça ne te va pas mal... Alors tu es venu faire tes dévotions à sainte Anne d'Auray, en Breton d'image...

— Mon Dieu, oui...

Il sembla se résoudre à me fuir. Chose difficile. Planté au milieu de la salle, entre les deux tables de cent couverts, j'écartai les jambes; et, les poings sur les hanches, je développai les pans de mon manteau de manière à fermer l'issue. Déjà, pour se faufiler avec les piles d'assiettes, les petites servantes devaient s'aplatir contre les files de sièges et s'excuser. Mieux que des paroles adroites, les moyens matériels réussissent à seconder nos intentions.

— Je te félicite... L'Académie t'accorde les honneurs de la lecture... Eh bien, mon vieux, qui aurait imaginé cela, tout de même, quand tu n'étais pas fichu de comprendre, tout seul, les textes grecs sur la peste !... Tu te souviens ?... Tu venais me querir dans mon cinquième... Tu me disais : « Mon petit Guichardot, fais-moi le plaisir de dîner avec moi au Boulant... » Moi, je m'attendais à une fête un peu corsée, avec des filles plaisantes, et un tour à Bullier pour finir !... Bonsoir, au dessert, tu tirais négligemment de ta poche une page arrachée au cœur de Thucydide; et tu m'obligeais à te construire le mot à mot !... Grand sournois, va !... Ça durait jusqu'à neuf heures du soir. Puis, au café, Galien et Stratonicos sortaient de ta poche ! Hippocrate de Cos entrait en jeu dès la première goutte de fine champagne. Je parlais, ton crayon marchait... Eh bien, non ! de ce temps-là, tu n'étais pas calé en grec !

Sur ces mots, je lui bourrai très amicalement la clavicule gauche...

— Eh bien, docteur ! — appela du vestibule la voix mélodieuse de la dame en demi-deuil.

— Je vous demande pardon, — dit-il, esquissant une dérobade.

Je ne me laissai point faire. D'un grand coup de casquette, je saluai la charmante créature, et questionnai tout haut :

— Madame Le Guenn, sans doute?...

— Non pas... Madame est une parente de ma femme... Oui, ma cousine, les places sont marquées au bout de la table... J'ai commandé l'eau minérale... On sert à sept heures...

Il essaya de m'abandonner, simulant la galanterie. Je ne le permis point :

— Tu veux bien que je couche une chaise auprès des tiennes?...

Ainsi fis-je. En même temps je m'approchai de sa compagne, je m'inclinai :

— Présente-moi, mon cher!...

Force lui fut de m'obéir, sous peine de grossièreté. Une personne terne, en jaquette brune, était l'épouse du docteur. Une vieille dame à l'air viril, et qui maniait une trousse de vermeil, c'était madame La Revellière, mère du député centre gauche, feu La Revellière. La Parisienne exquise était madame Élisabeth, sa bru. Une fillette grave, au nœud Velasquez dans la chevelure, était sa petite-fille. Dans le Nord, j'avais eu l'honneur, autrefois, d'assister à un festin d'agriculteurs protectionnistes que présidait La Revellière. Il appartenait à la célèbre famille parlementaire qui, depuis le Directoire, fournit deux sénateurs et quatre députés aux différents régimes. Je n'oubliai pas de rappeler cette circonstance en égalant la descendance de La Revellière-Lepeaux à celles des Carnot et des Casimir-Perier. Il est bon d'agiter tout d'abord les hochets de la flagornerie.

— Mais, — insinua Le Guenn, sur un ton d'impatience, — avant de dîner, nous voudrions faire quelques pas dehors.

— Ces dames souffriraient-elles que je les accompagne?... J'ignore tout de ce pays. Toi seul peux m'initier aux pieux mystères de l'Armorique! — suppliai-je avec une bonne humeur gentiment révérencieuse.

Innocente, madame Le Guenn s'empressa de me convier. La magnificence de mon pardessus et la déférence de mes manières la séduisaient. Je compris qu'elle me serait protec-

trice, entre son mari vraiment hostile, madame Élisabeth narquoise, madame La Revellière trop froide, et la petite Gilberte maussade. Preste, je m'emparai du parapluie que la femme du docteur avait peine à déployer contre la bise, en relevant sa robe plate et en veillant sur une aumônière de velours taché. Je parvins à la protéger. Madame Élisabeth engaina ses longues mains dans les fentes latérales de son paletot et fit face à la pluie cinglante. Gilberte sauta les flaques, soigneuse de ne pas enlizer ses bottines. Madame La Revellière évita le contact de paysans qui flânaient au hasard, la tête en arrière. Et nous nous engageâmes au fort de la multitude dont les riflards dégouttaient, s'accrochaient, se chaviraient dans la rue continuant la route, avant d'encombrer, sur la droite, la grande place encadrée par les boutiques de scapulaires, de chapelets, par le porche énorme de l'église, et, sur la gauche, la prairie spongieuse où s'érigent les deux escaliers de la *Scala Sanctorum*, ceux que l'on gravit à genoux, jusqu'au tabernacle de la Patronne.

Avec une érudition active, madame Le Guenn, d'après les costumes, me nommait les pays d'où venaient les diverses familles de paysans. Ce grand chimpanzé montrant des yeux d'azur naïfs sous des sourcils en broussailles grises avait revêtu le matin, près de Pontivy, la courte veste de drap blanc aux poches de velours noir tailladées en pointes et placées sous les aisselles. Près des mêmes lieux, trois fermières s'étaient parées de tiares noires, qu'on eût dites chaldéennes et que prolongeaient, sur le dos, les lourds voiles de drap angulaires. A Locronan, des laboureurs s'étaient enjolivés d'une veste bleu de roi, à parements de velours, — « afin de se pavaner, sans doute, dans une toile de Watteau! » supposa, derrière nous, madame Élisabeth. — Le vent rebroussait les grandes dentelles qui cachaient les mains des filles arrivant d'Hennebont. Il secouait les fausses brides empesées et flottantes des coiffes qui sertissaient le chignon des Belliloises. Il bousculait les guipures raides cousues aux hennins de Beg-Meil. Il froissait les tabliers zinzolins, gorge de pigeon, bleu céleste, vert éteint, qui diapraient les robes noires plissées sur les vertugadins des grosses tailles. Il emportait les velours triples attachés aux chapeaux ronds des hommes, ou les rejetait contre les

épaules, sur les encolures, sur les vingt boutons d'argent, orgueil des gilets. Il s'engouffrait dans les amples manches des femmes, dénudait, jusqu'au coude, leurs bras hâlés par les saisons. Il crispait les rides sur les visages tannés des pêcheurs. Il tourmentait le poil des chaperons neufs. Il collait mieux aux longues jambes des garçons leurs étroits pantalons rayés. Il ébranlait les vastes collerettes plissées de Concarneau. Il poussait l'averse oblique sur les diadèmes en soie rose qu'arborent les coquettes de Pont-Aven.

Riche en anecdotes historiques et religieuses, ma conductrice s'ingéniait à faire paraître sous des couleurs curieuses tout ce peuple d'Armor qui nous coudoyait sur la place, parmi les marchandes de cierges et celles qui exaltaient en glapissant les vertus des médailles et des chromolithographies bénites. Le prestige de mon élégance agissait parfaitement sur cette aimable provinciale, au corps et aux vêtements étriqués. Que, superbe et princier, possesseur d'une automobile coûteuse, je fusse respectueusement attentif pour la pauvre jaquette anglaise un peu blanchie aux coutures, pour les pieds en grosses bottines lacées, pour la maigre figure semée de rousseurs par-dessus le hâle, pour le chapeau de paille déteint et la chevelure incolore massée en catogan sur le col plat de la nuque fragile, cela l'émouvait, la grisait même un peu. De tout cœur, elle s'efforçait à me distraire. Chaque visage famélique creusé par les affres de la dévotion, elle le comparait aux visages qu'avaient peints les primitifs. Pendant son voyage de noces, qui semblait resplendir dans sa mémoire comme une lumière de félicité sans égale, elle avait salué les œuvres de ces vieux maîtres dans les villes bataves, flamandes et germaniques, enfin à Paris. A retrouver sur les faces bretonnes l'âme parente de celles fixées jadis sur les triptyques des églises et des oratoires, par le pinceau des croyants, elle se persuadait davantage que l'Inspiration Éternelle dirige les esprits des nations pieuses et l'art de leurs peintres. Sans qu'elle l'avouât, je le devinai. Tout aussitôt je lui dis, comme provenant de mon cru, ce que je soupçonnais être sa pensée profonde. C'était nous mettre d'accord. Utilisant ainsi ma sagacité psychologique, j'ai toujours réussi à me créer les sympathies nécessaires, au moins pro-

visoirement. Madame Le Guenn possédait une âme simple que j'eus vite jaugée.

Certes il eût été malhabile de me travestir en dévot : elle eût éventé la ruse. Il était mieux de faire le sceptique tolérant que le dogme ne trouve pas agressif, et qui s'intéresse aux choses de la religion en observateur consciencieux, doué de vénération pour une force sociale capable jusqu'ici de tant de miracles historiques. Je feignis de demeurer confondu devant la sincérité des fermières qui, sous les parapluies, attendaient, les jupes retenues par les coudes, leur tour de grimper, marche à marche, l'un des deux escaliers menant au tabernacle de la sainte. Au-dessus de cette foule priante et pateaugeante, une petite fille, en jupon court et en chaussettes, restait immobile, les rotules nues contre la pierre d'un degré, jusqu'à ce que ses lèvres d'écolière eussent achevé les dix oraisons du chapelet ; puis, debout, elle récitait une autre dizaine et s'agenouillait sur le degré suivant, entre les mères qu'édifiait sa ferveur. Beaucoup de laboureurs, aux petites blouses dures, balbutiaient aussi leurs patenôtres. Baisant la croix du rosaire, ils penchaient leurs fronts chauves, et s'élevaient ensemble le long de l'escalier par une sorte de mouvement général et vermiculaire. De toute cette masse prosternée les yeux demeuraient fixes vers l'image enclose derrière les grilles du tabernacle.

A voix basse, j'entretins madame Le Guenn de ma jeunesse au quartier latin. Verlaine alors y était illustre. Étudiants, nous buvions de la bière avec les poètes symbolistes et néo-chrétiens. Je me rappelai, par hasard, quelques sonnets mystiques de cette pléiade ; je murmurai les vers : ma compagne en fut charmée. Elle en goûta les expressions rares. Elle fut ravie des gloses que j'y sus joindre pour éclaircir les passages obscurs. Nous fûmes des amis. Avec discrétion je lui signifiai que j'aurais plaisir à nous lier mieux : cette province du moyen âge demeurée telle, au xxe siècle, m'intriguait fort ; et je devinai que la femme de mon vieil ami Le Guenn me renseignerait merveilleusement sur les mœurs de cette population singulière. Aussitôt elle me prodigua ses remarques de curieuse qui sait voir. J'avisai un joint pour introduire une question relative à Keryannic et aux hôtes accueillis dans le

domaine : le pharmacien de Quimper ne m'avait-il pas dit qu'on pouvait y prendre pension? Madame Le Guenn s'empressa de m'inviter. Au second étage, deux chambres, avec balcon sur la mer, étaient libres. Aussitôt elle traita la question de prix : ce prix fut modique. Poliment, je feignis de me laisser tenter. L'offre de location venait à point, sans doute ; la propriétaire devait savoir sa bourse près d'être vide, car elle se félicita vivement de sa chance. Je lui représentai cependant qu'il me fallait courir les routes, quelques jours encore, pour les intérêts de l'Iode Guichardot. Ensuite je profiterais de sa bonne hospitalité, probablement. — Avant toute décision, il m'importait d'apprendre mieux la valeur exacte des travaux poursuivis par le docteur.

Il pleuvait moins rudement. Une simple bruine effleurait nos vêtements et nos figures. Madame Le Guenn me quitta pour se joindre aux fidèles qui s'agenouillaient à la file sur les marches. Alors je pus entretenir Le Guenn sérieusement. Après quelques fantaisies de haute spéculation, son langage me parut moins chimérique. Nous revînmes vers la grande place et ses boutiques. Je lui fis entendre que la Compagnie des Produits pharmaceutiques encourageait parfois les études sérieuses avant même qu'elles eussent atteint la phase des résultats.

Il m'avait d'abord parlé hâtivement, comme pour se débarrasser de mes questions, non toutefois sans céder à l'instinct de me convaincre. Il changea de ton dès que je lui eus fait entrevoir la possibilité d'un bénéfice. Précipitamment, il passa le bras sous le mien. Sa voix, devenue saccadée, m'expliqua les angoisses de ses recherches. Tandis que la poudre d'eau nous pénétrait le visage, et que madame Élisabeth achetait pour sa fille, à la devanture d'une baraque ruisselante, les photographies du pape refusées par madame La Revellière aux instances de l'enfant, je sentis sur mon avant-bras se contracter les mains du docteur. Il chuchotait fiévreusement. Dans sa doctrine il avait foi ; une foi semblable à celle que tant d'yeux nous révélaient sous les coiffes et les chapeaux de la foule muette. Il croyait conquérir la science, comme ces braves gens croyaient conquérir le ciel. J'eus quelque peine à dissimuler le sourire que cette comparaison mentale

me mit aux lèvres. Le Guenn était ardent. Ses regards voulaient, au fond de mes regards, pénétrer ma raison, l'éblouir de leur propre éblouissement. Une si naïve extase transfigurait mon pasteur de microbes que je pensais à l'adoration des bergers devant la crèche : il rendait hommage à la divinité de son talent.

Madame Élisabeth se rapprocha de nous pour l'écouter, tant il lui parut chaleureux. Je soupçonne encore qu'elle s'assimila très peu de notre discussion histologique sur l'action du virus altérant les tissus de l'intestin et des artères, sur la bataille des leucocytes et des bactéries envahisseuses ; néanmoins elle asservit son attention. Je fus flatté de cette politesse qui se continua même à l'hôtel. Madame Le Guenn ne rentra qu'après le potage. Nous occupions l'extrémité d'une table indéfinie qu'entouraient des prêtres timides et goinfres, des familles provinciales aux gestes rares et sévères, quelques touristes en élégant négligé de route, beaucoup d'écolières pâles : leurs tresses s'accrochaient constamment aux dossiers de leurs chaises. Un escadron de petites Bretonnes volait avec les ailes battantes de leurs coiffes et les pans de leurs tabliers à bavettes. Préservés par des manches de toile, leurs bras maigres coupaient les tranches de pain, présentaient les soupières fumantes, apportaient les bouteilles de cidre, d'eau minérale, sous la surveillance des sœurs aubergistes, autoritaires et criardes. La clarté de la lampe montra la beauté de la veuve. Je m'empressai pour lui faire les honneurs du beurre breton, qui est excellent. Elle en apprécia la saveur crémeuse et salée. Sa belle-mère me taquina sur ce qu'elle devinait de ma gourmandise ; elle interdit à la petite fille d'imiter ma façon de composer, dans mon assiette, une sauce méridionale au vinaigre et au vin rouge qui relève agréablement le goût du bœuf. Au contraire, madame Le Guenn réclama, pour sa mixture, un hachis d'échalotes que je souhaitais. Madame Élisabeth m'avertit que cela rendait l'haleine un peu forte : je lui ripostai galamment que cet inconvénient me gênerait à peine, puisque je n'avais pas l'espoir de l'embrasser. Cette plaisanterie hussarde la fit presque blêmir. Son joli nez se pinça. Elle haussa les épaules assez brutalement. J'étais assis à sa droite ; le docteur était à sa gauche ;

madame La Revellière, avec la grave Gilberte, nous faisait face. Madame Le Guenn avait choisi sa place auprès de moi. Tout de suite elle affecta de sourire joyeusement comme si ma parole n'était que joyeuse. J'observai qu'à ce signal la veuve dompta sa petite colère. Elle se contenta de railler au moyen d'une phrase trop élégante et trop subtile pour que je m'en souvienne. Enfin elle me pria de discuter avec le docteur le problème scientifique entamé dehors, et qu'elle ranima d'une question propice.

Évidemment perspicace, elle ne se méprenait guère sur l'importance de notre rencontre pour ses parents; et elle manœuvrait afin de m'intéresser davantage aux expériences de Keryannic. Docile, je répondis à l'interrogation. Le Guenn développa ses vues. A vrai dire, elles me semblèrent excellentes. En moi-même je résolus de prendre pension quelques semaines à Belle-Ile : la chose valait la peine d'être approfondie. De plus, et sans verser dans les bêtises de l'amour, je n'étais pas éloigné de vouloir mieux connaître cette madame Élisabeth dont les gestes mesurés, la voix mélodieuse, les formes longues et souples me captivaient. Elle s'en aperçut, ne fut pas sans user de coquetterie. Moi, j'entrepris, contre elle, ces hostilités verbales et franches qui me font incontinent détester par les unes, ou tolérer, puis aimer par les autres. Celles-ci me jugent comme un vainqueur et me décernent les sympathies dévolues, dans tous les siècles, au soldat ou au riche ; celles-là m'estiment butor, grossier, impudent, et m'excluent vite de leur commerce. Madame Élisabeth ne sembla point m'exclure. Au contraire, elle se plut à me découvrir l'âme, en me harcelant de propos aigus. Pendant tout le repas elle fut la dame qui, de son ombrelle, agace le molosse enchaîné dans la niche des convenances. Inutilement madame La Revellière désapprouvait notre jeu, par ses silences et sa moue. Avec l'air qu'ont les infantes, en leurs cadres de musées, mademoiselle Gilberte me dédaignait, muette et timide, en chipotant à peine les bribes de ragoût éparses dans son assiette. Elle feignit même de cligner des yeux et de ciller à plusieurs reprises, comme troublée par trop de vacarme, lorsque je houspillai la servante au petit châle. Pour la quatrième fois, cette génisse bretonne

me rapportait de la salade insuffisamment assaisonnée, en dépit de mes objurgations légitimes et payantes. Madame La Revellière défendit la bonne qui avait « tant à faire » et « ne savait, la pauvre fille, où donner de la tête ! » Moi, cependant, j'exigeais ma salade à point. Mon estomac s'accommode médiocrement de doses fantaisistes. Je représentai tout haut, prenant à témoin les convives des deux tables, que le fait de manger dans le Finistère, au milieu de pèlerins sincères, n'impliquait pas la nécessité de mettre à mal nos organes, par esprit de mortification. La petite servante ne put s'empêcher de pleurer. Deux larmes vinrent voiler ses yeux niais, pendant que l'aînée barbue des sœurs aubergistes la poussait vers la cuisine en l'injuriant tout bas.

— Ne vous tenez pas en dehors de ce peuple, monsieur ! Vivez plutôt quelques heures la vie de ce peuple ! — me conseilla madame Élisabeth. — Sans quoi, vous perdrez la chance de vous accroître de ses goûts et de ses pensées.

— Mais oui ! — ajouta madame Le Guenn. — Vous perdriez à juger nos Celtes selon votre esprit parisien. Ils méritent qu'on examine leurs âmes.

— Il est temps de pénétrer dans la basilique, — assura Jean Le Guenn, qui achevait sa portion de compote.

Déjà les prêtres, debout, faisaient le signe de croix en bredouillant les grâces. Une vieille dîneuse et deux adolescentes que couronnait la haute coiffe de Locronan s'attardaient seules à grignoter des amandes. De maigres mères avalaient en hâte leur café, sur lequel soufflaient leurs enfants pâlotes. Toute une famille américaine se levait, garçons aux jambes nues, filles robustes, déguisés en matelots et matelotes, avec des chevrons rouges sur leurs manches de toile bleue, deux dames aux profils sioux et qui boutonnaient leurs macfarlanes. Quelques paires de lunettes furent rajustées sur les nez germaniques de touristes en bas verts et en feutre tyrolien. Pansus, courts sur jambes, larges du dos, des Français, en gris, s'appelaient avec affectation, parlaient pour la galerie, dévisageaient les bonnes innocentes et bien trop affairées dans le branle-bas de la vaisselle qu'on changeait, des serviettes propres qu'on étalait : car une nouvelle série de convives humides et impatients était parquée dans le vestibule.

Contre eux, qui se ruaient au couvert, je sus garantir, de ma corpulence et de mon manteau berlinois, madame Élisabeth et madame Le Guenn. Je les fis sortir, à l'abri de ma personne imposante, tandis que l'on heurtait sans miséricorde l'infante, de qui le chapeau fut bouleversé, à la grande indignation de madame La Revellière, cramoisie. Ce qui ne me fut pas désagréable : elles purent ainsi juger le prix de mon amitié.

Dehors, le vent continuait ses assauts dans la rue, sur la place, encombrées par la foire religieuse. Il jetait la pluie aux figures ridées, il soulevait les coiffes raides et les parapluies tendus; il soufflait dans les verres de lampes à pétrole qui fumaient partout, empestaient l'air, éclairaient par instants les métaux des médailles bénites, les grains des chapelets et les enluminures des saintes images suspendues aux ficelles des baraques branlantes. Il étouffait la voix des marchandes. Il appliquait aux croupes des paysannes leurs jupes épaisses. Il fripait sur leurs bras les larges manches à parements de velours. Il secouait les vitres des auvents mi-clos devant les vieilles petites boutiques de la place que fermait, au fond, l'église de Sainte-Anne, énorme, où des musiques sonnaient. Par delà le porche ouvert et la foule obscure, la lumière rousse de mille cierges révélait les perspectives des piliers successifs, des arceaux, des clefs de voûtes, et les rangées étincelantes des tuyaux d'orgue, au fond du chœur, après la série des lampes liturgiques.

— Voyez, le vieux culte du feu, de l'Agni, du Pur, Agneau de Dieu, qui se perpétue à travers les religions ! — me dit Jean Le Guenn, cessant de m'endoctriner sur les merveilles de son sérum. — Voilà pourquoi je suis heureux d'être catholique. Le rite demeure pareil aux plus anciennes des civilisations aryennes et védiques... Je veux ici penser comme les ancêtres lointains de mon esprit.

Et, fébrile, il me développa le credo banal de ces néo-chrétiens qui découvrent, sous les phrases de la Bible et des Évangiles, un sens imaginaire, grâce à quoi la cosmogonie de nos modernes astronomes et les théories de Darwin sur l'origine des espèces semblent prévues par le Pentateuque et Moïse ; grâce à quoi, Adam devient l'animalité en progrès ; Ève, la faculté d'évolution ; Abel, la force centrifuge ; Caïn, la force

centripète ; Dieu le Père, l'Ensemble des Forces inconnues et la Cause de la vie ; le Fils, l'humanité savante devant ces Forces, et le Saint-Esprit, le simple processus de la mentalité depuis la conscience de l'amibe jusqu'à la philosophie de Hegel ; cependant la Vierge-Mère symbolise l'Identité des contraires, d'où naît l'Absolu ou le Messie, la science future, qui nous ôtera l'ignorance, c'est-à-dire le mal, la douleur et la crainte de la mort, — de la mort, sommeil transitoire, promesse de résurrection sous des formes neuves (microbes végétaux et animaux), afin que l'on se perpétue dans la vie éternelle... Ainsi soit-il !

J'avais trop souvent ouï les faux mystiques de ma génération donner dans ce travers de cabaret et de salon théosophique, pour prêter beaucoup d'attention à de telles paroles. Il m'amusait que le docteur s'évertuât contre mon scepticisme, au milieu de la cohue fleurant le drap mouillé. Sur le seuil de l'église nous nous heurtâmes à la multitude compacte de pèlerins qui chantonnaient timidement les cantiques psalmodiés vers le chœur par les voix claires et tendres des vierges. C'était un spectacle des vieux temps. La houle d'un peuple étrange, peut-être ressuscité, battait les colonnes de cette basilique trop neuve pour les hennins et les coiffes qui formaient l'écume de cet élément humain aux flots innombrables. Fluide, il coulait partout, se tassait dans tous les angles, s'agenouillait sur toutes les dalles, s'adossait à toutes les grilles, s'étageait sur toutes les marches, s'accroupissait dans tous les coins. Telle l'eau de la mer monte dans les creux de la côte rocheuse. Là-bas flambaient les buissons de cierges. Les veilleuses, dans leurs godets écarlates, clignotaient au centre des couronnes planantes. A l'ombre des cornettes, mille faces sexagénaires et résignées, mille figures innocentes et timides marmonnaient perpétuellement, les yeux aux saints des niches. Des souliers à clous grinçaient. Venues de la côte, maintes paroisses assiégeaient les confessionnaux. Pour absoudre sans cesse, les prêtres se relayaient, las et hâves, malgré leurs teints saures de marins ou leurs carrures rustiques. Un à un, les pénitents s'introduisaient dans les édicules de bois, ils énumeraient leurs fautes, et, promptement, étaient pourvus du pardon sacramentel qui les renvoyait, sages et confus, rejoindre ceux prosternés en tas le long des balustrades.

D'abord nous ne pûmes avancer, tant était dense la masse de chrétiens. Madame Le Guenn prétendait atteindre au bénitier. Or le plus proche était bloqué par un bataillon d'hommes en vestes d'azur aux cent boutons de métal. Nu-tête, le chapelet dans leurs mains énormes, poilues, honorées de cicatrices, ces gars ne se divisèrent pas pour faire place. Pétrifiés là, dans leur attitude dévote, ils regardaient l'apparition de madame Élisabeth. Songeaient-ils qu'elle pouvait bien être Dahut, cette fille maudite du roi Gralon, si belle et qui nage au-dessus de la ville pécheresse engloutie près le raz de Sein? Du moins ce fut l'explication que balbutia madame Le Guenn, aimable pour sa jolie parente, même dans la maison de Dieu. Nous n'étonnions pas moins les courtes femmes de l'Armor, embéguinées dans leurs larges capelines à petites fleurs, ni celles qui, assidues à leurs oraisons, contemplaient, pourtant, mon fameux manteau, saluaient le docteur peureusement et s'écartaient sur les genoux, pour qu'il pût enfin tremper les doigts dans la vasque. Ayant offert l'eau bénite aux siens, il ne manqua point de se signer. Comme il pensa faussement que j'en serais surpris, il se pencha contre mon oreille :

— Au nom du Père et des Causes, du Fils et de l'Humanité qui les conçoit, du Saint-Esprit et de l'Évolution qui nous libère de l'ignorance animale...

Quant à moi, qui me pique de politesse envers toutes les croyances, je me signai franchement. Je ne partage pas le dédain de Nietzsche à l'égard du christianisme. C'est une philosophie très saine, à la portée de tous, et qui vaut bien tant de métaphysiques obscures ou contradictoires. La vigueur de l'Église domina l'occident du vieux monde, enfanta sa civilisation et celle des deux Amériques : il est un peu extraordinaire de conclure que c'est là une religion de faibles. Moi, je ne considère que les faits, les faits quantifiables. Or, après la civilisation sémitique d'Isis et l'hellénique de Zeus, celle du Christ a, ce me semble, accompli la plus énorme tâche de nos annales, en convertissant aux lois sociales les barbares des invasions. Cette œuvre n'est pas moins considérable que celle du capital industriel, ce successeur du christianisme et qui transforme aujourd'hui la vie du monde. Voyez-

vous, les prêtres de Memphis, la légion romaine, le clergé catholique et les trusteurs yankees, ce sont les trois grandes élites évidentes qui ont réellement manié et qui manieront les siècles!...

Je m'exténuais à séduire l'intelligence de madame Élisabeth en lui chuchotant ces opinions, lorsque sa fille se blottit contre elle. L'enfant détournait la tête; elle s'effrayait d'une Bigoudine en oraisons: un morceau de sparadrap remplaçait, au milieu de la figure, le nez qu'un chien ou qu'un abcès malencontreux avait dévoré. C'était, au reste, une chose fantastique, cette svelte fille droite dans son corsage noir, aux hiéroglyphes de soie jaune, dans ses lourdes jupes ballonnées autour d'une taille ferme, et qui priait avec toute la ferveur de sa face large, fauve, sans narines. Le contraste entre la vigueur du corps et l'horrible aspect du visage donnait à cette paysanne une singulière apparence de cauchemar. D'autres filles l'accompagnaient. En haut de leurs fronts, une étroite petite mitre de guipure cachait le point où s'attache la chevelure relevée depuis la nuque et lissée par-dessus les passementeries orientales du bonnet. Le Guenn nous instruisit sur cette race de Penmarch et de Pont-l'Abbé, la plus ancienne sans doute de l'Armorique, car elle garde encore la vêture colportée par ses aïeux conquérants, aux âges des invasions celtiques, depuis la péninsule indo-chinoise, où l'on retrouve ces broderies sur les épaules du Cambodge et ces mitres sur les têtes du Laos.

Derrière ces filles qui s'enfonçaient dans le peuple des fidèles, nous nous poussâmes, heurtant des vieilles écroulées sur leurs béquilles, des vieux ébaubis, ébranlés, qui dressaient leurs têtes du moyen âge, glabres et faméliques, entre les velours noirs de leurs encolures. Faces maigres, couturées, rasées, membres lourds et carcasses décharnées, en vestes de céladons, en pantalons collants ou bien en culottes bouffantes et guêtres espagnoles, ils allaient à la file, le chapeau contre le ventre, le rosaire aux doigts gourds; ils allaient vers les chants virginaux de l'autel, qui montaient jusqu'aux altitudes des voûtes successives. Ils allaient aux buissons de cierges incendiés, vers les hautes croix d'argent que les diacres inclinaient par-dessus les mouvements infinis des coiffes blanches, des tiares

noires, des bonnets à paillettes, des roides hennins, des petites mitres empesées. Déférentes et craintives, les paysannes se reculaient au passage de madame Élisabeth. Bientôt madame Le Guenn nous affirma qu'elles la comparaient effectivement à Dahut. La sirène présente n'avait-elle pas une toque de roseaux et d'algues noirs parfaitement imités par un excellent artiste en modes? Sa gaine de caoutchouc enveloppait d'une peau squameuse, brillante, les formes de sa gorge, la souplesse de sa taille, les rondeurs de ses hanches, l'ondulation de sa traîne bruyante... Entre les laideurs de cette plèbe recuite par les sels de l'air et de la mer, sa beauté fine et maîtresse triompha, tout à coup, de façon presque miraculeuse.

Je regardai Le Guenn la contempler, à mon exemple. Vraiment elle glissait, féerique et reine, entre ces dos trapus corsetés de velours, ces croupes accrues par les vertugadins d'autrefois et les plis chastes des grosses robes, ces cous brunis par la longue morsure des saisons agricoles, ces gestes d'esclaves et ces pas ferrés.

Je ne sais encore pourquoi, ni par quelle bizarre divination des faits à venir, je pensai tout à coup que cette créature superbe, riche à souhait, influente par ses alliances, aurait pu secourir la gêne manifeste du docteur Le Guenn, et le mettre à même de renouveler, jusqu'au succès, les expériences interrompues faute d'argent, comme il me le laissait comprendre depuis une heure de dialogue. Animée par le plaisir d'examiner cette foule si étrangère à nos mœurs contemporaines, madame Élisabeth était radieuse, ravie, souriante, affable. Cent idées ingénieuses affluaient dans ses paroles. Chaque type de Bretons, elle l'attribuait exactement à l'art d'un Dürer, d'un Memling, d'un Cranach, d'un Cimabue, d'un Mantegna; et sa mémoire impeccable décrivait les murs des pinacothèques où elle avait salué d'abord les portraits de ces gens rudes et pieux. Madame Le Guenn l'admirait de bon cœur, avec innocence et foi, la renseignait avec empressement sur les caractères des costumes; et elle répétait naïvement :

— Ah! ah! Lisbeth, tu l'aimes enfin ma Bretagne, toute ma Bretagne du moyen âge, toute ma Bretagne souffrante et croyante, toute ma sainte Bretagne... Vois-tu comme le vieux temps ressuscite ici?

De fait, nous foulions aux pieds des familles qui s'arrangeaient sur les marches du chœur pour y passer la nuit, conformément au vœu. A croppetons, des mères s'installaient en berçant les pleurs et les cris de leurs nourrissons effrayés par l'éclat des lumières et les rumeurs de la foule toujours plus dense. Maintenant elle comblait les chapelles latérales, s'accoudait aux autels, s'assoupissait sur les prie-dieu, et s'accotait contre le catalfaque remisé dans une encoignure. Les malades geignaient dans les bras de leurs parents accroupis et silencieux. Les bambins jouaient, en sourdine, à se poursuivre autour d'un pilier, sous le saint évangéliste qui levait deux doigts en plâtre. Mais leurs rires, brusquement, s'évadaient de leurs bouches glaireuses, et brisaient l'harmonie du cantique psalmodié par une équipe de servantes très sages qui gardaient leurs missels ouverts dans leurs mains rouges. Madame Le Guenn répétait parfois un vers de leur litanie et achevait la strophe avec elles. Alors elle ne différait pas beaucoup des choristes, tant sa physionomie était passive et résignée. Son teint pâle, ses mains fines et gantées, sa chevelure terne nouée sous le chapeau brun, ne suffisaient pas à la rendre distincte. Je l'imaginai sous la cornette à brides roides, sous le petit châle amarante, plissé au bas de la nuque, et dans la bure noire à biais de velours. Comment cette pauvre femme timide aiderait-elle le génie de son époux à vaincre l'hostilité du sort et l'indifférence des hommes? Ne préférerait-elle pas qu'il fût un saint pâle des vitraux, les yeux heureux au ciel, et le col tendu vers le glaive du tortionnaire?

« Si je m'appelais Le Guenn, — pensais-je, — je deviendrais l'amant de madame Élisabeth, qui me présenterait à des amis parlementaires, à la société des ministres. Alors je m'assurerais une clientèle opulente. Le sérum Le Guenn guérirait les fils des ambassadeurs, des millionnaires, des boursiers, des actrices... Ce serait une excellente publicité, meilleure que celle de notre compagnie anonyme pour le lancement des produits pharmaceutiques !... »

Je songeais à cela pendant que la veuve admirait le profil du docteur, ses cheveux à demi longs et plats, ses yeux purs de marin, son corps fagoté dans un costume de cycliste, ses

grandes jambes guêtrées comme celles des vieux Bretons. Lui aussi tenait contre sa poitrine un chapeau rond cerné d'un velours, et un chapelet d'agate que sa femme lui avait mis aux doigts tout à l'heure.

— Est-il le Celte parmi les Celtes, hein, ma mère! — disait à madame La Revellière sa bru en extase devant ce type de chouan maladif et mystique.

Nous cheminâmes plus avant. J'abandonnai ma supposition. Ou, plutôt, je la modifiai, m'adjugeant l'espoir de séduire la veuve et d'acquérir, par son entremise, les influences qui me font encore défaut dans le monde officiel. Aussi je me rapprochai de sa fille et de sa belle-mère tout occupées à se réjouir des enfants vêtus, comme les grandes personnes, de robes longues, de tabliers à bavettes, de mitres bigoudines, de hennins, de tiares à la Pontivy, ou de capelines lorientaises. Dans leurs pantalons larges aux chevilles, étroits aux cuisses, les écoliers trébuchaient.

Quand, passé les sacristies, nous parvînmes au cloître, madame Élisabeth ressentit de l'enthousiasme, ainsi que devant une vieille eau-forte dénichée au milieu d'une série d'images vulgaires. De l'ancienne basilique à laquelle fut substituée la bâtisse moderne de style composite et laid, le cloître est demeuré tel qu'au XVIIe siècle, avec sa galerie en quadrilatère, ses piliers trapus, ses arches un peu lourdes, ses stations du chemin de croix encastrées dans les murailles, ses combles d'ardoises que surmonte un clocheton ajouré, son calvaire érigé au centre de la cour. De suprêmes lueurs éclairaient mal les pèlerins qui grouillaient et piétinaient, chapeaux bas, le long du vieux mur suintant. Prosternées sur les dalles humides, maintes familles, les aïeux, le père et la mère, les fiancés, les écolières et les pâtres ânonnaient les oraisons du rosaire devant les tableaux de la Passion. D'autres allaient dévotement s'agenouiller sur les marches du calvaire. Avec précaution, les femmes retroussaient leurs robes par-dessus leurs cottes de couleur, avant de prier, de se signer, de piquer une épingle parmi cent autres au socle de la croix, pour marquer leur vœu, selon la coutume. Toute une humble humanité s'ébahit de nous voir envahir son lieu de recueillement, avec la beauté de madame Elisabeth, sa couronne

d'algues noires, mon manteau considérable et mon aisance habituelle, avec la vieille madame La Revellière dont le face à main lorgnait impertinemment les dévots. La jeune Gilberte épelait à haute voix les inscriptions des ex-voto qui relataient les vies protégées par sainte Anne au cours de la campagne de Chine, celles arrachées à la mer furieuse, ou sauvées de trépas divers. Agitant ses mains gantées de blanc, madame Élisabeth ne dissimulait point assez qu'elle oubliait là ses devoirs chrétiens pour ses admirations de touriste. A voix étouffée, brièvement, car il parut un peu gêné de notre désinvolture, Le Guenn nous renseigna. Sa femme crut devoir s'incliner, parmi les paysannes et les pêcheurs, devant la xe station. Son chapeau misérable et mouillé prit place parmi les cornettes éclatantes. Comme toutes les Bretonnes, sa prière finie, elle caressa religieusement de la joue le cartouche et l'inscription sacrée, puis la petite croix fixée tout contre. Alors madame Élisabeth amortit la verve de son érudition architecturale, de ses comparaisons entre les toiles illustres des primitifs et le spectacle réel de ces hennins, de ces pourpoints, de ces physionomies façonnées par les goûts et les pensées des siècles révolus. Il me plut fort qu'elle se piquât de m'éblouir par l'originalité de ses aperçus trop littéraires.

Je poussai les exclamations flatteuses attendues par sa vanité. Elle ne laissa point d'en être ravie. J'attribuais à la dévotion hérétique, mais certaine, du docteur, le mécontentement, qu'il celait peu, de nous entendre ainsi disserter. Des vieillards interrompaient leurs méditations. Des filles levaient sur nous leurs yeux de génisses. Des garçons se dissipaient. Il nous ramena dans la basilique où s'affairaient de jeunes prêtres, qui vendaient des images, conduisaient des paroisses aux confessionnaux assiégés, recevaient les cierges en offrande, encaissaient les trente sous des messes prochaines. Dans la sacristie pleine de monde, plusieurs burettes et des chasubles avaient été oubliées sur les armoires. Assises sur les dalles, des mères allaitaient leurs enfants. Des ribambelles de grandes filles se suivaient, à demi dévotes, à demi rieuses, dans les ombres branlantes de leurs coiffes.

La nef était comble. Contre la table de communion, beaucoup commençaient à dormir, la bouche béante, et le chapelet

aux doigts. Sur le tapis du chœur, nombre de femmes s'asseyaient par compagnies, et d'Ouessantines noires peignées en bandeaux, et de Bigoudines brodées en jaune, passementées, pailletées, mitrées. Leurs paupières, rougies par les vents du large, s'abaissaient somnolentes sur les gerçures des joues. Celle au nez de sparadrap vaguait. Elle guettait de l'œil, avec son amie, une place libre qu'on ne leur offrait pas. Le col ouvert, les mains pendantes, des vieilles ronflaient en tas, sur les bases des piliers. Aux âmes purifiées par l'absolution le Christ envoyait la bienfaisance d'un sommeil réparateur. D'aucuns, courageux, se remuaient. D'autel en autel, ils vidaient toute leur mémoire des oraisons, des litanies et des psaumes. De nouveaux pèlerins affluaient, par tous les tambours des portes latérales. Du coude, ils se frayaient passage dans la masse noire des pénitents. Les paroisses se ralliaient autour de chefs qui levaient leurs mains calleuses, leurs ongles difformes, et puis de l'épaule fendaient la foule, se dirigeaient vers les édifices des châsses d'or, et les bouquets de cierges épanouis. Les yeux s'écarquillaient à l'espoir d'un Dieu visible.

Et les cantiques montaient dans le vacarme mal contraint. Trois mille voix virginales chantaient leur espérance sous la nappe des coiffes candides qui s'étalait depuis le chœur jusqu'au portail béant vers la nuit pluvieuse. Dans son hallier de cierges flamboyants, le Crucifié d'or, au faîte de l'autel, éblouissait la foi de son peuple en extase.

Nous traversâmes difficilement ce peuple dont l'odeur champêtre emplissait la profondeur entière du vaisseau. Le Guenn nous démontra qu'il était impossible de percevoir, sur ces cinq ou six mille figures glabres, d'autre signe que ceux d'une résignation confiante dans la miséricorde céleste. Hommes, femmes, enfants, ils allaient avec la même stupeur de se croire élus par le Supplicié divin pour absorber, puis devenir sa chair nouvelle et son sang de résurrection. Cela se déchiffrait sur tous les fronts têtus, sur tous les masques naïfs ou cruels, sur toutes les grimaces indélébiles façonnées par les bises âpres et les feux ardents du soleil, par les assauts des pluies obliques. Pas une âme ne se différenciait des âmes.

— Moi-même, — avoua le docteur, — moi-même, j'ai

peine à résister. La foi de mes Bretons s'exhale matériellement, quoique invisiblement, d'eux-mêmes, pour me pénétrer, m'enivrer. Curieux phénomène de physiologie biologique! Quels microbes subtils, pareils à ceux des odeurs, s'échappent de tous ces corps, comme les parfums émanent des fleurs, pour transformer soudain mon esprit? L'épidémie de la foi m'atteint, à cette heure. Mes cellules se souviennent d'avoir été transmises en germes par un sang frère de celui qui battait dans les veines amoureuses de leurs ancêtres. Chaque regard d'extase que j'observe me semble exprimer ce que j'éprouve. Mes entrailles, tous mes organes se font plus légers, comme si l'air tout à coup recevait une décuple quantité d'oxygène. Mes poumons respirent, mon cœur bat de la même façon allègre que j'ai constatée lors de mes visites aux cimes du Mexique, sur l'Orizaba. Grâce à l'entraînement du laboratoire, je puis analyser cette brusque modification de mon être. Une force se dégage de cette race, et qui se loge dans mes cellules douées, pour elle, d'une réceptivité singulière. Je note cela, point à point. C'est extrêmement curieux.

Sa femme n'observait point, elle. De tout cœur elle se livrait aux influences. Ses yeux rayonnaient, si elle achevait un cantique avec les filles de Ploemeur, si elle saluait l'autel avec une famille lorientaise. Tantôt elle semblait apercevoir le ciel à travers les arceaux, peut-être translucides pour l'imagination de sa race féconde en légendes; tantôt elle narrait éloquemment des miracles anciens à la petite Gilberte émerveillée, qui finit par copier les génuflexions et tous les signes de croix, devant les autels, les châsses, les statues aux belles auréoles. La ferveur publique gagnait l'enfant. Elle marchait sur la pointe des pieds; elle s'indigna des paroles profanes échangées par sa mère et son aïeule.

Dehors elle ne se permit d'être espiègle qu'au moment où nous eûmes quitté la place et ses boutiques de chapelets, de médailles, de scapulaires, pour longer, sur le flanc de la prairie, les bivouacs des arrivants. A des perches courbées, des gargotières avaient fixé de grosses toiles, en manière d'abri. Là-dessous, des bancs et des tables, improvisés au moyen de planches disparates, accueillaient les buveurs, les buveuses, leurs marmailles. Le cidre coulait des litres dans les bols, entre

les chandelles fichées sur des clous qui perçaient le bois. Devant chacune de ces tentes, cinq ou six grosses pierres contenaient un feu de branches pétillantes et fumantes; une marmite énorme y soufflait bruyamment sa vapeur. La maritorne soulevait le couvercle, plongeait la cuiller pour remplir les écuelles de soupe aux choux, de pain délayé, de viande bouillie. Sous leurs parapluies, les consommateurs s'empressaient autour des éventaires où vacillaient les lueurs des lanternes; des ménagères du pays, là-dessus, divisaient en tranches de longues miches épaisses, partageaient le pâté gras encore figé dans les poêlons. Des sardines grésillaient ailleurs, en plein vent; et leur fumée s'engouffrait dans la coiffe de la cuisinière. La pluie piquait les sauces en sifflant. Des cabarets voisins jaillissaient les rires et les cris de ceux qui fraternisaient devant l'eau-de-vie du comptoir, qui se serraient les mains, qui se frappaient l'épaule, qui s'expliquaient en cognant du doigt les rangées de boutons métalliques cousus aux broderies des vestes. Devant le seuil, on dételait les chevaux : l'eau dégouttait des crinières et des queues blondes.

Il survenait encore de hautes carrioles, pleines de bonnes femmes recroquevillées sous les riflards de coton, et que menaient des gaillards à la blouse ruisselante. Des mouchoirs à carreaux protégeaient les coiffes d'apparat sur les têtes des flâneuses troussées pour entendre, dans les flaques, la complainte des manchots. A tue-tête, les aveugles proclamaient leur infortune, tellement que nous crûmes d'abord à quelques vociférations de querelleurs. Guidés par des enfants, ils se plaçaient sous les lueurs éventées des falots afin qu'on lût les inscriptions de leurs pancartes. Et leurs plaintes lugubrement hurlées se marièrent aux exclamations de la foule déçue : on apprenait que la procession aux flambeaux n'aurait pas lieu. Les prêtres ne promèneraient pas la statue de la sainte sous la pluie ni dans la violence du vent marin. Madame Le Guenn en fut très marrie quand une femme de Belle-Ile l'eut prévenue. Cependant le nouveau chanoine chargé de l'organisation avait fait une neuvaine. Le visage en épouvante, la paysanne suspecta la sainteté de ce dignitaire : pareil mécompte n'était jamais advenu du temps de son prédécesseur; le ciel refusait évidemment la grâce. Madame Le Guenn réprimanda

cette médisante. L'autre secouait la tête par-dessus les plis de son petit châle à franges. Ses mains gantées de gris maintenaient le parapluie contre la rafale pour défendre la coiffe à jours, les bandeaux pommadés, le splendide tablier de lampas prune.

Donc nous ne pûmes contempler la procession nocturne, pour laquelle nous étions tous venus. Nous nous contentâmes de visiter encore une fois la basilique. Les foules s'y pressaient tant que Le Guenn put murmurer à madame Élisabeth :

— Voyez, il y a plus de têtes vivantes que de pierres immobiles dans cet édifice. Ces gens ne sont-ils pas comme celui dont le Christ a dit : « Tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église » ?... Et voyez encore ces attitudes d'Orient, ces femmes de Pontivy assises à terre, leurs fronts chargés de leurs tiares assyriennes, leurs mains qui tâtent le chapelet avec le geste fataliste des musulmans accroupis sur le sol de la mosquée. J'ai longtemps admiré cette attitude et ce geste à Beyrouth...

Sans me rendre bien compte, j'ouïs que la voix de madame Élisabeth se faisait, pour lui répondre, plus mélodieuse et plus tendre. J'eus le premier soupçon d'une intimité secrète, peut-être dangereuse, entre eux. D'ailleurs Le Guenn avait parlé fiévreusement, plus fiévreusement que ne l'exigait la matière assez banale de ses remarques. Je me dis que les mots n'étaient pas en rapport avec le sens des inflexions, sûrement voulues. Ce ne fut qu'un instant de sagacité : aussitôt je me persuadai que le veston défraîchi et les manchettes usées de mon ami Le Guenn ne pouvaient convenir à l'élégance raffinée de sa parente, et qu'un homme de son espèce ne songeait guère à tromper sa femme. D'autant que madame Le Guenn n'était point difforme, ni laide, mais un peu sévère d'aspect, un peu terne de peau, un peu neutre de manières. Mon impression calomnieuse ne persista point. De l'incident, je tirai cette conclusion, tout simplement, qu'une jolie créature, avec une voix si mélodieuse, devait certainement chérir les exercices de la volupté. Je me prescrivis de lui faire la cour, à tout hasard, n'en dût-il résulter que d'être son ami, et d'obtenir, par là, mes entrées dans son monde.

Une photographie de vieille personne étendue sur son lit

de mort décorait ma chambre : je me déshabillai, substituant à ce fâcheux emblème, dans mon esprit, l'image précieuse et riante de madame Élisabeth. En dépit de mon souhait, le sommeil n'évoqua point ses charmes : je dormis sans rêve, comme d'habitude.

Le lendemain, au réveil, je profitai d'une lucidité parfaite pour me convaincre que les expériences du docteur et les mérites de madame Élisabeth justifiaient le voyage de Belle-Ile. Quand je l'eus rejointe à table, l'éclat délicieux de sa figure accorte, la joie de ses yeux clairs, l'aisance harmonieuse de ses gestes, les malices dont elle moqua mes manies de gourmand, tout acheva de me déterminer.

J'avisai Le Guenn de mon intention : je ne croyais pas inutile, en vérité, un séjour à Keryannic qui me permettrait de fournir à ma compagnie une note précise, complète, sur le sérum du typhus. Le morne visage de madame Le Guenn s'illumina. Prête à communier, elle ne mangeait pas. Elle voulut savoir le jour, l'heure de mon arrivée. Madame Élisabeth exagéra presque la satisfaction commune. Mais je démêlai que si ma présence à Belle-Ile semblait devoir lui être agréable, mon désir de procurer une commandite aux travaux du docteur lui semblait aussi le plus louable de mes projets. Cousine de ce ménage à peu près pauvre, elle se réjouissait de l'aubaine possible. Étais-je autre chose pour elle que le porteur d'une nouvelle favorable à ses protégés? Malgré ma prudence ordinaire, je laissai trop se développer, parmi mes commensaux, l'espoir de la commandite. Trempant leurs tartines dans le café au lait, ils me décernèrent mille éloges. Tout à coup le docteur se rappela plusieurs aventures de notre jeunesse au quartier latin, et les commenta de la meilleure façon pour mon honneur. A madame Élisabeth il vanta mon savoir, mes études dans le laboratoire de biologie dirigé par le professeur Duvalon, aujourd'hui membre de l'Institut. Il me fournit l'occasion de pérorer à mon avantage devant la veuve. Je plaignis la faiblesse de ce pauvre homme qui, la veille, s'ingéniait à me faire comprendre la froideur de ses sentiments à mon endroit, et qui, aujourd'hui, dans l'attente de quelque argent, s'efforçait de découvrir mes vertus les plus

mystérieuses. Fallait-il que sa misère le harcelât! Même il amadoua madame La Revellière en ma faveur. La jeune Gilberte daigna me répondre et ajouter à ses monosyllabes plusieurs syllabes en surcroît. Elle toléra mes avis sur la façon de mettre au point sa jumelle photographique. Elle finit par condescendre jusqu'à m'interroger sur le rôle de l'iris artificiel propre à modérer le jet de la lumière contre la plaque sensible. Car le soleil, lentement, se dégageait des brumes. Il attirait hors des auberges les pèlerins. Devant les fenêtres de la salle à manger, ils défilèrent, s'appelèrent; plus heureux, ils accueillirent les invites des marchandes qui étalaient les couleurs et les métaux de leurs bagatelles sur les éventaires abrités de toile. L'écarlate de l'andrinople brilla plus vivement aux frises des baraques. Gilberte oublia tout à coup sa mine offensée, et demanda que l'on sortît. Déjà madame Le Guenn nous avait quittés pour la grand'messe.

Avec ses filles vendeuses de cierges, d'images et de chapelets, avec ses monstres mendiants, ses aveugles hurleurs, ses manchots brandissant leurs moignons, ses béquillards tendant leurs chapeaux informes, ses pèlerins nu-tête, — quelques-uns nu-pieds, conformément au vœu, — ses dévotes aux somptueux tabliers d'azur et d'émeraude, d'aventurine, avec ses hommes aux longues jambes rayées et aux vestes rehaussées de velours, avec ses enfants vieillots, tout le cours de la foule nous charria jusqu'à la Fontaine miraculeuse, jusqu'aux deux vasques et à la piscine qui flanquent trois bases de la pyramide. Là s'élève au ciel la statue de la Vierge-Mère et de sa vénérable éducatrice.

Gilberte braqua l'objectif sur les Bretons, qui s'imbibaient les yeux d'eau salutaire. Des aïeules, d'une main tremblante et rousse, se lavaient les rides. A genoux, un père et une mère mouillaient, en priant, les paupières de leur bébé blême, à demi mort. Il les vexait un peu qu'on les examinât. Le déclic de l'appareil les distrayait de leurs oraisons. Continuant de les réciter, ils ne s'en intéressaient pas moins à cette fillette qui, court-vêtue de drap beige et campée sur les courbes de ses fines jambes en bas gris, fixait l'instant de leurs attitudes. Ils semblaient ne pas comprendre que leur acte fût rare et singulier, et que nous eussions des motifs pour en vouloir

garder un souvenir perpétuel. Madame Élisabeth s'étonnait qu'ils n'eussent pas de colère contre nous. Plutôt paraissaient-ils admettre mal que nous prissions plaisir, ainsi que différents touristes, à les contempler, pieux et sincères. D'autres arrivaient par groupes. Les hommes ôtaient leurs chapeaux pour remplir, s'étant signés, leurs bouteilles à cidre avec le liquide merveilleux. D'aucuns délaçaient leurs chaussures, et plongeaient dans le bassin leurs pieds tout recroquevillés, leurs ongles gibbeux, fendus ou incarnés. Trois jeunes filles de Pontivy humaient la boisson d'une vasque en ayant soin d'écarter les guipures de leurs larges manchettes, et les voiles de leurs tiares neuves. Tour à tour les familles se succédaient, piétinant la flaque de la piscine, buvant aux conques de pierre, recueillant le jet de la fontaine sur leur mouchoir pour humecter leurs ophtalmies. Simplement elles accomplissaient le rite ancien avec des âmes de confiance et d'espoir.

Je ne pus m'empêcher de dire que la publicité de notre compagnie produisait des résultats moindres, et que le Régénérateur Guichardot devait être avalé par les malades avec moins de foi. Pour guérir plus d'hommes, pour sauver plus de vies, Le Guenn eût souhaité que le médecin fût revêtu d'un sacerdoce par la religion, et que, du haut de la chaire, il pût recommander le miracle véritable, en rendant grâces aux Lois inconnues d'avoir nécessité ce phénomène bienfaisant de la nature, en rendant grâces à leur esprit créateur, ce Dieu que les peuples adorent sous les formes diverses inventées par leurs imaginations fertiles. N'eût-il été le mari d'une épouse exemplaire, lui-même, au lendemain de sa découverte prochaine, une fois la réussite assurée, le docteur eût, volontiers, prononcé les vœux monastiques. Sa parole alors eût joint à l'efficacité du sérum le prestige de la consécration. Quelle aide apporte à la volonté de guérir l'énergie d'une ardente foi ! Dans les hôpitaux des colonies, n'avait-il pas vu échapper aux pires fièvres des matelots qui jugeaient leur médecin savant et paternel, tandis que périssaient en grand nombre ceux que le thaumaturge à trois galons n'avait pas su convaincre de ses mérites, souvent réels? Au reste, les pénitents de Lourdes ne parviennent-ils point à se traiter excellemment par la seule force de l'auto-suggestion, sans le

secours de la pilule ni du cachet? Le Guenn nous certifia qu'il recommandait à ses épileptiques de Belle-Ile les pèlerinages, l'assiduité aux pardons. Certes il avait obtenu des cures heureuses par l'hydrothérapie et les bromures. Néanmoins, Sainte-Anne-d'Auray, Saint-Jean-du-Doigt, Sainte-Anne de La Palue avaient amendé l'état de pauvres êtres en proie aux affections nerveuses et rebelles aux formules de la pharmacopée. Aussi, par les deux méthodes combinées de la suggestion religieuse et la thérapeutique ordinaire, il traitait les maux du grand sympathique avec un succès notable.

Il salua même une de ses malades qui se pressait dans le dos, entre la guimpe et l'épiderme de la nuque, un mouchoir abondamment mouillé. Le paradoxe m'amusait, comme une affectation d'ironie drôle envers les doctrines solennelles de la Faculté. Loin de nier la puissance parfois inespérée des remèdes que nous inventons les uns et les autres, nous n'ignorons pas néanmoins que leur effet demeure variable, précaire et, chose étrange, transitoire comme l'engouement qu'ils suscitent. Madame Élisabeth, elle, prenait au sérieux cette collaboration magique du prêtre et du médecin. Elle la défendait contre le scepticisme trop net et un peu borné de sa belle-mère, qui en était aux tournures d'esprit introduites dans l'aristocratie bourgeoise par les disciples du positivisme.

Le Guenn n'eut guère de peine à lui démontrer que, si la fontaine miraculeuse de Sainte-Anne était véritablement inefficace, le peuple celte se fût lassé, en deux siècles, d'y venir puiser. La multitude augmentait encore. Les individus s'unissaient; les familles se confondaient et s'embrassaient; les groupes s'agglomeraient autour de personnages taciturnes qui marchaient, le parapluie sous un bras, la miche sous l'autre. Les paroisses se formaient pour un cortège, avec les femmes portant les mêmes coiffes, les hommes parés des mêmes vestes à la Watteau, noires, bleues ou blanches, couleurs gaéliques. Plus criardes, les marchandes offraient les pains, les scapulaires, les sardines grillées, les images saintes, les pâtés et les rosaires de leurs baraques, à cette masse en mouvement qui nous étreignit dans ses méandres. Madame Élisabeth, que le son de ses propres jaseries choqua parce qu'il détonait dans le grave murmure du peuple en piété,

madame Élisabeth interrompit ses remarques de dilettante vaniteuse. J'appréciai qu'elle rougît de son bavardage et s'en offensât, mécontente d'elle-même. Elle eut un moment de beauté pudique tout à fait adorable, quand, sur le visage de Le Guenn, elle eut déchiffré un blâme moqueur. Ensuite, elle nous dit tout bas que cette nation pensait en dedans et ne livrait rien de ses réflexions. Les seuls propos entendus autour de nous, depuis la veille, n'étaient que des compliments de salutation ou des maximes relatives aux incartades fâcheuses du climat. De cette religion qui les attirait tous au parvis de Sainte-Anne les Bretons ne s'entretenaient guère. Leur prudente piété semblait craindre d'être trahie par le langage.

Nous retournions vers la basilique, entraînés par nos voisines aux larges dos et nos voisins aux coudes combatifs. Sur les marches du portail, les bannières de la procession commençaient à luire. Bientôt les cuivres bosselés de la fanfare, la grosse caisse, un essaim d'abbés nu-tête et affairés, un peloton de jouvenceaux décorés d'un sacré-cœur en broderie, se précipitèrent, repoussèrent les enfants curieux. Un hymne grêle s'envola de la nef béante, et la procession sortit entre les fidèles agenouillés sur les marches. Avide de voir la châsse et son baldaquin doré, la cohue nous bouscula. Moins haute que son parapluie, une petite fille se glissa devant madame Élisabeth et se clapit dans ses jupes. Je faisais îlot juste au milieu d'une famille ouessantine, dont les yeux clignaient, comme sous la brise de mer, au spectacle de la musique, des oriflammes, des chantres en surplis, de l'évêque mitré, de sa crosse orfévrée, des chanoines portant l'hermine, du deuxième évêque majestueux et corpulent, du troisième, brun comme un marin, de toute la série de Bretons baisant leurs chapelets, croisant les bras, fermant les paupières sur le souvenir de la communion récente.

Immense et neuve, l'église élevait aux nues la statue géante de sainte Anne, qui regardait mugir à ses pieds la ferveur des chrétiens, toute une nation de fermières noires aux coiffes blanches qui pullulaient hors des colonnes et des murailles retentissantes, parmi les sons des bugles, les versets des chantres, le tonnerre des tambours et les pointes des cierges éteints. Beaucoup bayèrent à la sainte comme si le

miracle devait se produire. Sans doute, ils attendaient qu'elle s'animât, qu'elle descendît de là-haut par le chemin des airs avec la Vierge, pour les aimer de plus près, pour toucher les blessures des âmes et prononcer les paroles qui guérissent toutes les peines secrètes, toutes les lassitudes enfouies derrière les figures ridées, les rictus douloureux. A mon côté, Le Guenn lui-même tourna la tête vers la statue couronnée de soleil. Il demeura quelques secondes en extase, saisi par l'enthousiasme sourd et vigoureux de sa race devant l'espoir du ciel. Observait-il, demi-croyant par la force des atavismes et demi-sceptique par les conseils de la science? Madame Élisabeth l'examinait. Nous échangeâmes une idée muette en hochant la tête : il nous parut loin de nous, reculé soudain au fond du passé sous la bénédiction épiscopale de deux doigts hiératiques et rustiques, ornés d'une améthyste. Je ne sais pourquoi, mais il me sembla que je triomphais, qu'entre madame Élisabeth et ma sardonique personne venait de s'établir une complicité intime. Elle dura même. Car presque aussitôt nous aperçûmes, au nombre de celles qui suivaient la châsse et les chantres, madame Le Guenn, plus pâle que de coutume, transfigurée par la grâce de la communion. Elle s'avançait, le justaucorps sanglé sur des formes de grande fillette, les cheveux blonds noués sur la nuque frêle et les mains unies sur le livre d'heures. Son mari la contempla, nerveux, presque larmoyant. Elle le discerna parmi la cohue pieuse. Son œil pur affirma qu'elle l'aimait avec toute la force même du Dieu inclus dans sa chair. Encore une fois la même idée unit aux miens les regards expressifs de madame Élisabeth. En silence, et d'accord pourtant, nous mesurions cet amour vrai d'une épouse chrétienne pour l'élu de sa vie.

Aujourd'hui je me rappelle très bien que l'évidence de cette affection troubla le teint de la belle veuve. Mais alors je m'assurai seulement qu'un sujet de conversation m'était échu, grâce à quoi désormais il me devenait loisible d'entretenir à l'écart, sans impertinence, celle que du moins je voulais feindre de séduire, si je ne pouvais la séduire. Parlant des Le Guenn et de leurs sentiments, j'allais tenir le moyen de poursuivre ces dissertations équivoques sur l'amour

qui ne manquent jamais d'affaiblir la vertu des imprudentes disposées à les entendre. Cela me satisfit à l'extrême. Par un signe je la fis complice de mes manœuvres en l'invitant à considérer les mouvements du docteur qui s'écartait de nous. Madame Élisabeth s'étonna de laisser surprendre ses pensées secrètes, avant d'avoir prononcé deux mots. Elle parut toute gênée. Une superbe rougeur qui fardait ses joues et jusqu'aux pétales de ses paupières me décela son émotion de sentir son âme ainsi dénudée. Cela servait au mieux mes intentions : elle reconnaissait mon pouvoir de m'immiscer dans son esprit. D'ailleurs les élans de la foule nous bousculèrent et nous ôtèrent le loisir de la réflexion.

Pour marcher non loin de la châsse, et pour aspirer l'atmosphère illuminée par sa dorure bénite, tous les fidèles se coudoyaient, se poussaient, se bourraient. Dans ce troupeau formidable et confus, le docteur plongea, complètement oublieux de nous. Malgré les résistances brutales de la foule, il s'obstina pour se maintenir en vue de sa femme qui lui souriait pas à pas. Il subit les horions, il écarta brusquement un pâtissier et sa corbeille de brioches, deux garçons roux obstinés à s'approcher de la relique, maintes filles empotées dans leurs gros jupons de drap. Nous eûmes toutes les peines à le suivre sur la place et dans la prairie, à contourner, derrière lui, les deux escaliers adverses de la *Scala Sanctorum*, et la tribune du reposoir tendue de pourpre. Nous pûmes enfin le joindre quand la multitude se fut soudain ruée sur les genoux.

Alors son geste presque impérieux de la main nous contraignit à garder le silence. Debout au milieu de mille dévots écroulés là, il se demandait apparemment pourquoi l'influence mystique de sa race le ressaisissait plus fort. Ainsi que tous, il semblait attendre, à cette minute, un miracle promis. Hommes, femmes, enfants ouvraient largement leurs yeux, en répondant aux litanies des chantres. Et tous regardaient la châsse, comme si la statuette de la sainte devait tout à l'heure s'animer, étendre les bras, dire les paroles de pardon pour tous les péchés connus et inconnus dont le châtiment avait torturé ces âmes timides et souffrantes, assommé ces corps lourds, raviné ces visages peureux, dégarni ces fronts de vieillards rachitiques, abruti ces faces rondes

d'écoliers tondus. Et les lèvres se hâtaient davantage pour multiplier les oraisons. Et les doigts égrenaient plus vite les chapelets d'os, les chapelets de buis, les chapelets de cuivre. Et, sous les milliers de coiffes éblouissantes, les paupières blêmes ou flétries battaient plus vite contre les regards anxieux de cette chose divine attendue par tous les rêves, par tous les espoirs, au fond des campagnes, dans les chapelles, dans les églises.

Alors madame Élisabeth dit à sa belle-mère que chacun de ces Bretons perdait, en ce moment, son âme individuelle, qu'une âme totale, immense, une seule âme de foi émanait de tous ces êtres ivres de Dieu, qu'ils étaient un seul esprit, sensible, sinon visible, dans l'air vif secouant les brides empesées des coiffes et les longs velours des chapeaux. L'illusion se déterminait; moi-même, je me plus à l'affermir. Je récitai à ces dames la maxime de Nietzsche : « Ce n'est qu'un préjugé moral de prétendre que le vrai a plus de valeur que l'apparence... Il n'y a point de contradiction essentielle entre le vrai et le faux... Ne suffit-il pas d'admettre des degrés dans l'apparence, en quelque sorte : des ombres plus claires ou plus obscures..., des *valeurs* diverses pour parler le langage des peintres? Pourquoi le monde *qui nous concerne* ne serait-il pas une fiction?... Et, dès lors, pourquoi chasser certaines fictions, introniser certaines autres?... » Et je louais le docteur de goûter la fiction religieuse jusqu'à pâlir, et jusqu'à s'incliner très bas au passage du cortège. De même il goûtait, à l'ordinaire, la fiction scientifique jusqu'à se menacer de mort par l'abus des veilles et de l'étude.

Madame La Revellière, en bonne républicaine, haussa les épaules. Elle réclama la vérité pure de Voltaire. Je lui répondis que c'était une chose bien délicate à définir entre tant d'autres vérités plus anciennes et plus nouvelles, entre celles d'hier et de demain, celle de Pascal, et celle de Darwin... Mais brusquement la foule autour de nous surgit, se redressa, s'élança vers la procession remise en marche. Ses flots nous enlacèrent, nous portèrent, tarabustèrent le chapeau de mademoiselle Gilberte indignée, puis me séparèrent de madame Élisabeth, m'étouffèrent et m'enlevèrent, me rejetèrent vers la châsse où l'âme de la race affluait dans un formidable appétit de miracle, l'appétit des vivants et celui des

ancêtres morts qui s'exaspérait par les cœurs, qui s'empressait par les membres de leur descendance éperdue.

Sous le soleil de midi radieux, cette humanité frénétique se poussa vers l'église, aux sons de la musique, à l'abri de ses bannières rouges, de ses bannières blanches, de ses oriflammes, de ses croix d'argent et d'or. Une ruée terrible nous charria vers les colonnes du portail. Précipités en avant, pétris par ces mille bras, écrasés contre les flancs des femmes, creusés par les poings des enfants, suffoqués par les odeurs du linge rance et du drap humide, tantôt immergés entre les dos de colosses, tantôt émergeant par-dessus les épaules de pygmées, nous fûmes crachés comme l'écume d'une vague sur le roc de la muraille, près de la porte enfin atteinte par la châsse brillante, les évêques bénissants et les cuivres qui retentissaient. Nous fûmes avalés par la nef béante que le tumulte remplit. Les enfants pleuraient. Foulées, cognées et piétinées, les vieilles braillèrent de leurs pauvres bouches édentées, de leurs lèvres violâtres, sans qu'eût pitié l'élan du peuple hagard. Avec la Bigoudine au nez de sparadrap, la face livide du docteur Le Guenn apparut, près de sa femme pâle qui voulait voir aussi le prodige éclater là-bas, dans l'ombre mangeant la flamme des cierges, vers le maître autel où Dieu, sans doute, allait resplendir pour les douleurs des étouffés et des écloppés, des mendiants hurleurs, des manchots vigoureux, de toute la multitude hérissée sur les pierres saintes.

PAUL ADAM

(A suivre.)

LETTRES

A

GEORG BRANDES[1]

XI

Dresde, 30 avril 1873.

Cher Brandes !

Vous avez certes le droit de vous plaindre de ma lenteur à vous répondre. Une chose peut m'excuser : depuis que nous nous sommes vus, je n'ai guère quitté la plume sauf pour manger et dormir.

Je vous remercie infiniment des livres. J'ai lu *Ladislas Bolski* avec un vif intérêt. Pourtant l'exposition que vous m'aviez faite verbalement du sujet avait produit sur moi une impression tout aussi forte que la lecture de l'ouvrage.

Mais le livre de Stuart Mill[2] ! Je ne sais s'il m'est permis d'exprimer une opinion sur une matière où les connaissances spéciales me font défaut. Cependant, quand je songe que certains auteurs écrivent sur la philosophie sans connaître Hegel et la pensée allemande, il me semble que bien des hardiesses sont autorisées. Je vous avouerai donc franchement que je ne discerne aucun progrès, aucun avenir dans les théories de Stuart Mill. Il m'est incompréhensible que vous ayez pris la peine de traduire une œuvre dont le pédantisme rappelle

1. Voir la *Revue* du 1er septembre.

2. *La Morale utilitaire*; — traduction de G. Brandes.

Cicéron et Sénèque. C'est ma conviction que vous eussiez écrit vous-même un livre dix fois meilleur dans la moitié seulement du temps consacré à la traduction. Je crois aussi que vous avez bien tort de mettre en doute l'affirmation de Stuart Mill que toutes ses idées lui viennent de sa femme. — Un jour, dans une conversation, vous dîtes que la philosophie allemande avait pour objet la définition des concepts, tandis que la philosophie anglaise se proposait la démonstration des lois des phénomènes. Votre remarque me rendit curieux de lire les philosophes anglais. Or il ne me paraît pas que Stuart Mill ait résolu le problème indiqué par vous. Les « phénomènes » sont autre chose que des apparences et des contingences. Il se peut que cet ouvrage témoigne d'un esprit pénétrant et fin; mais si c'est là de la science, *l'Éthique chrétienne*[1] est aussi un livre scientifique. Je n'ose développer davantage ces idées sur le papier; mais je me propose de soutenir oralement mon opinion.

Je me réjouis de lire votre livre sur l'école romantique allemande, comme aussi de vous revoir. Mais où nous reverrons-nous? Je ne pourrai me rendre à Munich cet été. Ne pourriez-vous passer par Dresde? Je partirai d'ici vers le milieu de juin pour Vienne, où je resterai jusqu'à la fin de juillet. Voyez s'il vous est possible de faire concorder votre itinéraire avec mes projets.

Notre ami commun Adolphe Strodtmann a mal pris mon poème : *Signaux du Nord*. Je lui avais écrit au sujet de la préface de son livre, où il appelait ce poème une insulte à l'Allemagne. Dans sa réponse, il exprima son étonnement que j'eusse l'intention de laisser ignorer en Allemagne ce que j'écrivais dans les journaux danois. Je laissai tomber cette affaire. Naturellement, il m'est indifférent qu'on ait connaissance en Allemagne de ce que je publie en Danemark ; mais je proteste contre de fausses interprétations des choses que j'écris. Le poème en question renferme une raillerie qui n'est pas dirigée contre l'Allemagne. Je vois dans nos propres pays trop de choses qu'il me paraît utile de railler, pour que je me donne la peine de railler les Allemands. — Assez causé

1. Ouvrage de l'évêque luthérien danois Martensen.

aujourd'hui du livre de Strodtmann, sur lequel je vous ferai maintes réflexions de vive voix.

Donc venez bientôt! Votre arrivée sera saluée avec joie, en dépit de nos divergences d'opinions. Dans tous les cas, ne me laissez pas sans nouvelles de vous; je vous promets de répondre plus ponctuellement, car je puis à présent mieux disposer de mon temps.

Amitiés de ma femme et de

votre tout dévoué

HENRIK IBSEN

XII

Dresde, le 8 septembre 1873.

Cher Brandes!

Il y a juste un an que nous nous promenions ensemble à Dresde. Après avoir circulé sans repos tout l'été, je suis de nouveau installé dans mon habitation d'hiver et je pense chaque jour aux semaines de l'an passé où votre présence apportait la vie et la diversité dans notre existence retirée. Aussi je vous adresse aujourd'hui quelques lignes afin d'apprendre tout au moins où et comment vous vivez. Car j'ignore l'un et l'autre.

... J'ai passé deux mois de l'été à Vienne, comme membre du jury des Beaux-Arts; ensuite j'ai vécu quelques semaines à la campagne en Saxe. Pendant tout ce temps je n'ai pas eu l'occasion de lire nos journaux, et mes relations épistolaires avec le Danemark et la Norvège se sont bornées à des lettres d'affaires. J'ignore complètement ce que vous faites, où vous vous trouvez. Apprenez-moi, avant tout, où en est votre ancien projet d'un séjour prolongé en Allemagne.

Il y a une infinité de choses dont je voudrais causer avec vous; cela ne peut se faire « à fond » qu'oralement. Bien des signes, ce me semble, présagent du nouveau. Que dites-vous de cette fièvre de pèlerinages dans la France de Renan? Là-dessus, comme sur beaucoup d'autres choses, je ne m'étendrai pas, par crainte de m'exposer à être mal compris.

J'attends chaque jour mon nouveau volume[1] et suis dans l'anxiété au sujet de ce que vous en direz. De Norvège on m'écrit que Björnson — bien qu'il ne puisse le connaître — l'a qualifié d' « écrit athée », en ajoutant que je devais naturellement en arriver là. Je n'ai cure de rechercher ce qu'est ou n'est pas le livre. Je sais seulement que j'ai eu la forte vision d'un fragment de l'histoire de l'humanité ; j'ai voulu reproduire ce que je voyais.

Je veux espérer que ma lettre vous parviendra, en quelque endroit que vous vous trouviez ; si cet espoir se réalise, donnez-moi promptement de vos nouvelles. Mais voulez-vous me donner une joie plus grande encore? Venez en personne.

Et maintenant adieu de tout cœur et — si vous me le permettez — un amical souvenir à votre frère de

votre dévoué

HENRIK IBSEN

XIII

Dresde, le 16 octobre 1873.

Cher Brandes!

Dans votre dernière lettre vous exprimez votre étonnement que je ne vous aie pas dit un seul mot de la seconde partie de votre histoire de la littérature, que vous eûtes la bonté de m'envoyer l'été dernier. A cela je répondrai que mon étonnement n'est pas moins grand, car je croyais fermement vous avoir écrit en détail au sujet de ce volume peu avant mon départ pour Vienne. Il faut néanmoins que j'aie négligé de le faire ; je vous prie instamment de me pardonner ce manque d'attention.

Vous paraissez incertain de l'impression qu'a pu produire sur moi le livre. Cher Brandes, si je n'étais absolument sûr que ce doute n'est pas sérieux, je vous aurais répondu aussitôt. Vous devez bien penser que j'ai reçu du second volume la même impression que du premier. Vous savez que je considère votre œuvre comme faisant époque dans notre vie

1. *Empereur et Galiléen.*

intellectuelle. Cela sera reconnu dans les pays scandinaves, mais peut-être dans quelques années seulement. Vous dites que les journaux en Danemark ont tué le livre par le silence; d'autres Danois m'ont tenu un langage très différent. Il se peut que les journaux n'en aient pas parlé; mais il n'est pas exact qu'ils aient réussi à le tuer au moyen de ce silence. Je m'expliquerais sans trop de peine que la seconde partie n'eût pas soulevé la même tempête que la première, car elle n'attaque pas aussi directement ce qui nous est propre. Mais on ne pourrait à ce seul indice juger de son action occulte. Il n'est d'ailleurs nullement besoin que je vous dise tout cela : votre sens critique suffit pour vous en avertir. C'est pourquoi je n'ai pas éprouvé le désir de vous consoler en cette occurrence. Je comprends fort bien que le découragement s'empare de vous parfois, entouré que vous êtes d'esprits étroits. Mais je sais aussi que vous avez des heures radieuses où vous voyez avec sérénité de quel côté est le bon droit et ce qui doit un jour se réaliser.

Voilà ce que je tenais à vous dire brièvement. Je ne me sens pas qualifié pour émettre des critiques, qui seraient sans valeur à vos yeux, puisque la compétence me manque. Vous avez en moi un lecteur heureux et reconnaissant, rien de plus.

Travaillez avec confiance à la suite. Je crois que le moment est propice. Un coup d'œil en arrière sur le développement de la culture scandinave nous apprend que nous ne marchons pas toujours de front avec les grands peuples civilisés. De temps en temps, ceux-ci prennent une avance sans que nous nous en apercevions. L'Europe se révèle alors à nous brusquement. Une surprise de ce genre ne peut se faire attendre longtemps encore. Aussitôt tout le monde chez nous comprendra votre livre, et chacun prétendra l'avoir toujours compris. Le revirement se fera tout d'un coup et l'ouvrage sera adopté d'emblée.

Quand vous recevrez ces lignes, vous aurez probablement entre les mains *Empereur et Galiléen*. L'agitation à l'étranger donne à l'œuvre un caractère d'actualité que je n'avais pas prévu.

Puis-je vous prier de remercier votre frère de la visite qu'il

se proposait de me faire à Vienne? Je regrette vivement d'en avoir été privé. Il me serait très agréable de voir l'un de vous deux à Dresde.

Cordialités de

votre dévoué

HENRIK IBSEN

XIV

Dresde, le 20 avril 1874.

Cher Brandes!

... Je n'ai pas répondu à votre lettre antérieure concernant le périodique projeté, pour la raison que j'étais indécis quant aux termes et à la forme de la réponse. Je voyais bien qu'il ne s'agissait pas simplement d'un oui ou d'un non. Pour être sincère — et je voulais l'être — j'eusse dû en dire beaucoup plus long. Mais cela aurait pu se faire bien mieux oralement. C'est pourquoi j'attendais, dans l'espoir de vous voir sous peu ici. Cet espoir ne paraissant pas près d'être réalisé, je ne veux pas taire plus longtemps mon sentiment sur cette affaire. Ne m'en veuillez pas de ma franchise!

Vous et votre frère avez formé le projet de publier un périodique. Quelle sorte de périodique? — scandinave ou danois? Les littérateurs danois désirent trouver des lecteurs et des abonnés dans tous les pays septentrionaux, mais ils vivent dans l'atmosphère de Copenhague et n'en connaissent pas d'autre. Les discussions dans votre presse quotidienne et dans vos revues roulent uniquement sur des questions qui sont à l'ordre du jour chez vous. Seules les luttes politiques, philosophiques et autres, qui ont pour théâtre votre pays, ou, plus exactement, Copenhague, vous semblent dignes d'intérêt. Au fond, vous ne connaissez que celles-là dans toute la Scandinavie. Par contre, vous êtes assez bien renseignés sur l'étranger. Pour ce qui est des particularités du génie norvégien, c'est presque une grâce qu'on leur fait en Danemark chaque fois qu'on leur permet de se manifester dans la littérature. Est-on bien disposé à leur égard, on croit devoir s'en excuser. Au cas contraire, on raille, toujours dans la convic-

tion que ce qui porte la marque danoise doit servir de règle. Que savent les Copenhagais de notre situation intérieure, de notre politique et de nos politiciens? Rien. Les Norvégiens et en partie les Suédois, sont au courant de vos affaires ; vous ignorez presque tout de ce qui nous intéresse. L'ignorance des gens de Copenhague à l'égard des choses scandinaves n'est égalée que par leur orgueil.

Telle est, réduite au millième de ce que j'avais à vous dire, la raison pour laquelle les périodiques copenhagais ne peuvent subsister. Deux millions de Danois ne suffisent pas pour faire vivre une revue. Si vous voulez fonder quelque chose de durable, dépouillez-vous de votre morgue coutumière : elle vous fait oublier qu'il existe quatre millions de Suédois, deux millions de Norvégiens, un million de Finlandais, — sans compter la colonie scandinave d'Amérique, presque aussi nombreuse que la population finlandaise. — En tout, près de dix millions d'âmes. Renoncez à l'exclusivisme qui règne dans vos murs. Écrivez pour nous tous, et je serai des vôtres. Mais, à vous parler franc, je ne trouve pas qu'il vaille la peine de contribuer à une littérature qui ne s'adressera qu'à la population enfermée entre vos fortifications et aux habitants de vos faubourgs.

Je sais bien que vous faites sur beaucoup de points de l'opposition à l'esprit de chez vous. Malgré cela, vous en subissez, à votre insu, l'influence. Le premier volume de votre histoire de la littérature signale l'étroitesse de vues chez les Copenhagais, mais s'occupe peu de la masse des Scandinaves ; vous examinez spécialement des tendances littéraires et artistiques propres à votre ville. Mon avis est que dans le Nord aussi bien que partout ailleurs un écrivain doit, pour être écouté, se garder de limiter son champ d'action.

Veuillez, cher Brandes, considérer ceci comme une amicale invitation à me rejoindre à Dresde, afin que nous puissions concerter notre plan de campagne. Il ne faut pas abandonner le projet d'un périodique. Mais il est indispensable que celui-ci soit créé avec un programme plus large que n'en avaient les revues danoises antérieures, si vous voulez qu'il donne à vos idées une retentissement mérité et vous assure une existence agréable, dépourvue de soucis.

Je n'aborderai pas aujourd'hui les multiples autres questions. Pensez à ce que je viens de vous dire ; écrivez bientôt à

votre toujours dévoué

HENRIK IBSEN

XV

Dresde, le 30 janvier 1875.

Cher Brandes !

Pour vous convaincre — quoique, au fond, vous ne deviez pas avoir de doute à cet égard — que vous êtes particulièrement favorisé des dieux, je mets de côté toute autre occupation et je réponds à la lettre que j'ai reçue de vous hier.

Je vous suis très obligé de l'envoi de quelques numéros de la revue que vous publiez avec votre frère. J'y ai trouvé beaucoup de choses qui m'ont vivement intéressé. Mais mon sentiment reste le même : c'est, jusqu'à présent, une publication danoise, ou, plus exactement, copenhagaise, alors que vos efforts devraient tendre à en faire quelque chose de scandinave. En Allemagne, il ne se crée pas de revues pour le grand-duché de Bade ou pour le duché de Hesse-Cassel. N'avez-vous pas songé à demander le concours du professeur Sars, d'O. Skavlan[1], ou bien encore celui de F. Boetzmann[2], de Christiania ? En Suède, notamment, vous pourriez compter, ce me semble, sur beaucoup de collaborateurs. Vous publiez un article d'origine suédoise ; et ce qui prouve bien le caractère exclusivement danois du périodique, c'est que cet article est traduit en danois[3]. Pourquoi cela ? Ne comptez-vous pas avoir un public en Suède ? S'imagine-t-on à Copenhague que les Suédois voudront lire en danois des articles dont l'original fut écrit en leur langue ? En ce cas, que deviendra la question[4] qui pour nous est de la plus haute

1. Homme de lettres, beau-frère d'Ibsen par son mariage avec Sara Thoresen, sœur de madame Ibsen.

2. Homme de lettres norvégien.

3. On sait que, si la langue littéraire de la Norvège est le danois, la Suède a la sienne propre.

4. Celle du scandinavisme.

importance? J'ai quelque idée, mon cher Brandes, que cette question-là ne vous tient pas au cœur. Pour ma part, j'ai vécu trop longtemps en Allemagne pour n'avoir pas compris que c'est la chose essentielle, que tout le reste n'a qu'une importance secondaire. Quelle est la raison de l'isolement où vous-même et nous tous, qui avons une manière de voir européenne, nous sommes relégués, dans notre pays? C'est que ce pays n'est pas un tout bien constitué, une unité nationale; on y a des opinions, des intérêts communaux, non pas nationaux, c'est-à-dire scandinaves. Je n'attache pas grande importance à l'organisation politique; mais j'en attache une très considérable à la communauté de pensée et de sentiments. Vous appelez votre revue : *le XIXe Siècle*. Mais ce siècle a présentement une physionomie bien différente en Danemark, en Suède, en Norvège. Espérez-vous que le peu d'esprit européen dévolu à chacune des branches de notre race facilite le succès de vos idées? Seules les nations unies peuvent réaliser des progrès au point de vue de la culture générale. Le triomphe d'une philosophie de la vie et du monde n'est pas une affaire de clocher. Nous autres Scandinaves, nous occupons encore en Europe la situation d'un conseil cantonal. Nulle part un conseil cantonal ne s'occupera de préparer le « royaume à venir ».

Je ne veux pas m'attarder plus longtemps à ces considérations; je préfère répondre directement à votre lettre. Il est très exact que j'ai promis au conseiller Hegel quelques poésies pour la revue. Ces poésies traitent de questions franchement norvégiennes; en y réfléchissant, la peur m'est venue que le contenu ne fût par trop « scandinave » pour le public copenhagais. En outre, la forme n'en est pas encore travaillée; elles n'existent qu'à l'état d'esquisses: une simple revision serait insuffisante. J'avoue cependant n'avoir pas songé à les rendre plus « accessibles » : cela serait superflu. En effet, je sais par expérience qu'en Danemark, comme ailleurs, les gens sont d'humeur assez bienveillante pour prendre en bonne part ce qu'ils ne comprennent pas. Vous aurez donc ces poésies; mais, pour plus de sûreté, je m'en tiendrai au délai extrême fixé par vous : avril ou mai. Je n'ai pas connaissance d'avoir donné lieu à votre observation qu'il n'y aura pour moi rien de compromettant à écrire dans votre périodique. Pour vous

comme pour qui que ce fût, moi-même excepté, il serait sans doute malaisé de décider laquelle des deux éventualités suivantes aurait à mes yeux le caractère le plus compromettant : être un collaborateur de l'évêque Martensen ou avoir travaillé de concert avec feu David Strauss.

Je ne conçois pas que vous vous soyez offusqué de ce mot que la revue pouvait, à de certaines conditions, vous assurer une existence agréable. Je me souviens de vos lettres aussi fidèlement que vous paraissez vous souvenir des miennes : je puis donc vous affirmer avoir écrit cette phrase en réponse à un vœu exprimé par vous dans une de vos lettres. Il m'est impossible d'admettre que, de nos jours, l'on puisse trouver blessante la supposition que l'on prétende vivre de ce pour quoi l'on vit.

Je vous remercie sincèrement d'avoir parlé dans votre revue d'*Empereur et Galiléen*. J'aurais beaucoup à vous dire à ce sujet ; par écrit, je me bornerai à déclarer que j'aperçois une contradiction dans votre critique de la doctrine du déterminisme telle qu'elle est présentée dans mon ouvrage ; en effet, cette critique ne concorde pas avec l'approbation que vous donnez à la théorie analogue exposée dans le roman de Paul Heyse : *Enfants du Monde*. Selon moi, dire en analysant le caractère d'un individu : « Il a cela dans le sang », ou bien : « Il est libre... sous la loi qui le contraint », c'est exprimer, à peu de chose près, la même pensée.

En avril, je me rendrai à Munich pour m'y fixer. N'avez-vous pas l'intention d'entreprendre bientôt un nouveau voyage? Il me semble que vous pourriez plus facilement diriger votre périodique de l'étranger qu'en restant dans votre pays. Ce que j'avais encore à vous dire sera pour une autre fois.

Écrivez bientôt à

votre dévoué

HENRIK IBSEN

XVI

Munich, le 21 mai 1875.

Cher Brandes !

Selon mon habitude, je vous ai fait attendre ma réponse beaucoup trop longtemps. Depuis le milieu du mois dernier,

je n'avais pas touché à une plume ; vous êtes le premier à qui j'écrive. J'ai effectué pendant tout ce temps mon déménagement et mon installation à Munich. Hier seulement j'ai pris possession de mon nouveau logis. Veuillez donc, pour aujourd'hui, vous contenter de quelques lignes.

Je ne vous ai pas promis — je n'eusse pu le faire avec la perspective de ce déménagement — une contribution à votre numéro d'avril ou de mai : j'ai promis d'envoyer quelque chose dans le courant d'avril ou de mai ; je tiendrai ma promesse.

Mon idée est mûre. Je n'enverrai pas de vieilleries sans rapport avec votre entreprise. Je me propose de vous adresser une série de lettres rimées traitant, sous une forme légère, des courants intellectuels modernes. Je veux écrire librement, comme un ami à son ami. J'espère vous prouver que nous sommes d'accord sur beaucoup plus de points que vous ne paraissez le supposer.

Ce sera ma seule occupation dans un avenir immédiat ; je me mettrai à l'œuvre avec joie. Aujourd'hui je ne vous en dirai pas plus long.

J'ai grande envie de faire la connaissance de Paul Heyse ; pourtant il me vient une hésitation quand je songe que deux fois au moins on a essayé, à Copenhague, de me nuire auprès d'Adolphe Strodtmann. Si vous écrivez au docteur Heyse, ayez l'obligeance de m'introduire à l'aide de quelques bonnes paroles. J'ai déposé ma carte chez lui, mais sans lui faire connaître mon adresse. Je ne l'ai donc pas encore vu.

Ne viendrez-vous pas bientôt à Munich ? Mon adresse est : Schönfeld Strasse, 17, porte 3, rez-de-chaussée. Nous serions bien heureux de vous voir franchir le seuil de notre demeure !

Votre dévoué

HENRIK IBSEN

XVII

Kitzbüchel, le 16 septembre 1875.

Cher Brandes !

Excusez-moi de ne vous avoir pas donné plus tôt de mes nouvelles. J'ai reçu hier vos deux cartes-lettres. Il m'est

impossible de vous fournir quelque chose pour le numéro d'octobre. Je suis tout à l'idée d'une nouvelle œuvre dramatique[1] et cela m'interdit de m'occuper d'autre chose. A la fin de ce mois, je rentrerai à Munich et me mettrai sérieusement au travail. Si possible, je composerai quelque chose à votre intention entre deux actes. Vous n'imaginez pas le temps que me prend ma collaboration à votre revue. La rédaction, la mise au net sont peu de chose ; mais je n'exagère rien en vous disant que pendant un mois je fus absorbé exclusivement par la dernière pièce de vers que je vous envoyai. Pour l'instant, je ne pourrais vous consacrer d'autres moments que ceux où je me repose d'écrire pour le théâtre. Mais plus tard vous recevrez certainement quelque chose de moi. Soyez convaincu que je travaille très volontiers avec et pour vous.

En toute hâte. Compliment cordial de ma femme et de votre dévoué

HENRIK IBSEN.

XVIII

Rome, le 3 janvier 1882.

Cher Brandes!

J'eus la joie aujourd'hui même de recevoir, par l'intermédiaire de M. Hegel, votre compte rendu des *Revenants*, si remarquablement clair et pour moi si flatteur. Un sincère et chaud remerciement de cet inappréciable et amical service! Chacun, en lisant votre article, devra, ce me semble, comprendre mon nouvel ouvrage, pour peu qu'il le veuille bien. Je ne puis m'empêcher de penser qu'un grand nombre des fausses interprétations publiées dans les journaux émanent de gens en réalité plus clairvoyants. Cependant je suis porté à croire qu'en Norvège les inepties sont involontaires. Elles s'expliquent facilement. La critique y est faite en grande partie par des théologiens déguisés. Ces messieurs sont en général incapables de prononcer un jugement raisonnable sur une œuvre littéraire. L'affaiblissement du sens critique qui, chez les

1. *Les Soutiens de la Société.*

esprits moyens, est une conséquence des études théologiques, devient surtout apparent lorsqu'il s'agit de juger la nature humaine, les actes des hommes et les mobiles de ces actes. Le sens pratique et l'instinct des affaires ne risquent pas autant d'être amoindris par ces mêmes études. C'est pourquoi les membres du clergé font très bonne figure dans nos conseils communaux ; par contre, ce sont les plus détestables de nos critiques.

Et que dire de notre presse prétendue libérale ? De ces *leaders* qui, tout en écrivant sur la liberté et le libéralisme, se font esclaves des opinions qu'ils supposent être celles de leurs abonnés ! Il se confirme de plus en plus, à mes yeux, que s'occuper de politique et se rallier à un parti a quelque chose de démoralisateur. Quoi qu'il en soit, je ne pourrais jamais être d'un parti qui aurait la majorité pour lui. Björnson dit : « La majorité a toujours raison. » Un politicien d'esprit pratique doit s'exprimer ainsi. Mais moi, je dis : « La minorité a toujours raison. » Naturellement, je n'ai pas en vue la petite fraction, restée stationnaire, de ce grand centre politique qu'est chez nous le parti libéral. Je pense à cette minorité qui marche en avant, laissant derrière elle la majorité. J'estime que celui-là a raison qui est le plus près d'être en intelligence avec l'avenir.

C'est une sorte de déclaration de principes que je vous livre, pour le cas où il deviendrait utile de la produire.

J'étais préparé à la tempête qui s'est déchaînée contre *les Revenants*. Il m'a paru que c'eût été lâche d'en tenir compte.

Je vous remercie de votre conférence sur moi et de votre intention de la faire imprimer, tout aussi vivement que de votre article du *Morgenblad*[1]. Hegel m'écrit que vous désirez faire usage de certains passages de mes lettres. Je n'y trouve rien à redire. Je m'en remets à vous de cela comme de tout le reste. Et je vous laisse toute liberté de citer la présente lettre, si cela vous convient.

Un réel découragement s'empare de moi quand je vois combien lents, et lourds, et apathiques sont chez nous les esprits, quand j'observe à quel niveau très bas se tient la

1. *Le Matin* (journal.)

pensée publique. Bien souvent je me dis que je pourrais tout aussi bien clore dès à présent mes travaux littéraires. Le besoin d'une littérature ne se fait pas sentir dans mon pays. Le *Journal du Storthing*[1] et la *Semaine luthérienne* sont là pour satisfaire les aspirations intellectuelles. Il y a aussi les feuilles des différents partis. Je manque de talent pour être citoyen, je n'en ai pas davantage pour défendre l'orthodoxie, et je ne m'occupe pas de choses où le talent me fait défaut. Pour moi, la liberté est la première condition de vie. Mes compatriotes se soucient assez peu de la liberté; ils convoitent des libertés, en quantité plus ou moins grande, selon la nuance de leur parti. Je me sens aussi très choqué de la vulgarité de ton qui règne dans nos discussions. Les louables efforts tentés pour faire de nous une nation démocratique nous ont mis en bonne voie d'être une nation de plébéiens. Une tournure d'esprit aristocratique semble se perdre chez nous.

Je m'arrête pour aujourd'hui. Veuillez présenter mes meilleurs compliments à votre charmante femme. Elle nous a laissé un ineffaçable souvenir. Merci, cher Brandes, de tout ce que vous avez fait et continuez de faire pour moi!

Votre sincèrement dévoué

HENRIK IBSEN

XIX

Gossensass (Tyro'), 21 septembre 1882.

Cher Brandes!

Il y a un peu plus d'une semaine que je me suis débarrassé de mon manuscrit[2]. Je reprends ma correspondance longtemps négligée.

Tout d'abord, je m'empresse de vous adresser un sincère remerciement pour le portrait que vous avez d'une main amicale tracé de moi. Ainsi que vous le dites, je ne suis pas insensible aux honneurs. Parmi tous ceux dont je me suis vu l'objet, j'apprécie particulièrement l'étude flatteuse et détaillée

1. Journal officiel, publiant le compte rendu des séances du *storthing* (parlement).

2. *Un Ennemi du Peuple.*

qui m'est consacrée, de mon vivant, par vous, le premier dans cette catégorie de la littérature contemporaine.

Quand ma nouvelle pièce sera entre vos mains, vous comprendrez combien il m'a paru intéressant, je dirai même amusant, de retrouver quantité de réflexions, de pensées détachées des lettres que je vous ai écrites et combien je suis heureux que ce portrait précède de si peu l'apparition de mon œuvre nouvelle. Cher Brandes, cette fois comme en beaucoup d'autres circonstances, votre amitié me vient en aide !

Vous me permettrez de rectifier une erreur qui s'est glissée dans votre article biographique. Mes parents appartenaient l'un et l'autre aux familles les plus considérées de Skien. Le maire Paus, qui fut pendant bien des années représentant au *storthing*, son frère, le juge, étaient demi-frères de mon père et cousins de ma mère. Une parenté étroite nous unissait aux Plesner, van der Lippe, Cappelen, Blom, c'est-à-dire à presque toutes les familles patriciennes qui dominaient alors dans la région. Mon père était négociant ; il avait des affaires nombreuses et aimait à exercer une très large hospitalité. En 1836, il dut arrêter ses paiements, et il ne nous resta qu'une petite propriété non loin de la ville. Nous nous y installâmes : ainsi furent rompus nos rapports avec la société que nous avions fréquentée jusque-là.

Dans *Peer Gynt*, j'ai fait appel à mes souvenirs d'enfance en décrivant la vie que l'on mène chez le riche Jon Gynt.

Vous revenez plusieurs fois, en vos dernières lettres, sur des faits dont je ne vous ai pas encore fourni l'éclaircissement. Lorsque je vins passer deux jours à Copenhague, on me dit que vous étiez à la campagne. Ni vous ni votre femme n'assistiez au dîner chez Hegel : je ne pouvais pas supposer que vous vous trouviez dans les environs immédiats de la ville. Je suis convaincu que Hegel l'ignorait également. Si je n'avais pas encore lu votre volume sur Lassalle quand je vous vis à Munich, c'est que Hegel ne m'avait pas envoyé le livre, chose qu'il a coutume de faire chaqne fois qu'un ouvrage édité par lui peut m'intéresser. J'étais d'ailleurs à ce moment-là absorbé par le plan des *Soutiens de la Société*. En pareil cas, je ne lis presque rien ; surtout, je m'abstiens de lire les

livres dont je sais par avance qu'ils accapareraient toute mon attention.

Je souhaite que vous vous trouviez bien à Copenhague, et j'espère vous y rencontrer l'été prochain. Il y a tant de choses dont je voudrais vous entretenir ! La route d'Italie nous est barrée par de grandes inondations ; nous ne savons quand nous pourrons être de retour à Rome.

Pour le moment, nous bornons nos désirs à gagner Pozen, mais ce n'est pas encore faisable.

Avec les meilleurs souvenirs à votre femme !

Votre dévoué

HENRIK IBSEN

XX

Rome, le 12 juin 1883.

Cher Brandes !

Il m'a été extrêmement agréable d'apprendre que votre étude sur moi sera bientôt publiée en Allemagne. Dès que j'en fus informé, j'écrivis à l'atelier photographique Hanfstängl, à Munich, avec prière d'adresser directement à la rédaction de *Nord und Süd* deux portraits différents, cartes-album. J'espère que cela est fait depuis longtemps. J'envoyai par la même lettre ma signature sur une carte de visite.

J'ai reçu votre grand ouvrage sur l'école romantique française et je vous en remercie cordialement. Il va sans dire que je l'ai lu avec le plus vif intérêt ; j'avais pendant cette lecture le sentiment de vivre l'époque que vous décrivez. Mais je ne puis m'exprimer sur vos livres dans une lettre, je ne le pourrai qu'oralement. Ils renferment un élément nouveau, intéressant l'avenir ; avec eux quelque chose est entré dans l'art de l'historien qui ne s'y trouvait pas auparavant, à ce qu'il me semble. Votre ouvrage sur Disraeli, notamment, m'apparaît comme une vaste et profonde conception poétique. Mais, encore une fois, il faut causer de cela : ma plume n'est pas apte à rendre ma pensée.

Je suis moi-même étonné de ne vous avoir rien commu-

niqué plus tôt sur les origines d'*Une Fête à Solhaug*[1]. Je n'attachais pas d'importance à la chose. Dans la suite, une nouvelle édition de cette œuvre de jeunesse exigeant une préface, l'occasion me parut favorable pour faire l'historique de la pièce.

Pour ce qui est d'*Un Ennemi du Peuple*, je crois bien que nous tomberions d'accord si nous pouvions échanger nos dées de vive voix. Bien entendu, vous avez raison quand vous dites que nous devons tous travailler à répandre nos opinions. Mais je soutiens que, dans l'ordre intellectuel, un combattant aux avant-postes ne peut grouper une majorité autour de lui. Dans dix ans, la majorité aura peut-être pris position là où se tenait le docteur Stockmann lors de la réunion publique. Lui ne sera pas resté immobile en cet espace de temps. Il aura gagné une avance d'au moins dix ans sur la majorité. Celle-ci, c'est-à-dire la masse, la foule, ne le rattrapera jamais. Jamais il ne réunira la majorité autour de lui. Pour ma part, en tout cas, j'ai le sentiment de cette perpétuelle marche en avant. Une foule assez compacte stationne actuellement aux étapes que j'ai parcourues en écrivant mes différents livres. Moi-même, je ne suis plus là, j'ai fait du chemin; du moins, je l'espère.

En ce moment je suis occupé du projet d'une nouvelle œuvre dramatique en quatre actes. Au cours des années, toutes sortes d'insanités s'amassent en nous auxquelles il faut chercher un dérivatif. Il ne sera question dans cette pièce ni de constitution particulière[2], ni de veto absolu, ni même de drapeau national. Aussi n'est-il pas probable qu'elle soit remarquée en Norvège. Mais on peut espérer qu'il se rencontre ailleurs des esprits attentifs.

Nous avons été très heureux de l'accueil que vous avez reçu à votre retour en Danemark et nous souhaitons de tout cœur que le séjour dans votre pays continue d'être agréable pour vous.

1. *Une fête à Solhaug*, pièce en trois actes, fut écrite en 1855. Le prince Napoléon assista, en 1856, à une représentation de cette pièce, à Christiania, et promit de la faire jouer aux Tuileries, — promesse qui ne fut pas tenue.

2. « Particulière » à la Norvège, — qui a son parlement, à elle, et ses ministres.

Vers la fin de ce mois, nous partirons pour le Tyrol afin d'y passer l'été.

Nos meilleurs compliments à votre femme et un remerciement réitéré pour tout ce que je vous dois.

Votre dévoué

HENRIK IBSEN

XXI

Rome, le 25 juin 188[4] (?).

Cher Brandes!

Je vous aurais répondu plus tôt, si tout mon temps n'avait été pris en ces derniers mois par un nouvel ouvrage dramatique[1]. Pour moi, écrire une lettre n'est pas chose aussi facile que pour vous.

Comme vous je sens avec certitude que nous sommes aujourd'hui, vous et moi, plus rapprochés que dans les premières années de nos relations. Cela vient, je crois, de ce que nous sommes venus au-devant l'un de l'autre pendant le développement de nos personnalités respectives. De cela et de quelques questions de même nature je m'entretiendrais volontiers avec vous oralement. Cela ne se peut pas par lettre.

Vous me parlez avec amertume des constatations que vous avez pu faire depuis votre retour dans votre patrie. Je n'en suis pas surpris. Votre résolution de vous fixer à Copenhague me parut très naturelle; mais je m'attendais à ce que vous n'y eussiez pas seulement des heures joyeuses. Vous reveniez porteur d'un nom qui avait acquis une notoriété européenne : la supériorité intellectuelle ne s'accorde guère avec les principes démocratiques. Ensuite il est infiniment plus facile de diriger un parti et un mouvement de loin que de près. Pour différentes raisons et à plusieurs points de vue, la présence réelle est irritante. J'ai eu l'occasion de faire là-dessus des observations qui m'ont servi en « mainte bataille[2] » livrée par moi.

1. *Le Canard Sauvage*(?).

2. Allusion à un passage d'une comédie de Holberg déjà cité dans la lettre du 26 juin 1869.

J'ai suivi avec attention le spectacle littéraire représenté, l'année dernière, par la presse[1]. J'étais préparé aux changements survenus dans la distribution des rôles, notamment dans l'emploi héroïque. Mais je ne veux pas parler plus longuement de cela aujourd'hui. Je préfère vous exprimer encore une fois ma reconnaissance de ce que vous dites avec tant de sincérité et d'amabilité dans votre lettre, ainsi que de l'adaptation allemande de ma biographie. Je n'ai pas vu la revue, mais j'ai pu lire l'article détaché. Merci, et encore merci !

Les journaux allemands et des touristes danois m'ont informé de l'énorme affluence de monde à vos cours. Vos compatriotes sont fiers de vous, alors même qu'ils ne résistent pas au plaisir de vous tourmenter de temps en temps. Je connais cela !

Le plan de mon nouvel ouvrage, qui comporte cinq actes, est dressé. L'exécution, l'élaboration du dialogue, l'énergique peinture des caractères, l'affinement du style m'occupent fortement. Dans quelques jours, je me rendrai à Gossensass, en Tyrol, afin de terminer ce travail dans le courant de l'été. En même temps, ma femme et mon fils partiront pour la Norvège. Excusez cette lettre écrite à la hâte! Nos souvenirs à votre femme et à vos fillettes.

Votre ami dévoué

HENRIK IBSEN.

XXII

Munich, le 10 novembre 1886.

Cher Brandes!

Je ne sais vraiment si une lettre de moi a chance d'être acceptée par vous, plus d'une année s'étant écoulée sans que je vous aie donné de mes nouvelles. Cependant j'ai foi en votre bon cœur et en notre vieille amitié; je ne puis croire que celle-ci puisse jamais se rompre sérieusement. De mon côté, c'est, dans tous les cas, impossible.

Mon obstiné silence provient de ce que je me laisse aller de

1. Allusion à une campagne de presse engagée entre les principaux représentants de la « gauche littéraire », notamment entre le poète danois Holger Drachmann et M. Georg Brandes.

plus en plus à n'occuper mon esprit que d'une chose à la fois, à concentrer ma puissance de réflexion sur une seule matière, et à repousser, pendant ce temps, tout le reste. Depuis mon retour ici, j'ai été tourmenté d'un projet de pièce[1] qui ne me laissait aucun repos. C'est seulement dans les premiers jours du mois dernier que j'ai pu me débarrasser de ce travail : cela veut dire que j'ai expédié le manuscrit. Ensuite est venue l'inévitable correspondance qui accompagne la publication et la traduction d'un livre. Je me suis mis lentement à cette pièce; ce n'est guère que dans le courant de juin que je m'y suis attelé pour de bon. Les observations que j'ai faites durant mon voyage en Norvège de l'avant-dernier été, les impressions que j'en ai rapportées m'ont longtemps troublé. Lorsque je fus arrivé à les coordonner, et que j'en eus tiré des conclusions, je pus enfin les présenter sous une forme dramatique. Votre voyage à Christiania et ce qui s'est passé pour vous pendant votre séjour en cette ville m'avaient aussi donné à réfléchir. Cela m'a fourni bien des traits pour la caractéristique de nos « hommes de progrès ». Jamais je ne m'étais senti aussi étranger aux faits et gestes, aux aspirations de mes compatriotes norvégiens qu'après les leçons que m'a apportées l'année écoulée. Jamais je n'avais éprouvé pareille sensation d'éloignement, jamais je n'avais été aussi désagréablement affecté. Pourtant je n'abandonne pas l'espoir que de cette barbarie provisoire sorte une vie harmonieuse et de haute culture. Mais cette éventualité n'intéresse pour le moment personne en Norvège. Et je ne crois pas que nos présents hommes d'action soient capables de traiter des problèmes d'un intérêt plus élevé que les questions qu'ils agitent aujourd'hui. A peine suffisent-ils pour celles-là. Ce fut une heure néfaste pour la cause du progrès en Norvège, que celle où Johan Sverdrup[2] arriva au pouvoir... et se laissa museler et mettre les menottes!

Malgré tout, je n'ai pas complètement négligé, cette année, de me renseigner sur les événements du monde extérieur, car je sais que vous étiez au printemps à Varsovie où vous avez

1. *Rosmersholm* (?).

2. Homme politique norvégien, chef du parti radical; devint ministre d'État.

fait des conférences. Ma famille et moi, nous espérions tout doucement que vous passeriez par Munich au retour. Mais vous n'en avez rien fait. Vous ignorez probablement combien de chauds admirateurs vous avez ici dans les cercles littéraires.

Nous vous remercions vivement de votre étude sur la situation en Pologne et de votre commentaire des propos de Luther sur le célibat. Le premier de ces écrits produisit sur nous une impression profonde et durable, le second nous divertit grandement. Veuillez remercier votre femme de la lettre de recommandation qu'elle a eu l'amabilité d'envoyer à Sigurd[1]. Il trouvera probablement l'occasion de l'utiliser dans le courant de l'hiver.

Nous causons souvent de notre visite dans votre charmant intérieur. Faites nos amitiés à votre femme et aux fillettes. Peut-être irons-nous en Danemark l'été prochain : nous avons grande envie, ma femme et moi, de passer quelques mois au cap Skagen. J'espère alors vous rencontrer à Copenhague. D'ici là, adieu!

Votre dévoué et obligé

HENRIK IBSEN

XXIII

Munich, le 30 octobre 1888.

Cher Brandes!

Après plusieurs mois d'un incessant travail consacré à une nouvelle pièce[2] en cinq actes, aujourd'hui terminée, je puis disposer de mon temps et m'occuper de lettres qui ne roulent pas uniquement sur les affaires.

Permettez-moi de vous remercier bien tardivement du télégramme que vous me fîtes le plaisir de m'envoyer à l'occasion de mon anniversaire de naissance, ainsi que de l'étude sur « le tempérament d'Émile Zola et le réalisme de son œuvre », que vous m'avez adressée, il y a quelque temps déjà, et que j'ai lue à plusieurs reprises avec un vif intérêt. Pour le moment, je suis plongé dans votre grand ouvrage : *Impres-*

1. Fils d'Ibsen.

2. *La Danse de la Mer* (?).

sions de Pologne, à l'exclusion d'autres lectures. C'est tout un vaste « continent » que vous révélez à l'Europe occidentale. Merci de tout cœur de cette nouvelle contribution à notre savoir!

Nous avons appris par les journaux que la suite de vos conférences attire une foule considérable. A part cela, nous savons peu de chose de votre vie; nous ignorons si l'existence dans votre pays vous convient. Il me semble qu'on doit pouvoir vivre très agréablement à Copenhague. Mais je n'y ai fait, il est vrai, que des séjours de courte durée.

Il me serait complètement impossible de me fixer en Norvège. En aucun autre lieu je ne me sentirais plus dépaysé. L'ancienne notion de patrie ne contente plus un individu d'intelligence quelque peu développée.

Nous ne pouvons plus nous tenir pour satisfaits d'être citoyens d'un État. Je crois que le sentiment national va s'éteignant et qu'il sera remplacé par l'idée de race. Dans tous les cas, cette évolution s'est opérée en moi. J'ai commencé par me considérer comme Norvégien; ensuite j'ai acquis une âme scandinave; finalement je suis devenu Germain.

Naturellement, j'accorde une grande attention aux événements de mon ancienne patrie. Ce qui s'y passe n'est pas précisément réjouissant. La marche de notre politique intérieure ne m'a pas déçu. Je savais d'avance ce qui arriverait par la force des choses. Mais chez nous les *leaders* de la gauche manquent d'expérience : par suite, ils se sont abandonnés aux plus folles illusions. Ils s'imaginaient qu'un chef de l'opposition[1] voudrait et pourrait rester toujours ce qu'il était avant d'arriver au pouvoir.

Le 4 novembre.

Cher ami,

J'ai dû interrompre la lettre commencée. J'ai été indisposé pendant quelques jours, et encombré d'un tas d'affaires urgentes concernant le théâtre.

Aujourd'hui, au moment où je m'apprête à continuer, m'arrive de Copenhague un paquet, et sur la couverture se lit votre écriture bien connue. Amicalement, vous m'envoyez vos *Impressions de Russie*. Je ne veux plus m'attarder à des

1. Allusion, probablement, à Johan Sverdrup.

considérations sur la situation chez nous. Il faut que ma lettre renfermant mon sincère remerciement parte tout de suite : la dédicace au crayon est un avertissement que je ne dois pas, par un silence prolongé, soumettre votre amitié et votre indulgence à une plus dure épreuve. Je reconnais avoir pleinement mérité votre silencieux et pourtant éloquent reproche qui réveille ma mauvaise conscience, sans toutefois me causer une sérieuse inquiétude. Une brouille réelle et durable me paraît une chose impossible entre nous.

Je joins à l'aveu de mes péchés un chaleureux remerciement à votre frère pour son compte rendu de *Rosmersholm*. J'en conserverai toujours le souvenir. La première fois que je le lus, j'eus l'impression d'un profond, délicat et pénétrant poème sur mon œuvre.

Je vois que le traître X... a commis encore une escroquerie littéraire en reconnaissance de bienfaits reçus. C'est son procédé habituel et son gagne-pain. Nous causerons de cela et d'autres choses plus longuement, à l'occasion.

Ma femme se joint à moi pour vous envoyer, ainsi qu'à votre femme et aux fillettes, nos meilleures amitiés.

Votre fidèle et reconnaissant

HENRIK IBSEN

XXIV

Christiania, le 24 avril 1896.

Cher Brandes !

Vous me proposez dans votre dernière lettre une visite à Londres. Je partirais tout de suite si je possédais suffisamment bien la langue anglaise pour la parler. Malheureusement, cela n'est pas le cas : aussi j'abandonne l'idée. Je suis d'ailleurs absorbé par le plan d'un grand travail que je désire ajourner le moins possible. Je pourrais recevoir une tuile sur la tête avant d'avoir eu le temps d'en écrire le dernier vers. Et alors, quoi?...

Cordiales amitiés.

Votre dévoué

HENRIK IBSEN

XXV

Christiania, le 11 octobre 1896.

Cher Brandes !

Je vous envoie, brièvement conçue, ma réponse à vos questions :

1° Je déclare sur l'honneur n'avoir jamais lu, ni dans ma jeunesse, ni plus tard, aucun livre de George Sand. J'avais commencé de lire une traduction de *Consuelo*, mais je laissai ce roman où je crus reconnaître une philosophie de dilettante, non l'œuvre d'un véritable écrivain. Peut-être me suis-je trompé, n'ayant lu que quelques pages du livre.

2° Ce qui précède rend superflue une réponse à la seconde question.

3° Je ne dois absolument rien à Alexandre Dumas quant à la forme dramatique, sauf que ses pièces m'ont appris à éviter certaines fautes et erreurs grossières assez souvent commises par lui.

Mon sincère remerciement pour la peine que vous voulez prendre en rectifiant ces fantaisies françaises.

Votre dévoué

HENRIK IBSEN

XXVI

Christiania, le 2 juin 1897.

Cher Georg Brandes !

Votre lettre m'avait appris que vous souffriez de nouveau de votre ancien mal, si long, si ennuyeux, la phlébite. Cela a été annoncé seulement dans le numéro de *Politiken*[1] que j'ai reçu hier. Je croyais que c'était un simple mal de gorge qui vous empêchait de faire vos conférences. Comment aurais-je pu soupçonner autre chose ? Je vous ai vu, ces dernières semaines, publier de longs articles sur la nouvelle pièce de Helge Rode[2],

1. Journal quotidien danois dirigé par M. Edvard Brandes.

2. Écrivain danois.

sur son œuvre littéraire, sur le monument de Victor Hugo, etc. Votre puissance productrice est inépuisable ! Je n'ai pu suivre dans tous ses détails la grande campagne provoquée par votre dissertation française sur moi : aussi je remets à notre prochaine rencontre le plaisir d'en causer avec vous et de vous exprimer mes remerciements. Ce que je dis là : « prochaine rencontre », n'est pas un propos en l'air. Devinez un peu ce que je rêve et médite et entrevois comme une chose délicieuse : me fixer sur les bords du Sund, entre Copenhague et Elseneur, dans un endroit découvert d'où je puisse apercevoir les grands bateaux venant de loin ou s'en allant au loin. Ici je ne le puis pas, car tous les chemins sont fermés (donnez à cela plusieurs acceptions), toutes les voies sont barrées à la communication de la pensée. Cher Brandes, on ne vit pas impunément pendant vingt-sept ans dans l'atmosphère large et libre des grands centres de la civilisation ! Ici, près des fjords, est ma terre natale, mais... mais... où est ma patrie ? La mer est ce qui m'attire le plus fortement... Au reste, je m'occupe dans mon isolement d'un nouveau projet d'ouvrage dramatique. Je ne vois pas encore clairement ce que cela sera.

Tâchez, avant tout, de retrouver la santé ! Après, nous nous reverrons dans ma nouvelle demeure, où j'aurai, devant moi, le Sund largement ouvert...

Votre fidèlement dévoué

HENRIK IBSEN

Traduction de madame M. R.-Rémusat.

UNIVERSITÉS MUSULMANES D'ÉGYPTE

« Les sciences florissaient jadis, dans les premiers temps de l'Islam, à Bagdad, à Cordoue, à Cairouan, à Basra, à Coufa, lorsque ces villes jouissaient d'une prospérité aussi brillante qu'éphémère ; elles ne sont plus de nos jours cultivées que dans la ville du Caire. Les arts, et l'enseignement en est un, ont pris en Égypte un grand développement, une assiette inébranlable, parce que la richesse et la civilisation de ce pays, datant de plusieurs milliers d'années, sont presque indestructibles. »

Écrite au XIIIe siècle, cette remarque des admirables *Prolégomènes* d'Ibn Khaldoun[1] n'a pas cessé d'être exacte. A notre époque encore, l'Égypte est sans contredit la partie du monde où les centres universitaires musulmans sont les plus nombreux et les plus prospères. Autour de chacun des piliers de la fameuse mosquée d'El Azhar et sous le toit de la plupart des mosquées du quartier du Caire dont elle est le centre, des étudiants marocains, tunisiens, tripolitains, soudanais, syriens, turcs, arabes, afghans, indous, javanais, se pressent, dès la première heure de l'aube et jusque fort avant dans la nuit, pour recevoir l'enseignement qui leur est

1. Traduction de Slane, II, 449.

distribué par plusieurs centaines de professeurs, dans toutes les sciences, dont se compose encore l'encyclopédie islamique. A Tantah, dans le sanctuaire où repose la dépouille du saint national Ahmed el Badaoui, plus de quatre mille étudiants reçoivent à peu près le même enseignement qu'à El Azhar. Il en est ainsi, suivant de moindres proportions, dans plusieurs autres villes de la Basse-Égypte : Dessouk, Damiette, Alexandrie.

En dehors de ces anciennes et célèbres universités dont l'histoire est inséparable de celle de l'Égypte depuis les premiers siècles de la conquête arabe, l'enseignement est donné aux fidèles désireux de s'instruire, comme la religion le leur prescrit, autant que le leur permettent les ressources dont ils disposent, dans presque toutes les mosquées et aussi dans les monastères de derviches, autant que possible d'après les livres commentés et suivant les méthodes usitées dans les écoles où sont formés les cheikhs qui professent, souvent gratuitement, ces leçons populaires.

Ces livres, ces méthodes et les notions que les étudiants en retirent n'ont pas changé depuis que, vers la fin du XIVe siècle, « la porte de l'effort intellectuel ayant été close », les docteurs musulmans ont dû vivre sur le fonds désormais immuable, au moins théoriquement, des vérités acquises par leurs grands devanciers. C'est alors que, satisfaite d'elle-même, la pensée islamique se flatta de posséder — au moins dans les grandes lignes — la vérité définitive, et qu'elle se borna à défendre ses richesses, sans chercher à les accroître, sans même songer à modifier leur ordre de disposition. Aussi les centres scolastiques égyptiens d'aujourd'hui sont-ils restés ce qu'ils étaient durant la grande époque de pensée vivante et féconde qui vit éclore toute la civilisation musulmane. Aucune innovation vraiment importante n'y a été faite, soit dans les matières de l'enseignement, soit dans leur mise en œuvre. Le libre et vigoureux esprit qui les animait s'est, il est vrai, retiré ou, tout au moins, affaibli ; mais leur forme est toujours intacte. Les décrire tels qu'ils sont aujourd'hui, c'est donc les décrire tels que les ont vus tant de savants voyageurs attirés de loin sur les bords du Nil par l'éclat des foyers intellectuels qui y brillaient ; c'est, du même coup, — la suite de cet article le démontrera, je l'espère, — contribuer

efficacement, par l'observation d'organismes vivants de la même espèce, à l'étude des universités de Bologne, de Paris, de Salamanque, d'Oxford, et aussi des écoles de monastère durant le Moyen Age chrétien[1].

I

Quatre tendances ont dominé, parfois simultanément et confusément, la pensée islamique. Tout d'abord, les musulmans cherchent une règle de croyance et de conduite dans le Coran, dans les paroles et les exemples du Prophète, dans l'opinion de ses disciples immédiats. Il s'agit pour eux de réunir et de comprendre toutes les révélations et toutes les traditions. Tel est le premier objet de l'enseignement dans le monde islamique nouvellement créé, dès que ses organisateurs disposent de quelque loisir. Bientôt la conquête arabe s'étend démesurément. En s'annexant des populations à l'esprit subtil, en possession d'une civilisation raffinée, d'une religion séculairement élaborée, la doctrine nouvelle doit trancher des difficultés et résoudre des problèmes qu'elle n'avait eu jusque-là ni à prévoir ni à se poser. Sur les attributs et la nature de Dieu, les origines du monde, les rapports de l'homme et de Dieu, le Prophète n'avait rien dit de bien précis. Or, d'une part la raison grecque, d'autre part la sensibilité intuitive des Orientaux s'étaient exercées sur tous ces grands sujets. C'est pourquoi, dès les premiers siècles qui suivent l'hégire, le dogme est ardemment discuté, et bientôt, des explications purement rationalistes de l'origine et de la nature des choses sont proposées, au grand scandale des orthodoxes, cependant que les soufis s'enivrent de leur mysticisme panthéistique. En partie sous l'influence au moins indirecte de ces derniers, l'hérésie, que développent les aspi-

1. Plusieurs des documents que j'ai utilisés dans cette étude et beaucoup de faits et d'observations qui y ont trouvé place, me furent communiqués par deux érudits bien connus dans le monde des orientalistes : MM. Ahmed bey Zeki et Mustapha bey Beiram. Qu'il me soit permis de leur exprimer ici toute ma gratitude. Je remercie aussi vivement M. Ismaïl bey Rifaat, professeur à l'École normale indigène et chargé d'un cours complémentaire à El Azhar.

rations nationales, menace sous mille formes l'unité de la foi. Un moment, les chiites et leur étrange messianisme semblent triompher, et la majeure partie de l'empire musulman reste longtemps soumise à des souverains de cette secte.

Ces tendances commencèrent à se disputer l'Égypte peu après la conquête musulmane et s'y manifestèrent aussitôt dans les écoles.

Une des premières préoccupations d'Amrou lorsqu'il eut, en 740, soumis ce pays au khalife Omar, fut de construire au milieu de sa capitale, Fostat[1], la mosquée à laquelle il a laissé son nom. L'enseignement de la doctrine victorieuse y fut donné par des hommes qui avaient pu la recueillir de la bouche du Prophète. La population de Fostat s'étant accrue, Ahmed Ibn Touloun construisit en 877, à l'autre extrémité de la ville, la gigantesque mosquée qui perpétue son souvenir. Le jour même de l'inauguration, au mois de Ramadan, une école y fut ouverte par le *khatib* ou prédicateur du nouveau sanctuaire, le savant Mohammed Ibn el Rabieh, qui y professa la loi religieuse suivant le rite fondé par Mohammed Ibn Idris, connu sous le nom d'Es-Chafei, mort cinquante ans auparavant en Égypte, où, d'après Ibn Batoutah, il enseigna son propre système dans la zaouiah située en face de la mosquée d'Amrou. A la leçon d'ouverture assistèrent Ahmed et ses fils et, chaque vendredi, ceux-ci vinrent, sur l'ordre de leur père, entendre Rabieh.

La période assez peu connue de l'histoire d'Égypte, qui va de la conquête arabe à la fondation du Caire, peut être qualifiée de préhistorique au point de vue spécial qui nous occupe. A n'en pas douter, les deux premiers siècles de l'hégire au cours desquels s'épanouirent, en dehors des quatre grandes écoles orthodoxes, tant de sectes, d'hérésies et de systèmes philosophiques ou mystiques, ne furent point stériles pour l'Égypte; malheureusement nous ne pouvons, faute de témoignages historiques, à peu près rien savoir sur les sources de science et de culture qui la fécondèrent à cette époque. Chroniqueurs, géographes et voyageurs[2] ont au contraire

1. Actuellement le Vieux-Caire.

2. Soyouti, Djemal Eddin el Habiki, Ibn Ayass, Ibn Batoutah, Ibn Djobaïr, Abd-

rivalisé pour nous donner un tableau minutieux et fidèle, bien qu'extrêmement confus, de la cité que Djauhar, secrétaire et général du khalife fatimite Moez, fit sortir en quelques jours du désert et qui absorba aussitôt une grande partie de la vie intellectuelle de l'Égypte.

Durant le règne des Fatimites, puis sous les Ayyoubites, sous les Mamelouks et même après la conquête turque, la nouvelle capitale fut le théâtre des plus violents désordres, fruits incessants et abondants d'une anarchie chronique. Despotisme extravagant et folles cruautés des sultans, émeutes, révolutions sanglantes de palais, usurpations du pouvoir par des esclaves promus aux plus hautes dignités, assassinat ou exécution du souverain ou de ses ministres, après quelques années, quelques mois ou quelques jours d'un règne aussi absolu que fragile, invasions, guerres civiles, massacres, insécurité complète et, pour couronner le tout, famines, épidémies périodiquement produites par l'incurie d'un gouvernement trop faible et trop instable pour exercer la surveillance continuelle et l'entretien minutieux des travaux publics sans lesquels l'Égypte ne serait qu'un désert, telles sont les péripéties de ce drame interminable, d'une outrance si monotone que la mémoire se fatiguerait inutilement à en garder le souvenir. Ici comme partout et même plus qu'ailleurs, les vices organiques du droit public musulman se manifestèrent par les mêmes malaises. La confusion du pouvoir temporel et de l'autorité spirituelle dans les mains du khalife eut pour conquence un despotisme complet que ne limita même pas une vie locale forcément inexistante, étant donnée l'ignorance de toute notion d'une personnalité juridique, autre que celle de l'État, où semble être toujours restée la législation de l'Islam. De même, l'absorption de l'ordre civil dans l'ordre religieux, la séparation des habitants en deux classes, l'une privilégiée et formée des croyants, l'autre composée des mécréants, soumise à des impôts spéciaux et maintenue par diverses prescriptions dans une situation inférieure, l'origine du pouvoir

Allatif, Léon l'Africain, Ibn Khallikan et surtout Makrizi, dont la topographie (*Khitat*), traduite partiellement par M. Bouriant et M. Casanova, est un vrai trésor. La traduction de la partie de ce dernier ouvrage, relative au Caire, n'a malheureusement pas encore paru.

exercé par le souverain, une conquête soudaine et rapide, ces diverses applications de la loi religieuse qui est le fondement de l'Islam, s'opposaient à la formation de tout sentiment national et ne permettaient pas la conception de quoi que ce fût qui pût ressembler à l'idée de patrie. Enfin, le défaut de toute règle dans la transmission du pouvoir encourageait les compétitions et les usurpations, n'établissant d'autre règne que celui de l'insécurité et de l'instabilité.

Dans l'immense vallée fécondée par le Nil et dépourvue de centres naturels de résistance, au milieu d'une population paisible et douce, essentiellement agricole, séculairement dressée à tout attendre et à tout subir de ses despotes, ces principes morbides agirent beaucoup plus fortement que dans les autres parties du monde islamique. La persistante anarchie politique qui en résulta comme une incurable maladie et dont je viens de résumer en quelques lignes les principaux symptômes, aurait dû arrêter tout effort spirituel et stériliser toute tentative de culture artistique ou scientifique. Le résultat contraire se produisit. Dans ce milieu continuellement bouleversé de violence barbare et éphémère, germa, s'épanouit et fructifia avec une fertilité inouïe, une vie intellectuelle, luxuriante et foisonnante. De tous les points de l'Islam, poètes, savants, artistes, artisans accoururent en foule et, parmi les palais que sultans et émirs construisaient à l'envi, s'élevèrent des écoles, des collèges, des couvents, des bibliothèques, mille édifices destinés à la recherche, à l'étude, à la discussion. « Au Caire, écrit Ibn Khaldoun, les marchés de la science sont très achalandés et les océans du savoir pleins à déborder. » « Les couvents de cette ville, observe de son côté Ibn Batoutah[1], sont très nombreux, car les émirs du Caire cherchent à se surpasser les uns les autres en construisant de tels édifices. Chacun d'eux est consacré à une troupe de fakirs dont la plupart sont d'origine persane, gens instruits et versés dans la doctrine du soufisme... Quant aux collèges, nul n'en connaît le nombre, tant il est considérable. » Ces fondations, instaurées souvent avec les dépouilles d'une dynastie déchue ou de quelque ministre disgracié, avaient pour auteurs les sou-

1. *Voyages*, I, pp. 70-71.

verains, désireux de perpétuer la mémoire de leur règne, habituellement si court, et surtout les émirs et les grands, toujours sous le coup d'une disgrâce suivie de supplice ou d'emprisonnement, tout au moins de confiscation. Ces dignitaires, la plupart d'origine étrangère et affranchis d'hier, étaient désireux d'éblouir leurs rivaux par l'éclat d'une récente splendeur, tout en se gagnant la faveur des oulémas, des derviches ou des soufis appelés à bénéficier de leurs œuvres, pieux et saints personnages pleins d'influence sur une population pour laquelle la religion était le seul lien social, la seule forme de la vie publique, et dignes d'être ménagés parce qu'ils constituaient l'unique classe dirigeante, la véritable aristocratie de cette société sans organisation. Une curieuse institution du droit musulman permettait aux fondateurs, en consacrant l'usufruit de leurs biens à des œuvres de leur choix, de s'en réserver la jouissance indéfinie, désormais assurée et paisible. Ce droit ignore la corporation, l'établissement d'utilité publique, ce que nous appelons la personne morale, mais il connaît le *ouakf*, le bien dédié, géré et représenté par une série d'administrateurs, conformément au but et aux conditions fixés; en d'autres termes il favorise la combinaison suivante : des valeurs sont consacrées par acte entre vifs ou par testament à une fondation existante ou à créer, sous la réserve d'un usufruit ou de certains avantages dont profiteront le disposant, ses héritiers, les bénéficiaires qu'il désigne; ces valeurs deviennent inaliénables et imprescriptibles y compris la partie réservée au constituant, qui est ainsi mise à l'abri d'une perte ou d'une spoliation. « Les émirs, dit Ibn Khaldoun, à la suite du passage précité, les émirs, pensant que l'empire pourrait un jour éprouver quelque grande catastrophe et craignant pour leurs enfants les avanies du souverain..., ont bâti un grand nombre de collèges et de couvents auxquels ils ont constitué en *ouakf* des immeubles d'un bon produit... sous la condition que leurs enfants en seraient administrateurs et toucheraient une partie des revenus. » Abstraction faite du sentiment religieux alors si vif dans tous les cœurs, ainsi s'explique la généreuse émulation qui couvrit le Caire d'écoles ou d'universités et ne cessa, pendant des siècles, de les doter richement.

II

Des centres scolastiques dont s'enorgueillit le Caire, du xe au xve siècle, Makrizi[1] nous a laissé une description vivante et attachante, en dépit de sa prolixité et qui resta exacte longtemps après la mort de son auteur. On peut les ranger en trois catégories suivant la nature des doctrines qui y étaient professées. De la première, Makrizi n'en cite qu'un, mais il est à présumer que certains des collèges qu'il énumère étaient également des sortes d'académie dont les études religieuses n'alimentaient qu'accessoirement les travaux. Dans l'aile nord du palais oriental des khalifes fatimites, la *Maison de la science ou de la sagesse* (Dar el Elm ou el Hikmah) fut installée en 1004 sous le règne du khalife Hakim biamr Allah, le fou aux caprices féroces qui se proclama Dieu et que les Druzes adorent encore de nos jours. Des savants nombreux y professèrent le droit, la médecine, la philosophie, l'astronomie, la grammaire. Le public y trouvait en outre une riche bibliothèque où l'encre et le papier nécessaires aux copies étaient mis à sa disposition. On y discutait les problèmes les plus ardus de la métaphysique, de la morale, voire de la politique, avec une ardeur et une hardiesse qui finirent par porter ombrage au souverain. L'écho de ces conciliabules commençait, paraît-il, à agiter le peuple, Aussi, sur l'ordre de l'émir Chahin el Afdal, la Maison de la Science fut-elle fermée, moins d'un siècle après son inauguration, cependant qu'on arrêtait les plus éloquents parmi les dialecticiens qui y argumentaient. Quelques années plus tard, cette académie put se rouvrir dans un autre local, sous la surveillance étroite du gouvernement, qui en contrôla les travaux au moyen d'un inspecteur spécial. En pleine prospérité, lors de la chute des fatimites (1175), elle fut à cette époque absorbée par l'université d'El

1. *Topographie (Khitat) de l'Égypte*, ouvrage repris et continué jusqu'à nos jours sous le même titre, par Ali Pacha Mobarek. Voir en outre la très remarquable reconstitution du Caire de cette époque d'après Makrizi, par M. P. Ravaisse, dans les *Mémoires de la Mission archéologique française au Caire*; 1887, troisième fascicule, p. 409, et 1889, p. 33 sqq.

Azhar. Au moment où disparaissait l'hérésie chiite, entraînée dans la ruine de la dynastie qui en faisait profession, l'orthodoxie, de nouveau maîtresse du pouvoir, triomphait ainsi de la philosophie[1].

El Azhar, la mosquée « florissante » qui devait finir par s'annexer tous les collèges du Caire et, récemment, tous ceux de l'Égypte, ne fut longtemps que le plus ancien et le plus important d'entre eux. Commencée presque en même temps que celle du Caire, sa construction fut achevée, moins de deux ans après, le 4 mars 970. Elle resta près de six ans un simple lieu de prière et, suivant Makrizi, la première leçon n'y fut donnée qu'en l'année 365 de l'hégire (975) en présence d'une nombreuse et brillante assistance. Les Fatimites prétendaient naturellement établir la légitimité de leurs croyances à l'encontre des *sunnites* leurs adversaires religieux et politiques qui la déclaraient hétérodoxe, ils furent donc pleins de sollicitude pour l'enseignement qui se donnait dans la mosquée par eux érigée au milieu de la ville qu'ils s'étaient construite en dehors de l'enceinte de la précédente capitale, tout à fait de même que les princes protestants du XVIe siècle fondèrent des universités destinées à la défense de leur foi nouvelle, sorte d'arsenaux ou de casernes théologiques. Le khalife el Aziz Billah[2], fils de Moez, secondé par son ministre Aboul Farag Yacoub, créa une bibliothèque dans la mosquée et y disposa des logements destinés aux étudiants ; il alloua des pensions aux savants, alors au nombre de trente-cinq, qui y professaient, leur distribua chaque année un vêtement à l'occasion du Beiram et construisit pour eux une maison dans laquelle ils se réunissaient le vendredi après la prière. On peut dire que ce prince fut le fondateur de l'université d'El Azhar. Son fils, qui n'est autre que le trop fameux el Hakim biamr Allah, se montra encore plus généreux, au moins dans les premières années de son règne et, grâce aux revenus énormes des biens qu'il lui dédia, la mosquée universitaire fut désormais assurée d'une fastueuse existence.

1. Makrizi, I, p. 455 et 458, édition de Boulaq; Ibn Khallikan's *Biographical Dictionary*, traduction de Slane, I, XXIX-XXX; cf. Ravaisse, *Mémoires de la Mission archéologique française au Caire*, 1889, III, fascicule 3, p. 95.

2. 975-996.

Quand Saladin, prenant la place du dernier des fatimites, eut ramené l'Égypte à l'orthodoxie, El Azhar subit une longue éclipse. Pendant plus d'un siècle, la prière n'y fut plus faite le vendredi, et l'enseignement qui s'y donnait se ressentit forcément de cette mesure dont bénéficiait la mosquée de Hakim, située à l'autre extrémité de la ville. Rétablie dans sa dignité en 1268 et pourvue alors de professeurs empruntés à chacun des quatre rites orthodoxes, El Azhar ne cessa de s'accroître, de s'enrichir et de s'embellir, grâce à la libéralité des sultans et des émirs, l'un restaurant l'ensemble du monument, l'autre fondant de nouveaux cours, construisant une aile en vue de loger les étudiants de telle nationalité, un autre instituant des pensions, une distribution quotidienne de pains ou, plus modestement, consacrant les revenus d'un immeuble à la confection de quelque mets succulent destiné à régaler périodiquement les pensionnaires de la mosquée.

C'est ainsi, pour citer ce seul exemple, qu'en 1302, un violent tremblement de terre ayant renversé tous les monuments du Caire, les émirs se répartirent la charge de les reconstruire. L'un d'eux, nommé Salar, reçut El Azhar dans son lot et s'acquitta de sa tâche avec zèle et munificence.

Cependant les dotations dont bénéficiait la grande mosquée universitaire ne suffisaient pas à épuiser la générosité ambitieuse ou prudente des puissants personnages, soucieux d'attacher leur nom à une fondation qui fût leur œuvre ou, plus encore, de mettre leurs biens à l'abri d'un changement de fortune en les plaçant sous la protection en quelque sorte sacrée, d'un acte constitutif de *ouakf*, et enfin de profiter, dans leur vie future, des prières prononcées quotidiennement sur leur tombeau par les bénéficiaires de la fondation. Tout sultan ayyoubite ou mamelouk, dont le règne ne fut pas par trop éphémère, se préoccupa de construire soit un collège, soit un monastère, souvent les deux et d'y ériger son mausolée. Les émirs qui l'entouraient firent de même dans la mesure des moyens dont ils disposaient.

Les touristes qui visitent le Caire peuvent encore admirer bon nombre des édifices qui abritaient étudiants, derviches ou soufis. Avant que la conquête turque eût fait prédominer en Égypte le rite hanefite qui est celui du sultan de Constan-

tinople, le rite chaféite y était officiellement suivi et, d'après cette doctrine, il ne saurait y avoir dans chaque ville qu'un seul lieu où il soit loisible aux fidèles de se réunir chaque vendredi pour y célébrer la cérémonie appelée *khoutba*. Pour qui parlait correctement, le nom de mosquée (*gamâ*, réunion), était donc alors réservé à El Azhar et les autres monuments où se célèbre à notre époque cet office religieux, ainsi que le permet le rite hanefite, étaient dits le plus souvent collège (*medresseh*), parfois couvent (*ribat*, *zaouiah*, *khankah*). Actuellement, presque tous ces monuments sont avant tout, parfois uniquement, des mosquées; ils étaient alors, en vertu de la règle chaféite, principalement des collèges ou des cloîtres et ne servaient qu'accessoirement à la prière. Dans la plupart d'entre eux, cette destination primitive se manifeste au premier examen. Quatre ou tout au moins trois *liouans* (sanctuaire proprement dit) disposés symétriquement autour de la grande cour de la mosquée appelée *sahn* correspondent aux rites entre lesquels se divisaient maîtres et étudiants. Ces derniers logeaient dans des cellules éclairées par de nombreuses fenêtres qui percent les murs des façades. Quant au couvent (*khankah* et de nos jours *tekyeh*), ce qui le caractérise essentiellement, c'est une cour plantée d'arbres qui ombragent une fontaine ou un réservoir et sur laquelle prennent jour un ou plusieurs étages de cellules. Le sanctuaire est à proximité, parfois au centre de la cour. Souvent d'ailleurs le même édifice est disposé pour servir à la fois de *medresseh* et de *khankah*; étudiants et soufis y fraternisaient, les uns suivant les leçons dans l'intervalle de leurs méditations, les autres participant aux litanies, aux chants mystiques de leurs voisins et s'initiant à leurs doctrines. Tel fut le cas de celle des deux mosquées connues sous le nom de Kaïtbaï, qui est située au sud du Caire, derrière la mosquée de Touloun. C'était à la fois une *khankah* et une *medresseh*. Ce ravissant spécimen de l'art arabe est décrit par Bernard de Breydenbach qui visita l'Égypte en 1483, et qui nous le montre rempli de religieux « occupés à hurler jour et nuit les prières de leur secte[1] ». El Azhar elle-même, suivant le témoignage de Makrizi ne cessa, à partir de sa fon-

1. Édition de 1490.

dation, de servir d'asile à une population d'une centaine de fakirs. Une de ses parties, transformée récemment, l'école Akbaghaouieh, était spécialement réservée aux soufis; des logements séparés y furent construits par le fondateur, sous le règne de Malek Daher au bénéfice des étudiants qui se vouaient au mysticisme.

Ce n'est pas tout : les *medressehs*, qui n'étaient que collèges, comptaient beaucoup de soufis parmi leurs élèves ou parmi leurs professeurs ; d'autre part, des dotations importantes étaient souvent consacrées à la création de cours qui devaient être professés aux fakirs suivant les principes du rite auquel appartenait le donateur. Certains de ceux-ci jouissaient d'une savante réputation qui remplissait le couvent, à certaines heures, de laïques avides de s'instruire. Aussi, alors comme aujourd'hui, la démarcation qui sépare la *khankah* de la *medressch* était-elle difficilement visible, beaucoup de ces établissements offrant un caractère mixte et ambigu.

L'origine de ces monastères était diverse et leur valeur très inégale. « Pas de monachisme en Islam », avait dit Mahomet. En dépit de cette interdiction, les couvents naquirent spontanément de toutes parts dans le monde musulman, sous l'action irrésistible de besoins religieux et économiques. Makrizi présente comme le premier couvent musulman fondé au Caire la grande *khankah*, que Saladin installa en 1173 dans l'ancien palais des califes fatimites [1]. Cette affirmation n'est sans doute exacte qu'autant qu'il s'agit des monastères orthodoxes, l'hérésie chiite, dominante en Égypte sous la dynastie déchue, étant bien plus favorable au mysticisme et au panthéisme qui florissaient dans les maisons de fakirs et de soufis. Au surplus, durant les premiers siècles de l'Islam, on assiste à la formation des ordres religieux dont, en bien des points, les membres s'agglomèrent dans des maisons communes. D'autres causes plus accidentelles produisent de ces couvents et — c'est la raison pour laquelle je vais les indiquer — concourent toutes à leur donner un caractère scolastique.

1. V. p. 414. *Khankah Said el Soada*. Le chef de cet établissement portant le nom de cheikh des cheikhs (cheikh ech chioukh). Voir Soyouti, édit. lith., p. 143-144 et Makrizi, II, 414.

Quelque homme, pieux et charitable, fonde un asile destiné généralement aux pauvres et spécialement aux pèlerins. Les hôtes de cet établissement ne peuvent se décider à le quitter. En se prolongeant, la vie commune fait naître chez eux le besoin d'une règle générale, d'une organisation uniforme, manifestées par des exercices religieux et, c'est le point qui nous intéresse, par l'étude en commun du Coran ou de la tradition. Des gens, désireux d'acquérir les mérites spirituels qui sont conférés par la guerre faite aux infidèles, vont bénévolement tenir garnison dans les forts construits sur les limites de l'empire islamique. Là ils charment leurs longues heures de loisir par des pratiques de dévotion et par l'étude de la loi religieuse, et bientôt les mœurs et les habitudes du monastère prennent la place de celles de la caserne[1]. Par extension, le mot *ribat*, employé pour désigner ces casernes-couvents, s'applique parfois à toute maison de retraite, qu'elle soit réservée à des vétérans, à des savants ou même à des femmes répudiées[2]. Un saint personnage, célèbre par ses vertus, par sa science, quelquefois par un ouvrage dont il est l'auteur, vit entouré de disciples auxquels il communique sa doctrine, qu'ils étudieront et commenteront après la mort du maître dans une *khankah* construite sur son tombeau, et où le public, désireux de s'édifier et de s'instruire, sera admis à jour fixe. De tels établissements dégénéraient parfois très vite en asiles d'oisifs, voire en repaires d'illuminés et de fanatiques ; en revanche ils abritaient souvent des imaginations ardentes, des esprits inventifs et subtils, occupés soit à épancher en vers mystiques l'amour divin qui débordait de leur cœur, soit à élaborer, sous une forme poétique, de nuageuses rêveries sur la nature divine de l'âme humaine, l'unité des êtres en Dieu, les conditions et les effets de l'union, momentanée ou définitive, de l'homme et de la divinité ; bref, à donner une forme aux idées vaguement et confusément panthéistiques qui servent de matière à cette doctrine, manifestation suspecte, mais persistante et alors en pleine floraison, du Mahométisme.

1. Makrizi, II, 414 ; Slane, *Journal Asiat.*, 1842, I, 168. Doutté, *Notes sur l'Islam maghribin*. 29-33.

2. Ravaisse, *Mémoires de la Mission arch. française au Caire*, III, 1889, p. 52.

III

Makrizi nous énumère minutieusement les *medressehs*, les *zaouiahs*, les *khankahs* et les *ribats* qui existaient à son époque. Il nous en décrit plusieurs. Après lui, Ibn Batoutah, Léon l'Africain et d'autres voyageurs moins illustres ont ajouté des traits pittoresques aux curieux tableaux de ce descripteur infatigable. Les reproduire intégralement serait passer en revue presque tous les anciens monuments du Caire. Bornons-nous à un ou deux types caractéristiques.

L'admirable mosquée du Sultan Hassan, qui passe à juste titre pour le chef-d'œuvre de l'art arabe, fut longtemps, selon l'expression de Léon l'Africain, le plus fameux collège du Caire après El Azhar [1]. Son fondateur la disposa de 757 à 760 pour recevoir cent étudiants, vingt-cinq de chaque rite, répartis entre les quatre branches de la croix formée par le monument. Chacune des sections comportait un *liouan* (sanctuaire) et un *sahn* (cour avec bassin d'ablutions) entourée de logements destinés aux étudiants et formait ainsi comme autant de petites mosquées rayonnant autour d'une cour centrale [2]. L'enseignement était donné par quatre cheikhs secondés par trois répétiteurs. Les premiers recevaient un salaire de 300 *dirhams* par mois qui s'abaissait à 100 *dirhams* pour les seconds, 4 250 *dirhams* étaient mensuellement distribués aux étudiants, sans préjudice de gratifications supplémentaires assez abondantes en argent, vêtements et victuailles. Des professeurs, grassement rémunérés, venaient souvent faire des cours supplémentaires. Toutes ces dépenses étaient couvertes par les revenus d'immeubles constitués en *ouakf* et situés, non seulement en Égypte, mais en Syrie [3].

La *khankah* Rokn-eddin-Baïbars fut construite en 1306 par le sultan de ce nom, alors encore émir, qui y installa 400

1. Léon l'Africain (Tr. Jean Temporal, 1556), p. 347.
2. Max Herz bey, *La Mosquée du Sultan Hassan au Caire*, p. 2.
3. Makrizi, II, p. 83.

soufis. Un *ribat* (maison de retraite) y fut joint, dans lequel trouvèrent place cent pensionnaires, anciens soldats ou fils de famille ruinés. Les cuisines étaient communes aux deux édifices, entre lesquels s'élevait un dôme qui recouvrait le tombeau du fondateur et où étaient professés des cours de traditions prophétiques (*hadis*). Dans les autres parties du couvent, des lecteurs psalmodiant le Coran jour et nuit. La nourriture matérielle n'était pas davantage épargnée aux pieux habitants de la *khankah* et du *ribat*. Les uns et les autres recevaient chaque jour trois pains de froment, une ration de viande et quelques friandises. Les revenus de vastes terrains situés en Basse-Égypte subvenaient aux dépenses. Baïbars ayant été détrôné et mis à mort, son successeur Kalaoun fit fermer la *khankah* dont il confisqua tous les biens. Quelques années après, en 1325, le même prince en ordonna la réouverture et lui restitua ses anciennes richesses. Longtemps fréquenté par des gens pieux et savants, qui y venaient étudier et faire échange de leurs connaissances, cet établissement était en pleine décadence au temps de Makrizi [1].

Vis à vis de la *khankah* qui vient d'être décrite, se trouvait un *ribat* plus ancien, appelé Bagdadieh et édifié en 1285 par une fille du sultan Daher Baïbars au profit d'une femme pieuse et très savante qui avait mérité le titre de cheikha. Il servit de retraite aux femmes répudiées. La discipline y était très sévère et les pensionnaires n'avaient d'autre distraction que l'instruction religieuse qui leur était très libéralement donnée par la cheikha et ses suppléantes, sous forme de leçons, de lectures, de sermons et d'exhortations [2].

L'enseignement que l'on venait chercher, jusque vers le XVIe siècle, dans les centres universitaires dont j'ai décrit quelques exemples pris un peu au hasard, offrait naturellement une valeur très inégale. Bien qu'il soit difficile de se représenter sa qualité moyenne, nous avons pourtant des raisons de le croire relativement sérieux et efficace, tout au moins dans les plus grands collèges. Les programmes étaient vraisemblablement aussi complets qu'ils pouvaient l'être alors,

1. Makrizi, II, 416.
2. Id. t. II, p. 427.

étant donné le but poursuivi : former des théologiens et des juges; ils devaient même être plus complets que ceux d'El Azhar avant les réformes d'il y a dix ans. Dans les établissements de ce genre, qui étaient de véritables universités, on cultivait les mathématiques, l'astronomie, la géographie, la médecine [1], parfois avec des intermittences, toujours bien après non seulement les « sciences finales » : théologie et législation, mais même les « sciences préparatoires » : grammaire, rhétorique, etc. L'art médical était surtout pratiqué par des chrétiens et des juifs [2]; ingénieurs, géomètres et comptables se recrutaient exclusivement parmi les Coptes [3]. L'école musulmane s'était réservé les sciences du langage, de la religion et du droit; si elle ne dédaignait pas les autres, elle les négligeait comme inutiles à sa fin toute religieuse [4].

Quoi qu'il en soit, les recherches étaient alors facilitées aux travailleurs par les instruments abondants dont ils disposaient dans toutes les parties de la science. Sur l'outillage scientifique proprement dit de l'astronome, du géographe et du médecin [5], on possède peu de renseignements. Le Caire était pourvu d'un observatoire [6]. Entre autres merveilles, le palais des Fati-

1. « Voici quelle était dans ce temps-là ma manière de vivre. Je donnais des leçons dans la *djami* (mosquée) Alazhar, depuis le commencement du jour jusqu'à la quatrième heure; vers le milieu du jour, d'autres auditeurs venaient prendre des leçons de médecine et de diverses sciences; sur le soir, je retournais à la *djami*, où d'autres étudiants venaient prendre des leçons... » (*Vie d'Abd Allatif*. médecin de Bagdad, appendice de la *Relation de l'Égypte* d'Abd Allatif, au XIIIe siècle, traduction de Silvestre de Sacy, p. 449.) — La bibliothèque des Fatimites, dont il sera parlé plus loin, contenait six mille ouvrages de médecine.

2. Juif par la religion, le fameux philosophe Maimonide, qui dirigeait une école de théologie et de législation talmudique au Vieux-Caire, était le médecin de Saladin et de son successeur Melik Aziz. Si nombreuse était sa clientèle de malades qu'elle lui laissait à peine le temps de prendre ses repas. (Abd Allatif, *Relation de l'Égypte*, trad. S. de Sacy, pp. 466 et 490.)

3. Yacoub Artin Pacha, *l'Instruction publique en Égypte*, p. 63.

4. J'ai sous les yeux la liste de tous les oulémas d'El Azhar, du VIIe au XIIIe siècle, avec l'indication de la matière enseignée par chacun d'eux; il en résulte que les sciences ont été professées, durant ce laps de temps, par soixante oulémas. Resterait à préciser ce qu'il faut entendre par « sciences ».

5. Les nombreux hôpitaux du Caire étaient divisés en plusieurs corps de logis et chaque espèce de maladie avait son local particulier et son médecin spécial choisi parmi ceux qui s'étaient illustrés par leur science et le nombre de leurs cures. Makrizi en décrit cinq, II, p. 405-408.

6. Cet observatoire changea souvent de place, Makrizi I p. 125-128. Cf. *Notices et extraits des manuscrits de la Bibl. du roi*, p. 48, n. 2.

mites contenait deux globes célestes, dont l'un, d'argent, avait été fabriqué, disait-on, par Ptolémée lui-même, au prix de trois mille *dinars*, et plusieurs cartes géographiques, la plus remarquable, qui avait coûté vingt-deux mille dinars, en soie bleue, nuancée de vives couleurs, avec les noms des mers, des fleuves, des montagnes, des pays, des villes et des chemins brodés en caractères d'or et d'argent. Apparemment, Makrizi décrit ces objets à cause de leur ancienneté et de leur valeur et non de leur rareté.

En revanche, historiens et chroniqueurs nous ont transmis les détails les plus abondants sur l'incroyable richesse des bibliothèques du Caire pendant le moyen âge. Tout collège, tout *khankah* ou *ribat* avait la sienne, dont les livres, constitués en *ouakf*, parfois au nombre de plusieurs milliers, étaient inaliénables[1]. En outre, d'innombrables collections étaient à la disposition du public studieux. « Le château situé à l'est du Caire, connu sous le nom de Moez, par l'ordre de qui il fut construit, renfermait quarante bibliothèques, dont l'une comptait à elle seule dix-huit mille ouvrages anciens, parmi lesquels on admirait deux mille quatre cents Corans somptueusement calligraphiés, dorés et enluminés. D'après Ibn Toayer, il y avait, en outre au Moristan (hôpital encore existant à l'état de ruine), une bibliothèque de plus de deux cent mille ouvrages relatifs à toutes les sciences et qui furent vendus par Saladin. La bibliothèque de El Mostanser était si riche que, lors du pillage du palais de ce prince en 1067, par Nasser-ed-Doulah et les soldats turcs de la garde qu'il commandait, plus de cent mille volumes furent partagés entre les chefs. La plus grande partie en échut à Ibn-el-Mohtarek, gouverneur d'Alexandrie, et fut enlevée, pendant qu'on la transportait, par une tribu bédouine. Ces barbares arrachèrent la couverture des manuscrits pour se faire des souliers et abandonnèrent le reste dans le désert, près d'Abiar, en un monceau qui, bientôt recouvert par les sables, forma une butte appelée encore maintenant Tall-el-Koutoub, la Colline des livres[2]. » Après l'avènement de Saladin, cette bibliothèque fut

1. Plusieurs manuscrits de la Bibliothèque Khédiviale portent cet *ex-libris* « Constitué en *ouakf* pour telle *medresseh* ou *tekyeh*. »

2. Makrizi, I, 408, 409.

reconstituée et posséda bientôt un nombre considérable de volumes dont plusieurs appartiennent actuellement à la Bibliothèque de Leyde.

IV

La décadence intellectuelle se produisit en Égypte comme dans les autres parties du monde islamique et sous l'action des mêmes causes, mais plus tardivement et moins complètement. Il en résulta, au Caire, un mouvement de concentration, ou mieux de congestion, en somme assez heureux. La vie intellectuelle se retira des points de la ville où elle avait rayonné, pour refluer, matériellement tout au moins, à son centre primitif, la mosquée d'El Azhar. Celle-ci continua de grandir en richesse et en influence cependant que dépérissaient les autres écoles de couvent ou de mosquée[1]. Ce dépérissement, dont il est difficile de démêler les causes multiples et insaisissables, se manifeste par la dilapidation et l'usurpation des *ouakfs*, par la dégradation et la ruine des bâtiments, spécialement dans leurs parties consacrées aux logements des maîtres et des étudiants. Ceux de ces collèges qui survécurent perdirent, les uns après les autres, toute personnalité propre, pour devenir ce qu'ils sont restés, de simples annexes d'El Azhar.

Ce mouvement centripète ne s'exerça pas en dehors du Caire. Dans toutes les parties de l'Egypte, même dans les plus reculées, des collèges et des couvents distribuaient l'enseignement. C'est ainsi que Taki-Ad-Din-Omar, prince de Hamat et petit-fils d'Ayoub[2], avait fondé, dans son fief du Fayoum, deux collèges richement dotés, l'un pour les étudiants de rite chaféite, l'autre pour ceux de rite malékite. Ces

1. Léon l'Africain, qui visitait l'Égypte en 1517, observe ceci, après avoir noté « l'infinité de collèges d'excellente structure et de merveilleuse grandeur qui signalaient tous les quartiers du Caire » : « Plusieurs des habitants vaquent à l'étude du droit et peu étudient les arts. Car, combien que les collèges soient amples et commodes, néanmoins le nombre de ceux qui y profitent est petit. » (Édition citée, p. 352.)

2. Mort en 1271. *Ibn Khallikan's Biographical Dictionnary*, traduct. de Slane, II, p. 391.

divers établissements ne furent qu'assez tardivement absorbés par El Azhar. Les universités de Tantah, de Dessouk et de Damiette conservèrent leur indépendance administrative et leur prospérité matérielle jusqu'à une époque assez récente. Au début du dernier siècle, le grand collège construit à Tantah autour du tombeau de Sidi Ahmed-el-Badaoui, jouissait de biens *ouakfs* dont le revenu s'élève aujourd'hui à plus de sept cent mille francs. Plus riche encore, le collège Matbouli, fondé par le sultan Kaït bey (1468-1496), possédait d'immenses terrains en Basse-Égypte, le quart du lac Menzaleh et la ville d'Achmounein. Ses dépendances renfermaient un moulin, une boulangerie et plusieurs cuisines. Chacun de ses mille étudiants était logé, vêtu, et mangeait trois copieux repas quotidiens.

Dans la capitale, ses résultats furent plus importants au point de vue politique, qu'au point de vue pédagogique. Concentrés dans l'enceinte d'une seule mosquée, les professeurs, unique corps homogène et cohérent de cette société anarchique, devinrent plus que jamais une force latente très redoutable. Il comprenait tous les oulémas de la ville qui jouissaient de quelque renom. Les oulémas[1] sont les docteurs de la loi, qui possèdent les sciences enseignées dans les *medressehs* et exercent, souvent simultanément, les fonctions sacerdotales auxquelles ces sciences sont nécessaires. On ne saurait imaginer la vénération dont le peuple égyptien entourait ces savants et saints personnages avant le bouleversement apporté, il y a environ un siècle, dans ses idées et dans ses mœurs par l'occupation française. La lecture des chroniques[2] que nous a transmises l'un d'eux Abd-el-Rahman Djabarti, peut seule donner quelque idée de ce sentiment. Un de ces cheikhs traversait-il le quartier dont les ruelles tortueuses mènent toutes à la grande mosquée, c'était à qui se prosternerait, puis se précipiterait pour baiser ou tout au moins toucher son manteau. Allait-il aux provisions, ce qu'il ne manquait pas de faire personnellement, le marchand choisissait les meilleures pièces de son étalage et recevait hum-

1. *Aalim* au singulier.

2. *Merveilles biographiques et historiques.*

blement, quand il le recevait, le prix, d'ordinaire dérisoire, que son vénérable client voulait bien lui payer en échange. Alors, comme aujourd'hui, la population musulmane de l'Égypte était presque tout entière répartie en des confréries hiérarchisées dont les oulémas composaient le personnel dirigeant, immense armée facilement accessible aux excitations de ceux qui, à ses yeux, représentaient la suprême autorité, celle de la tradition religieuse.

C'est pourquoi on voit très souvent, surtout à partir de la conquête turque, une délégation de cheikhs intercéder auprès des détenteurs momentanés du pouvoir en faveur de tel individu injustement malmené par eux, protester, parfois sous la forme d'une consultation solennelle *(fetoua)* contre les mesures des gouvernants, faire aux membres de l'oligarchie maîtresse du pays des remontrances soulignées par la suspension des cours, leur servir d'arbitre dans les démêlés qui éclataient constamment entre eux, intervenir en vue de rétablir l'ordre public quand il était troublé, et de terminer les désordres, conséquences des séditions et des coups d'État alors si fréquents. En cas de répression ou de représailles, la vieille mosquée universitaire offrait aux vaincus un asile qui fut rarement violé.

Les cheikhs jouèrent même parfois un rôle politique encore plus important. En 1501, secondés par quelques émirs, ils proclament sultan Kansou-el-Ghoury. Le 14 mai 1805, ils déposent Omar Makram, pacha d'Égypte, et choisissent Mehemet Ali pour occuper cette place [1]. En 1759, le grand-vizir, impatient des retards que subissait depuis plusieurs années le paiement du tribut d'Égypte, envoie de Constantinople au Caire deux commissaires munis des pouvoirs les plus étendus, en vertu d'un ordre direct du Sultan. Incapable de faire davantage, le gouverneur, Mustapha Pacha les met en rapport avec les cheikhs d'El Azhar, spécialement avec ceux d'entre eux qui représentaient la puissante famille religieuse El Bekri, composée des descendants d'Abou Bekr. Les oulémas s'engagent solennellement à faire rentrer sans retard les trois cent quatre-vingts bourses d'argent qui étaient encore dues à

1. Mangin, *Histoire de l'Égypte sous Mehemet Ali*, I, p. 158 et s.

la Mecque et tout l'arriéré en espèces exigible par la Porte. Peu après, les commissaires quittent l'Égypte, non sans avoir assisté à l'embarquement des sommes et des objets ainsi promis par les représentants traditionnels du peuple d'Égypte[1]. Lorsque Bonaparte entre au Caire, le 22 juillet 1798, les gouvernants de l'Égypte se sont éclipsés devant lui, et c'est au grand cheikh d'El Azhar que le général français s'adresse comme au représentant naturel des habitants. C'est lui qu'il nomme président du *divan* chargé de conseiller les Français et de rendre la justice aux indigènes. L'insurrection qui éclata au Caire, trois mois après, eut El Azhar pour centre et pour foyer. Là se tint le conseil des organisateurs du mouvement[2], là se réfugièrent les derniers insurgés, au nombre de plus de quinze mille, après que nos troupes eurent emporté successivement tous les quartiers de la ville. Lorsque le coup de grâce eut été porté à la révolte par le bombardement de la grande mosquée, ses principaux cheikhs allèrent implorer la clémence de Bonaparte. Avant d'arrêter le feu, celui-ci exigea d'eux une proclamation qui maudissait les « factieux insensés » et recommandait la soumission et l'obéissance. Peu après, à la suite d'une nouvelle démarche des oulémas, il accorda un pardon général et relâcha, entre autres, deux professeurs d'El Azhar qu'il avait fait emprisonner.

Les résultats scientifiques de l'expédition d'Égypte, stérile équipée si on l'envisage au point de vue politique, furent, chacun le sait, importants et durables. Son influence sur l'état social de l'Égypte fut également très grande et très persistante. Le contact des soldats, des administrateurs et des savants français, l'exemple de leurs mœurs, les idées nouvelles, les sciences perfectionnées, l'organisation régulière et efficace qu'ils introduisirent dans le pays, tout cela modifia profondément l'esprit public, en affaiblissant beaucoup le sentiment religieux ou plutôt en le rendant moins étroit et moins formaliste. L'autorité morale d'El Azhar, fort affaiblie pendant la période qui sépare la révolte du Caire de l'évacuation de l'Égypte par l'armée française ne recouvra jamais son an-

1. Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, XVI, pp. 48-49.

2. Selon la relation de Nikoula-el-Turk, traduction Desgranges, p. 77. Djabarti ne mentionne pas ce détail.

cienne vigueur. Toutes les réformes réalisées, toutes les innovations introduites en Égypte par l'homme de génie que les oulémas avaient placé à la tête de ce pays se firent en dehors d'eux et même contre eux. A la civilisation vieillie qu'ils représentaient, Mehemet Ali en juxtaposa une entièrement moderne, copiée de toutes pièces sur le modèle européen et qui absorba bientôt, au préjudice de son antique rivale, toutes les forces vives de la nation. Renonçant à toute ambition, El Azhar et les collèges provinciaux se limitèrent décidément à la tâche utile mais modeste de conserver, plus ou moins intact, peut-être amoindri en certaines parties, le trésor grammatical, juridique et théologique dont ils ont la garde, sans tenter désormais de l'enrichir ni même d'élaborer les matières précieuses et parfois inutiles qui y sont rangées dans un ordre immuable.

A vrai dire, Mehemet Ali ne fit rien pour rajeunir la vieille université par une réforme qui, opérée prématurément, eût risqué d'être plus nuisible qu'utile. Absorbé par des travaux plus urgents, il laissa cette noble tâche à son descendant le khédive actuel et se borna à régulariser, avec sa vigueur habituelle, l'administration des biens de la mosquée et, du même coup, de ceux des autres mosquées, des écoles et des couvents. En 1810 et les années suivantes, le pacha, soucieux de remédier au mauvais état des finances, avait soumis les actes constitutifs des *ouakfs* à une revision sévère, vérifié la contenance des immeubles de cette nature et supprimé l'exemption d'impôt dont ils jouissaient, au moins partiellement, mesures qui soulevèrent des protestations continuelles dont les cheikhs d'El Azhar se firent l'organe à plusieurs reprises. En 1815 il prit une mesure plus vaste et plus hardie à l'intelligence de laquelle quelques détails historiques sont nécessaires. Soliman le Législateur succéda à Selim I en 1520, quatre ans après la conquête de l'Égypte par ce sultan, et travailla aussitôt à l'organisation de cette nouvelle province. Il se déclara le propriétaire du sol de l'Égypte et en concéda l'usufruit transmissible du tribut foncier à des sortes de feudataires, *moultezim*, débiteurs du tribut foncier dont ils se récupéraient sur les fellahs possesseurs des terres. Pour se mettre à l'abri des reprises arbitraires de leurs concessions, beaucoup de *moul-*

tezim constituèrent en *ouakf* le bénéfice de leur titre à des mosquées ou à d'autres œuvres d'utilité générale sous la réserve habituelle de droits importants, ce qui les protégeait eux et leurs héritiers contre les spoliations ou les avanies. Le fisc autorisait cette combinaison moyennant une indemnité qu'il percevait lors de la constitution du *ouakf*[1]. Mehemet Ali révoqua ces concessions, substituant le trésor public aux *moultezim* et à leurs cessionnaires, s'engageant toutefois à payer des rentes perpétuelles aux uns et aux autres. En conséquence, une grande partie des biens des universités d'El Azhar, de Tantah, de Dessouk et de Damiette, des *zaouiahs*, *ribats* et couvents d'Égypte fut ramenée aux domaines de l'État, le revenu en étant remplacé par des annuités[2]. Cette réforme fut-elle, lors de son adoption, désavantageuse aux établissements qui la subirent? C'est ce qui semble résulter des protestations véhémentes qui l'accueillirent[3]. Quoi qu'il en soit, les immeubles ainsi nationalisés n'ont cessé, depuis lors, d'augmenter de valeur et leur plus-value, actuellement énorme, n'a profité naturellement qu'à l'État égyptien.

L'avènement de Mehemet Ali avait inauguré en Égypte, pour la première fois depuis des siècles, un gouvernement non seulement absolu — ce pays n'en connut jamais d'autres — mais stable, fort et direct. Le nouveau vice-roi et ses successeurs ramenèrent tout à eux, dirigèrent tout eux-mêmes, El Azhar et les universités musulmanes comme le reste. Jusqu'au XVIIIe siècle, El Azhar eut pour chefs les cheikhs des quatre rites et des sections entre lesquelles sont répartis les étudiants. A partir de cette époque un grand cheikh la dirigea. Le premier qui exerça cette fonction fut un malekite, Abou-Abdallah-el-Khourchi. Aucune loi fixe ne déterminait les conditions de sa nomination, mais les biographies

1. Estève, Mémoire sur les finances de l'Égypte (*Description de l'Égypte*, 2e édition), t. XII, p. 5; Marcel, *Histoire de l'Égypte moderne*, p. 196; Artin Pacha, *la Propriété foncière en Égypte*, pp. 83-93.

2. Ces rentes furent calculées au taux le plus bas. Le Pacha les fixa d'après une évaluation fournie par les *moultezim* eux-mêmes. Ceux-ci imaginant que ce renseignement leur était demandé en vue d'une augmentation de leurs redevances, dont ils se croyaient menacés, avaient déclaré un revenu très faible.

3. Djabarti, *loc. cit.*, VIII, 206 à 214, 321, 347; IX, 87, 91 à 95, 97, 122, 137, 195. Artin Pacha, p. 92.

de ces personnages que nous ont transmises les chroniqueurs nous apprennent qu'elle était le résultat du choix des cheikhs de la mosquée, parfois influencés par l'intervention du Pacha[1]. Mehemet Ali et ses successeurs ne laissèrent à personne le soin de désigner le titulaire de cette importante charge. Antérieurement au khédive Ismaïl, les grands cheikhs avaient toujours été inamovibles : ils devinrent désormais révocables *ad nutum*. Le gouvernement égyptien ne s'en tint pas là. Pendant plus de neuf siècles, El Azhar et les collèges fondés après lui n'avaient été régis que par la coutume. Au début de 1872, Ismaïl Pacha prit l'initiative d'une importante réforme en obligeant les candidats professeurs à subir un examen de capacité. Première atteinte à la tyrannie de la tradition et des précédents ! A peine proclamé, le khédive actuel s'engagea résolument dans la voie ainsi frayée par son grand-père et, tout en restaurant, conformément aux lois de l'esthétique et de l'hygiène, les bâtiments qui abritent El Azhar, il édicta de 1895 à 1900, une série d'importantes ordonnances grâce auxquelles toutes les mosquées universitaires d'Égypte furent soumises à une autorité centrale commune, instituée à El Azhar, pourvue du pouvoir réglementaire et guidée elle-même par un code clair, précis, minutieux de principes généraux et de règles pratiques, les uns et les autres destinés à fortifier la direction, à rétablir la discipline et la régularité des études suivant d'anciens usages longtemps négligés.

PIERRE ARMINJON

(La fin prochainement.)

1. Par exemple, l'élection mouvementée du cheikh El Cherkaoui, longuement racontée par Djabarti, VIII, pp. 362 et suivantes.

VIE DE CHATEAU[1]

VII

La restauration de Belcourt était fort avancée; on n'attendait plus que l'arrivée du jeune couple pour terminer les aménagements de l'intérieur. Depuis trois mois, le prince et la princesse de Prax voyageaient, Elinor dans la béatitude de ce que le mariage lui avait révélé, Armand las de cette identité d'actions qu'impose, par le rapprochement de toutes les minutes, la vie d'hôtel. Il lui tardait de voir cesser la période anormale qu'est le voyage de noces, il avait hâte de s'installer dans son poste nouveau de millionnaire et de recouvrer sa liberté. Il fut ravi en arrivant à Belcourt : le magnifique domaine rougeoyait au soleil baissant; avec son horizon de forêts, ses bassins et ses vases, le peuple blanc de ses statues, il présentait un spectacle quasi royal. Dans la cour d'honneur, une valetaille à livrée bleue et argent se pressait au devant des maîtres. Un perron conduisait au vestibule demi-nu, d'architecture sévère, où l'escalier développait sa double révolution. L'écusson des Prax était là, solidement gardé par deux griffons de pierre.

Les ordres avaient été fidèlement exécutés; partout on reconnaissait la marque d'une sollicitude attentive aux moindres

1. Voir la *Revue* des 15 août et 1er septembre.

objets. Un goût scrupuleux avait paré cette demeure d'une beauté digne de ses hôtes, en avait fait un séjour incomparable et propice à de fastueux projets. Mrs. Ledstone, sa tâche ainsi accomplie, embrassa énergiquement sa fille, reçut les compliments de son gendre et s'éclipsa.

Le nouveau divertit Armand ; un orgueil de conquête lui vint, les premiers temps, à exercer la petite royauté du seigneur sur sa terre. A pied, à cheval, il l'explorait en tous sens ; il apprenait le nom des carrefours, s'intéressait aux points de vue et ordonnait maintes améliorations. Il était chez lui au milieu du luxe, comme dans un patrimoine reconquis. Elinor, au contraire, n'estimait les choses rares, ne s'enorgueillissait de les avoir que pour les offrir à son époux. La fortune n'était pour elle qu'un moyen de se faire aimer davantage. Elle espérait qu'Armand la considérerait comme une petite fée bienfaisante, prête à exaucer tous ses désirs, et qu'il lui marquerait un redoublement de tendresse à chaque satisfaction nouvelle qu'il lui devrait.

Avec une expression de félicité sans égale, elle s'attachait à ses pas. Elle ne rêvait rien au delà de cette vie campagnarde où, gentille bergère, elle n'aurait d'autre rôle que de plaire à son idéal berger. C'était avec les palpitations de l'attente heureuse qu'elle pensait à ce que seraient leurs longs tête-à-tête, l'hiver, quand les blanches neiges leur ouateraient un cher nid bien clos.

Ses illusions l'empêchaient de s'apercevoir qu'Armand commençait à s'ennuyer mortellement. Après qu'il avait consacré une partie de sa journée à ses écuries, au compte rendu de ses gardes, à la lecture des journaux, il fumait vainement cigarette sur cigarette pour échapper à la mélancolie du crépuscule. Le soir, sa pensée voyageait vers Paris qu'il s'imaginait resplendissant et animé, avec le péristyle flamboyant de ses théâtres et la ligne lumineuse des boulevards parsemée d'aguichants minois. Il respirait le souvenir des coulisses où passent des bouquets, les parfums échappés des loges d'actrices ; il regrettait la table de son cercle, l'atmosphère des boudoirs et toutes les joies sensuelles où se délecte le viveur parisien.

Ils inaugurèrent leurs visites de voisinage par Rochemont.

Les deux jeunes femmes s'élancèrent aux bras l'une de l'autre avec l'effusion naturelle aux amies qui se retrouvent après que des événements ont transformé leur existence. Il semble, en effet, qu'on n'ait exactement la mesure du chemin parcouru qu'en présence des témoins d'autrefois. C'est dans leurs yeux que notre passé reparaît comme au poli d'un miroir.

Les embrassades furent répétées ; Elinor, émue, sentit se mouiller ses paupières. Tout marquait l'œuvre de l'amour dans sa personne transfigurée. L'accent de ses phrases les plus insignifiantes, l'ardeur de ses prunelles, ses vivacités fiévreuses disaient comme elle aimait son mari, comme elle s'était donnée à lui de tout son être, et de quels liens durables elle prétendait l'enlacer. Armand était toujours le même, un peu trop joli, avec un éclat de pierre dure entre les cils et sa moustache fauve qui s'évanouissait en fumée blonde. Il proposa de visiter le chenil pendant que ces dames se diraient leurs petits secrets.

— Les femmes n'en ont-elles pas toujours pour leurs maris ? — fit-il, avec le sourire satisfait de l'homme certain qu'il sera question de lui avantageusement.

Il ne se trompait pas. Dès qu'il fut parti, Elinor s'écria :

— C'est vrai qu'il m'intimide !... Je n'oserais jamais, devant lui, avouer combien je l'aime.

Le trop-plein de son cœur déborda en confidences telles qu'en risque souvent l'impudeur naïve des jeunes mariées. Elle ne rapportait de la divine Italie aucune impression d'art : elle n'avait rien vu. Les monuments ni les tableaux, les pays ni les gens ne l'intéressaient : elle n'avait d'yeux que pour Armand. Elle raconta les incidents adorables de son voyage, les longues routes côte à côte avec Armand à travers les défilés de montagnes où le bercement de la voiture continuait la douce intimité des nuits. Elle rappela une promenade où Armand avait puisé dans le creux de sa main à une source pour lui donner à boire. Elle se grisait au souvenir des soirs où, sur les bords du lac de Côme, Armand joignait ses lèvres aux siennes entre deux bouffées de cigarette.

Et maintenant, comme si les paroles avaient pu prolonger, renouveler, raviver ces heures sans pareilles, elle se plaisait au récit des mille petits riens dont est faite la félicité des amoureux.

— Comme tu es heureuse ! — soupira Germaine.

Elinor fut frappée de l'expression chagrine de son amie.

— Et toi? — interrogea-t-elle.

Depuis le matin, Germaine avait d'importants soucis. Elle savait, à n'en pas douter, en quelles mains était tombée la lettre de son amant. Il avait été convenu entre eux qu'ils observeraient certaines précautions dans leur correspondance : chacun devait répondre à la lettre reçue et se garder de récrire avant de posséder la réplique. Germaine avait donc attendu toute une semaine la réponse de Maxence en se demandant : « Est-ce que déjà il commencerait à me négliger?... » Puis, comme elle ne pouvait croire qu'on se détachât d'elle aussi aisément, elle chercha autre chose... Les circonstances de la matinée où son mari avait rencontré le facteur se représentèrent à son esprit et lui désignèrent le vrai coupable. Mais ce n'était pas tout : un fait grave, qu'elle ne savait comment expliquer, était survenu... Elle avait trouvé d'abord trop d'agrément à l'abstention conjugale d'Hubert pour s'inquiéter d'en connaître la cause; mais, comme elle songeait encore à la disparition de sa lettre, elle fut saisie de la coïncidence : elle acquit une persuasion. Renonçant tout d'un coup aux conventions qui la faisaient muette, elle écrivit à Maxence. La réponse fut décisive. Maxence avait écrit : sa lettre était donc perdue ou volée. Germaine eut encore une minute d'hésitation, car, après tout, les fautes de la poste sont possibles, et moins fréquentes qu'on ne le dit, mais plus qu'on ne le croit. Pourtant elle se rendit à l'évidence : Hubert avait sa lettre... Que ruminait-il contre elle? Tout de suite elle entrevit ce qu'elle redoutait le plus : le divorce. Être précipitée de l'échafaudage mondain où elle s'était joyeusement hissée, quelle chute!... Elle était bien près de s'en prendre au mauvais génie de l'amour. Comment avait-elle eu la folie insigne de céder à l'exigeant désir de Maxence, au moment même où ils allaient se quitter? En femme positive, elle ne se jugeait pas indemnisée de ses risques. Ah! si elle avait eu à choisir entre sa qualité de grande dame et le sentiment tout neuf qui l'occupait, elle n'eût guère balancé. La crainte de déchoir était en elle comme un instinct de conservation.

C'est avec ces tracas en tête qu'elle entendait la cantilène

de son amie. Une confidence attire l'autre. Germaine répondit à la question d'Elinor avec une sincérité triste :

— Il y a longtemps qu'Hubert et moi nous avons cessé de nous aimer.

Parmi les malheurs des autres, aucun n'était capable d'émouvoir davantage Elinor.

— Pauvre Germaine ! — fit-elle, — comment peux-tu vivre ainsi ?

Pour ne pas montrer une sentimentalité inférieure, Germaine laissa échapper l'aveu complet :

— J'aime un autre homme.

Elinor fut bouleversée d'entendre cette chose terrible, de la sentir tout près d'elle :

— Comme je te plains !...

Toute tristesse d'amour trouve un écho dans une âme éprise : en s'intéressant au mal d'une autre, on s'apitoie sur soi-même, pour le mal qui pourrait advenir. Elinor fouilla la blessure de Germaine, avide de savoir comment se produisait ce phénomène atroce, qu'on cessât d'aimer, qu'on aimât ailleurs. Elle se l'imaginait, comme ces cyclones qui ravagent les pays lointains, accompagné de catastrophes et de désastres. Avec son âme de passion, elle n'avait pas prévu le climat tempéré des amours faciles.

N'écoutant que sa droiture, elle proposa une solution pratique :

— Puisque tu aimes, pourquoi ne pas reprendre ta liberté?

Cette simplicité de vues abasourdit Germaine. Elle n'osa pas révéler qu'elle aimait un homme marié, ni que jamais l'idée de lui appartenir autrement que par l'adultère n'avait effleuré son esprit. Mieux valait équivoquer.

— Penses-tu donc qu'un mariage soit si facile à défaire?

L'amie étrangère, dont l'éducation ne s'était pas embarrassée de préjugés, estimait naturel qu'on sacrifiât des considérations secondaires à ses exigences de cœur. Elle suggéra :

— Il y a le divorce.

Germaine eut un soubresaut :

— Le divorce, dans notre position !... Tu n'y penses pas !... D'ailleurs mon mari ne consentirait jamais...

Cette phrase même, qu'elle venait de dire pour donner le

change à son amie, lui montra soudain le problème sous un autre aspect. Nous n'avons pas de procédé plus sûr pour deviner la conduite d'autrui que de nous interroger sur ce que nous ferions nous-mêmes, placés dans des conjonctures identiques : « Si Hubert m'avait trompée, est-ce que je divorcerais ? » se demanda-t-elle. Un éclat de malice, qu'on aurait pu interpréter par ces mots : « Pas si bête ! » traversa les yeux clairs de Germaine. Elle supputa ce qu'il y avait de similaire entre sa situation et celle de son mari : leurs intérêts respectifs n'étaient-ils pas d'accord pour maintenir une association où chacun était riche de ce qui manquait à l'autre ? En même temps qu'elle évaluait le prix du nom, du titre, des parents qui la situaient tout en haut de la minuscule éminence qu'est la société, le souvenir lui revint de la ruine d'où elle avait tiré le marquis. Elle se rappela les actes d'achat qu'avait consentis son père pour reconstituer le domaine de Rochemont ; elle vit la grosse lettre chargée qu'envoyait tous les mois le banquier de M. Lebouchard, et les innombrables présents qui s'y ajoutaient. « Allons donc ! — conclut-elle, — ce n'est pas moi qui perdrais le plus à une rupture. M. de Rochemont est un trop pauvre sire pour se permettre la vengeance onéreuse du divorce... »

Pendant que les jeunes femmes échangeaient leurs impressions, les deux cousins aussi s'étaient ouverts l'un à l'autre. Elinor eût été cruellement surprise s'il lui avait été permis d'entendre les propos que tenait son Armand.

— Ma foi, mon cher, je ne suis pas l'homme des voyages de noces ! Trois mois d'idylle avec promenades au clair de lune, non, vois-tu, cela n'est pas mon affaire... D'abord, assurément, j'avais trouvé que c'était frais, gentil, différent des amours parisiennes qu'assaisonnent tant de rosserie et de vanité ; mais il ne faut pas abuser des meilleures choses... Aussi lorsque arriva la dépêche de Mrs. Ledstone nous annonçant que tout était prêt à Belcourt, j'eus vite fait de commander les malles.

L'histoire de ce ménage intéressait Hubert de Rochemont comme une eau trouble où il tâchait de démêler un reflet du sien.

— Eh bien, — demanda-t-il, — te plais-tu à Belcourt ?

— Peuh !... Cela serait supportable si la maison était pleine de monde; mais on s'y croirait dans un musée national interdit au public.

— Est-ce que ta femme refuse d'inviter des amis?

Armand éclata de rire, à l'idée qu'Elinor pût lui refuser quelque chose!

— Non! La chère créature ne cherche qu'à devancer mes caprices... Mais la vérité est que, pour le moment, mon intention est d'aller faire un tour à Paris.

— A Paris, en cette saison?

— Pourquoi pas? On y rencontre toujours des gens de passage. Tu ne te figures pas l'impatience où je suis de revoir des camarades, le cercle, quelques petites chéries... J'en ai comme le mal du pays, ma parole!

Hubert était confondu d'un tel enfantillage.

— Tu m'ahuris. Voyons, tu n'as pas l'intention de recommencer ta vie de garçon?

— Non... mais il n'est pas défendu de s'amuser un peu, je pense!... Le mariage serait-il un internement?

La fatuité dont avait toujours été empreinte la physionomie d'Armand avait maintenant quelque chose de plus satisfait encore, de si évidemment repu, que peu à peu Hubert, par un retour sur son propre sort, éprouvait une envie méchante contre ce bonheur trop insouciant.

— Crois-tu — insinua-t-il — qu'Elinor va tolérer que tu te paies du bon temps sans elle?... Méfie-toi : les étrangères n'hésitent pas à mettre le capital en sûreté, quand elles s'aperçoivent qu'il est hasardé dans une mauvaise affaire! Plus ta femme est riche, moins elle sera accommodante. C'est de l'amour qu'elle a voulu acquérir en t'épousant : si tu la frustres de ton apport personnel, que vaudra pour elle l'opération?... Entre époux, vois-tu, celui qui est propriétaire de l'argent est puissamment armé contre l'autre. Le pauvre diable n'a guère qu'à tout endurer s'il ne veut pas retourner à la misère.

L'orgueil masculin piqué au vif, Armand se récria :

— Tu ne vas pas me dire que nos femmes, par le droit de leur fortune, pourraient se permettre des fantaisies, et nous, rien!... Ah! ah! voilà qui serait drôle!... Supposes-tu ces dames moins attachées que nous aux profits du ma-

riage? Ces unions-là les flattent, si elles nous sustentent... Rassurons-nous : le nœud est solide, et il se resserre davantage à mesure qu'on tire dessus!... S'il n'y a pour te retenir que la peur des sévérités de ton épouse, ne te gêne pas, mon bon : elle n'a pas plus envie de redevenir Lebouchard que toi de chercher un emploi de deux mille quatre cents francs.

Hubert s'empressa de protester :

— Ce n'est pas pour mon compte que je prêchais. Tu sais, moi, j'ai été élevé dans des principes austères, je n'ai jamais mené un train à tout casser... A peine quelques anecdotes de garnison... Je suis un mari rangé, fait pour l'existence sérieuse avec une femme qui aurait mes goûts.

Il débitait ce boniment sur le ton aigre des gens vertueux qui se sentent dupés au marché de la vie.

Armand s'en avisa.

— On dirait que tu n'es plus amoureux de Germaine?

— Hum!... Pas précisément!...

— Ah bah!... Alors, c'est que le mariage veut cela : car elle a de quoi plaire!...

Ils revinrent au salon.

Avec un petit sourire de défi, Germaine lança :

— Eh bien, avez-vous dit beaucoup de mal de nous?...

Le prince, au besoin, avait toujours un madrigal sur les lèvres.

— Je déclarais, à l'instant, ma cousine, que vous êtes la séduction même... Si j'osais devant vous, je recommencerais!

Deux domestiques entrèrent, portant une table à thé. Le dessus recouvert d'une glace refléchissait les mille objets brillants et compliqués du service. On alluma la mèche : une petite flamme bleue jaillit, et l'eau se mit à chanter dans le grand samovar en argent. Germaine, debout près de la table, maniait les gentils ustensiles délicatement. Elle versait dans les tasses la boisson d'or fumante, et allait de l'un à l'autre, les mains chargées de corbeilles à gâteaux. Une légère vapeur blanche accompagnait ses mouvements et laissait après elle un sillage aromatisé.

Armand la suivait du regard. Il admirait la sveltesse de sa taille, et sa gorge pleine qu'une chemisette souple envelop-

pait. Il était de ces hommes dont les nerfs frémissent toujours à la vue d'une jolie femme, et qui les convoitent toutes, même celles dont ils ne doivent rien espérer.

On se sépara, et les Prax emportèrent la promesse d'une visite prochaine à Belcourt.

Depuis qu'Hubert avait abdiqué sa vengeance, ses yeux évitaient ceux de sa femme. Il était gêné par sa présence comme s'il avait pu être deviné. L'esprit tendu à dissimuler, il n'avait plus le loisir de penser à autre chose ni de s'adonner à ses occupations favorites. Il ne montait plus à cheval, n'attelait que rarement et se détachait de son luxe comme s'il ne s'en croyait plus le maître légitime. Un reste d'honnêteté travaillait encore cette conscience en faillite : il redoutait l'appât d'une richesse dont il ne se reconnaissait plus le droit de profiter. Les choses ne pourraient pas durer toujours ainsi. Toutefois il s'efforçait de maintenir entre lui et Germaine les rapports apparents d'une bonne camaraderie.

La visite du jeune couple princier leur fournit le sujet de quelques réflexions.

— Armand ne me paraît pas corrigé ! — dit Hubert. — ne parle que d'aller s'amuser à Paris. Il est capable d'y recommencer ses fredaines.

Germaine s'aventura sur le terrain miné :

— Il aurait grand tort, car sa femme est folle de lui et ne souffrirait de sa part aucune infidélité. C'est une nature audacieuse : elle ne reculerait pas devant les conséquences d'un éclat.

Hubert saisit l'occasion de proclamer des principes :

— Elle a raison. Comment pourrait-on, si on la connaissait, tolérer l'indignité de son conjoint ?

Germaine pensa :

« Puisqu'il parle si effrontément, c'est que son parti est pris de jouer l'ignorance. »

Et elle en éprouva un merveilleux soulagement. Libérée du tourment immédiat, elle songea au moyen de ménager l'avenir.

L'important était de regagner l'empire perdu sur l'esprit de son mari. Elle comprit qu'émancipé de l'esclavage sen-

suel il serait toujours dangereux. Tant qu'il ne serait pas remis en bride, un coup de tête était à craindre.

Un ménage qui n'observe pas le rite de la nature laisse vite se détraquer le mécanisme délicat de la vie à deux. Il n'y a que la volupté pour dissoudre les antinomies de race, pour adoucir les angles des volontés contradictoires. C'est dans la chaude atmosphère des caresses que se fondent ensemble et se lient les égoïsmes de chaque personnalité. Supprimer la trêve des minutes qui sont le plus vraiment conjugales, c'est ne plus accorder de temps qu'à la guerre.

Germaine résolut d'entreprendre la conquête de son mari comme s'il se fût agi d'un autre. Une petite joie fourbe la pénétrait, à l'idée d'exercer son pouvoir sur l'homme, en ce moment, le plus éloigné de l'aimer. Et puis, si elle réussissait à bien enjôler le mari, pourquoi ne l'amènerait-elle pas, comme tant d'autres, à subir entre eux la présence de l'amant?...

Elle avait confiance en elle, confiance en cette grâce intrigante qui la faisait d'ordinaire parvenir à ses fins. Vivifiée par son nouveau projet, un matin, au réveil, elle sonna vigoureusement sa femme de chambre et lui commanda de préparer son lever. Elle resta longtemps, très longtemps devant sa toilette, à utiliser les outils légers à manche d'écaille qui portaient sa couronne incrustée en or. Elle aimait ces objets enchantés dont dispose une femme pour se faire désirable. Elle s'en servit avec le même zèle que s'il s'était agi d'aller à quelque fête. Elle revêtit une robe de batiste crémeuse qui recouvrait son corps d'un tissu plus fin, plus coloré, plus souple encore que celui de sa chair. Et lorsqu'elle descendit déjeuner, flexible et parfumée, comment eût-elle douté de son prestige?

Pourtant la victoire se fit attendre. Hubert se méfiait de cette élégance qu'habituellement Germaine réservait aux étrangers : il se demandait quel piège allait se tendre sous ses pas, qui le ferait trébucher et lui infligerait un asservissement plus corrupteur encore que celui de l'argent. Elle ne se découragea pas. Sans paraître s'apercevoir du dédain qu'il lui opposait, elle eut pour son mari, avec une douceur féline, des égards et des prévenances auxquels il n'était pas accoutumé.

Il y eut une période d'irrésolution pendant laquelle un sin-

gulier combat se livra dans l'âme d'Hubert : tantôt une fierté tenace l'incitait à se dominer, à se garder libre pour une revanche future, où peut-être il secouerait son joug, tantôt sa chair d'homme jeune se rebellait, réclamait.

La nuit, souvent, une intolérable envie le tourmentait de se lever, d'aller comme autrefois trouver sa femme et d'oublier dans ses bras ce qu'il savait d'elle. Il l'eût possédée d'une étreinte de brute, sans prononcer une parole, et sans qu'elle se doutât, croyait-il, de son humiliation. Deux fois, il se glissa jusqu'à sa porte, et s'en retourna vivement, honteux de sa faiblesse.

Enfin il eut besoin de quelqu'un à qui confier sa misère. Maître Tardibois lui avait fourni les conseils de prudence calculatrice qu'on peut attendre d'un notaire ; il fallait maintenant un guide à sa conscience. Il résolut de soumettre son cas au curé de Tessé, au brave abbé Girard, de lui révéler, sous le sceau de la confession, toutes ses incommodes perplexités.

Lorsqu'il arriva, le prêtre récitait son bréviaire, en arpentant le jardin de la cure. Ce petit enclos avait un aspect prospère, discret, confidentiel. Les parterres, délimités par des bordures de buis, rappelaient le jour commémoratif où ces verdures mélancoliques se vendent à la porte des églises. Les fleurs étaient ordonnées avec la symétrie, la régularité d'une décoration d'autel, et leurs nuances, leurs formes mêmes, avaient quelque chose de liturgique. Seuls les arbres, dispensés de l'émondage, avaient un air d'indépendance et comme de force affranchie.

Après l'échange des bonjours, l'abbé offrit à son visiteur de lui montrer son vignoble, séparé du verger par une barrière. C'était sa marotte : depuis dix années, il employait les recettes préconisées pour exempter ce demi-hectare du phylloxera. Pourtant des taches jaunes, qui s'étendaient comme une lèpre, dénonçaient l'invasion de l'insecte ennemi.

Avec un soupir, il constata :

— Voyez, monsieur le marquis : malgré tous mes efforts, voilà une vigne perdue !

Hubert n'était pas venu pour parler viticulture. Il en voulait au prêtre de n'avoir pas deviné tout de suite qu'il était mal-

heureux. Pareil à tous ceux qui ont été pieusement élevés, il gardait l'espoir vague qu'aux heures difficiles la religion fût là pour éclairer, pour consoler; il se disait que les ministres de Dieu ont la mission de lire dans les cœurs et de les secourir surnaturellement.

L'abbé Girard n'aurait pas osé s'immiscer dans l'âme haut placée du châtelain. Il le jugeait d'ailleurs le plus fortuné des hommes et se louait d'avoir en lui un paroissien régulier, sinon fervent. Jamais Hubert ne s'était confessé hors de l'époque pascale. Aussi quelle ne fut pas la surprise de l'abbé Girard quand le marquis lui murmura :

— Monsieur le curé, voudriez-vous m'entendre en confession?

Il eut l'air d'un songeur qu'on éveille :

— Vous désirez?...

— Oui, je voudrais me confesser.

— Comment donc! Mais tout à votre disposition... Venez chez moi.

Ils s'acheminèrent ensemble vers le presbytère, sans dire un mot. Ils entrèrent dans le salon, une pièce pauvre, sorte de parloir, avec des rideaux de percale et des meubles recouverts d'un crin noir tissé en losanges. Aux murs, des lithographies de Pie IX, de Léon XIII et de plusieurs évêques. Le curé tira de sa soutane un immense mouchoir d'indienne et s'essuya le front après avoir accroché son chapeau. D'un air un peu contraint il indiqua un prie-dieu au marquis, et s'assit dans un fauteuil voisin. Les mains croisées sur la ceinture, les yeux aux boucles de ses souliers, la tête penchée de côté, il attendit.

Hubert se demanda comment il allait aborder le scabreux sujet. Ce péché d'une autre qu'il fallait déclarer pour expliquer son propre cas le gênait; il aurait voulu le taire, ne parler que de lui-même, mais c'était impossible.

Les premières formules prononcées :

— Ce que j'ai à dire est très embarrassant, — commença Hubert. — A proprement parler, il s'agit moins de me confesser que d'obtenir de vous une direction, un avis.

— Bien, mon fils, — dit le prêtre, — je suis à votre entière disposition.

Tout d'un trait, comme un poltron se jette à l'eau, Hubert exposa l'affaire.

Le curé, interloqué, l'écoutait. Ce drame du grand monde, si différent de la litanie fade des dévotes, l'intéressait prodigieusement. Il découvrait maintenant pourquoi la petite marquise lui avait toujours produit l'effet d'un démon femelle.

Hubert arrêta son histoire au moment où il était revenu chez lui, déterminé au silence.

— Vous avez pris là un sage parti, — fit le prêtre, — celui que je vous aurais moi-même conseillé. Notre-Seigneur ne nous enseigne-t-il pas le pardon des injures?

Cette approbation l'encouragea. Pourtant, ce qui restait à dire était malaisé.

Confus d'en venir à l'aveu de ses tentations charnelles, il balbutia :

— C'est que... enfin... j'ai pardonné, mais pas d'un cœur sincère. Depuis que je sais ma femme coupable, nous vivons comme séparés... Et je commence à douter que cet état puisse durer toujours.

Habitué aux mœurs des paysans qui épousent parfois des filles engrossées par d'autres, et suivent leur instinct sans scrupule, le prêtre fut surpris d'une telle réserve.

Il répondit :

— Mais, mon fils, Dieu n'exige pas de vous ce sacrifice. Vous l'offenseriez même en y persévérant. Vous êtes jeune, bien portant : vous avez le droit de vivre selon la nature et d'user des droits concédés aux époux.

Hubert ne se sentait pas compris. Comment expliquer à cet esprit simple qu'une réconciliation totale serait un sacrifice de l'honneur? Comment lui faire entrevoir ce qu'il y a parfois de grand, de noble, de sublime à poursuivre une vengeance plutôt qu'à y renoncer?

Le curé prêchait sur les obligations des époux, sur le devoir conjugal qu'il leur faut acquitter, sous peine que l'un ou l'autre soit, au dehors, induit en tentation ; il signala aussi les fins du mariage qui sont, comme dit l'Écriture, de « se multiplier ». Il termina en affirmant que la vraie doctrine chrétienne est l'oubli des offenses.

« Après tout, il a peut-être raison, — se dit Hubert en sortant, — et, puisque les exhortations laïques et l'autorité religieuse s'accordent à m'indiquer la même conduite, pour-

quoi m'obstinerais-je dans une bouderie que ma femme, à la longue, pourrait interpréter exactement ?... »

Pourtant, il ne discernait pas le moyen d'en finir sans renoncer par trop au respect humain.

Sur ces entrefaites, M. Lebouchard annonça son arrivée. Ce fut une joie pour Germaine, qui se promettait de trouver en lui un allié. Hubert même n'était pas mécontent de la diversion que leur assurait ce tiers, toujours en belle humeur. Sa présence, en effet, devait aider au rapprochement. De mornes et silencieux qu'étaient les repas, ils devinrent bruyants tout de suite. Le bonhomme parlait fort à table, mangeait beaucoup, buvait sec, et sa face, après dîner, se colorait comme une vigne à l'automne. Toutefois, sous cette épaisse enveloppe, il enfermait plus de finesse qu'on ne l'eût supposé. Sa sollicitude paternelle s'alarmait vite lorsqu'il s'agissait de Germaine : il flaira dans l'atmosphère une certaine hostilité. Sa première hypothèse fut de l'attribuer au dépit qu'il prêtait à sa fille de n'avoir pas d'enfant, et ses mêmes grosses plaisanteries reprirent, sur le peu d'empressement que mettait son gendre à faire de lui un grand-père. En même temps il enveloppait le jeune ménage d'un regard attendri et paterne qui, dans sa pensée, l'unissait plus étroitement, obligeait la nature à se montrer généreuse, féconde. Mais bientôt il s'aperçut que l'embarras redoublait, à ses allusions, et que les époux évitaient de se regarder. Souvent M. Lebouchard s'attardait à causer seul avec Germaine; il l'interrogeait sur son bonheur, avec l'anxiété jalouse des pères qui ont consenti à se priver de leurs filles à condition de transférer à un autre la mission de les rendre heureuses. Elle ne se plaignait pas de son mari, mais elle se plaignait vaguement de l'existence. Le bonhomme ne démêlait pas grand'chose dans ces tristesses, mais il les jugeait distinguées; elles augmentaient son admiration pour celle qui était capable de les ressentir.

Un soir qu'il l'avait menée jusqu'à la porte de sa chambre tout en devisant, Germaine lui dit :

— Entre donc, père... Je n'ai pas sommeil : nous causerons encore un peu.

Il eut une hésitation.

— C'est que... Je ne veux pas que ton mari me trouve là quand il va venir se coucher. Cela pourrait lui donner de l'humeur.

Elle répliqua vivement :

— Ne crains rien, je ne suis pas exposée à sa visite !

Cette révélation foudroya M. Lebouchard : était-ce une chose croyable, possible, que son bijou de fille, sa miraculeuse Germaine, fût négligée d'un mari ?...

Elle, devenue très rouge, regrettait déjà ce qu'elle venait de lâcher inconsidérément. Pour rien au monde elle n'aurait voulu qu'il soupçonnât sa liaison coupable, car, tout accoutumée qu'elle fût à l'indulgence de ce papa débonnaire, elle était sûre de ne trouver en lui qu'un censeur si jamais il apprenait qu'elle eût trahi sa parole. L'honnêteté bourgeoise, dont il était foncièrement muni, lui faisait considérer le mariage comme un contrat qui oblige et auquel aucune des deux parties n'a le droit de se soustraire. En outre, son gros bon sens d'homme d'affaires l'aurait immédiatement averti du péril que courait sa fille, et il se serait constitué son gardien plus actif, plus gênant peut-être, que l'époux lui-même. Germaine ne pouvait pas laisser retomber sur son mari tout le poids de son imprudente parole sans risquer d'amener entre les deux hommes une explication d'où sortirait la vérité : elle allégua des prétextes évasifs, accusa la diversité de caractères, qui provoquait entre eux de fréquentes disputes.

Mais la méfiance de M. Lebouchard, une fois éveillée, ne se contenta pas de si peu. Il rassembla les observations qu'il avait faites sur l'humeur morose de son gendre, sur la froideur qu'il témoignait à Germaine, et résolut de le relancer, de lui dire son fait...

Tous les bruits du château s'étaient peu à peu éteints. Hubert, après s'être déshabillé lentement, ne pouvait se résoudre à gagner son lit : il savait qu'il ne dormirait pas.

Il s'accouda à la fenêtre et regarda la nuit. Les étoiles s'enfonçaient à des profondeurs infinies et devenaient plus innombrables à mesure que son attention se fixait sur une place du ciel. C'étaient comme des mondes et des mondes

dont l'attraction s'exerçait sur la secrète poésie que recèlent même les êtres les plus attachés aux choses terrestres. L'Indre coulait au bas des pelouses, traînant avec un bruit soyeux ses petits flots le long de la berge. Du pré, de la rivière, s'élevaient de faibles brises. Quelques bêtes menues, qu'on ne pouvait définir, traversaient les allées. Hubert s'était souvent promené par des soirs aussi beaux que celui-ci, avant d'être marié. Que de rêves alors !... Quel doux avenir aux côtés de la jeune fille qu'il aimait !... Comment n'avait-il pas cueilli le bonheur quand il fleurissait à sa portée ? Maintenant, Charlotte était séparée de lui pour toujours. Pourquoi, naguère encore, ne l'avait-il pas retenue à deux mains en lui disant : « Attendez-moi ; qui sait ?... » Bah ! que pouvait-il concevoir qui refît jamais de lui un homme libre ?... Ceux qui sont fidèles aux croyances chrétiennes ne peuvent espérer de regain si la mort elle-même n'est venue faucher... Puis le sentiment de la situation présente le ressaisit. Dans cette nuit de beauté propice, il ne savait plus endurer le tourment de la solitude. Les bourdonnements de sa chaude santé aux tempes, il allait se décider, sortir de sa chambre, solliciter sa femme, apaiser en elle ses regrets de l'autre, ses appétits, ses colères, tout...

Il lui sembla soudain que des pas approchaient. Ses artères battirent : il crut que c'était Germaine qui le devançait. Il se tournait déjà vers elle, de ce mouvement avide qui, à l'heure du désir, recevrait toutes les femmes dans une même bienvenue.

La porte tourna sur ses gonds : apparut M. Lebouchard.

Un peu gêné, balbutiant, il s'excusa :

— Est-ce que je vous dérange ?...

Hubert était si étonné qu'il put à peine répondre :

— Non. Mais qu'est-ce qui vous amène à cette heure ?

M. Lebouchard avait rassemblé ses esprits. Il répliqua :

— Vous savez, moi, je suis un homme tout rond : quand j'ai quelque chose sur le cœur, il faut que je le dise. Si j'avais remis à demain, je n'aurais pas pu fermer l'œil.

Hubert ne s'expliquait pas ce que signifiait ce préambule.

— Qu'y a-t-il pour vous agiter ?

— Mon cher ami, voilà : j'ai remarqué une certaine mésin-

telligence entre vous et votre femme. Vous l'aimez moins, vous la négligez. Qu'est-il survenu de fâcheux?

Cette intrusion dans ses affaires déplut au marquis. Il fit un geste pour interrompre :

— Qu'est-ce qui vous fait supposer?...

Mais le bonhomme argua de ce que Germaine lui avait avoué son abandon ; il insista sur ce sujet avec une inconsciente grossièreté, et toujours avec sa manie d'obtenir une progéniture.

Pendant qu'il parlait, une pâleur de colère décomposait les traits d'Hubert. Ses mains tremblaient, impatientes de mettre dehors l'indiscret personnage qui se permettait de fouiller ainsi son alcôve. Mais l'habitude était prise de maîtriser ses premiers mouvements. C'eût été bien tentant, oui, de dénoncer Germaine, cette effrontée qui osait faire l'innocente, la délaissée, se plaindre ! Un mot aurait suffi pour anéantir ses revendications et confondre son impudence. Oh ! les courber tous deux devant la preuve et crier : « Voilà pourquoi j'ai déserté la couche de votre fille ! » Mais sur qui rejaillirait l'avanie?... Hubert sentit l'embarras de ne savoir que répliquer si son beau-père, devenu son juge, lui répondait : « Comment ! vous aviez cette lettre et vous vous taisiez?... Il vous convenait de rester l'associé de Germaine Lebouchard sans être son mari. Vous alliez continuer avec elle une existence commune qui vous laisserait jouir de ses revenus, profiter de mes chasses et toucher mes fermages en vous soustrayant, sous un faux semblant de fierté, à vos devoirs d'époux... Non, non, pas de comédie, assez de sophismes ! Puisque vous avez renoncé à votre vengeance et que, par conséquent, vous avez pardonné, il faut une réconciliation sincère qui se scelle dans les baisers... »

Ces arguments, que cent fois par jour Hubert entendait en lui comme son remords, lui dictèrent soudain sa conduite.

— Tranquillisez-vous, beau-père, — fit-il avec un rire forcé, — tout va pour le mieux dans mon ménage ! Lorsque vous êtes entré ici, j'étais justement sur le point de rendre visite à ma femme.

C'était à M. Lebouchard maintenant d'être gêné. Il ne prolongea pas l'entretien.

Germaine, aux aguets, avait perçu la démarche de son

père; elle en attendait le résultat. Que se serait-il passé entre les deux hommes? Hubert aurait-il osé la dénoncer?... Elle ne le croyait pas, sachant que ce serait s'accuser lui-même de lâche complaisance, et d'une sournoiserie vieille déjà de quinze jours, mais elle était inquiète. Elle se disait : « Tant que je n'aurai pas capturé mon mari vaincu dans mes bras, je ne serai pas tranquille sur ce qu'il peut machiner. »

Les cheveux défaits sur l'oreiller, enveloppée de linge odorant, et de ces innombrables délicatesses du lit qui font les riches mondaines si pareilles aux courtisanes, elle méditait toutes sortes de plans pour réparer son imprudence; mais l'attente l'oppressait. Elle se leva, glissa ses pieds dans de petites mules à la semelle ouatée, se mit à parcourir sa chambre où veillait une lampe de nuit. La lueur que filtrait l'abat-jour colorait de rose son peignoir, et ses beaux bras s'agitaient hors des manches de dentelles.

Chaque fois qu'elle passait devant la glace, profonde comme un horizon, elle y trouvait son image dans le reflet sombre des tentures et se souriait en prenant plus d'assurance. Elle se représentait son mari éveillé tout près d'elle, hanté par elle, la désirant et la haïssant à la fois. Elle subissait le magnétisme de cette pensée d'homme venant à elle à travers les cloisons. Tout à coup elle eut le pressentiment qu'elle allait être exaucée, que l'on approchait, qu'une main touchait la serrure. Elle se retourna : Hubert entrait doucement. Il referma la porte avec soin, puis marcha droit à la lampe et l'éteignit.

VIII

— Comment!... Vous ne vous êtes pas encore servi de l'attelage que je vous ai donné? — fit M. Lebouchard sur un ton d'affectueux reproche.

Le marquis expliqua bien vite qu'un des chevaux de volée boitait depuis un mois.

La marquise l'interrompit avec l'enjouement qui lui était revenu :

— N'en crois pas un mot, cher papa! Hubert et moi, nous

étions tacitement d'accord pour n'étrenner notre *coach* que lorsque tu serais ici. On va le prendre aujourd'hui pour aller à Belcourt.

M. Lebouchard, épanoui, pensa : « Que je suis content d'avoir mis fin à la petite querelle qui divisait ces chers enfants !... »

On se leva de table et ils allèrent aux communs. C'est là surtout que le propriétaire de Rochemont se sentait dans son véritable domaine; tout y portait sa marque personnelle, depuis la couverture brodée d'une couronne rouge sur le flanc de chaque cheval, jusqu'aux dessins d'armoiries semés en sable de couleur sur la blancheur des dalles. Chaque jour, les cochers se faisaient une gloriole de renouveler cette décoration héraldique que les pas de la veille avaient foulée. C'était avec joie qu'ils avaient reçu l'ordre de mettre en état l'opulent équipage, car les hommes de service sont fiers de montrer la richesse de leurs maîtres sur les grandes routes, comme s'ils en étaient eux-mêmes enrichis ou anoblis.

Au milieu des préparatifs compliqués de l'attelage à quatre, le marquis était à son affaire. Le goût du sport était inné en lui. Pas un détail ne lui échappait, il rectifiait les moindres erreurs et s'entendait comme personne à douer ses voitures du style anglais. Il se plaisait à éblouir la gent d'écurie par son savoir impeccable et sa compétence en l'art hippique. L'ascendant facile, la parade d'autorité qu'il déployait ainsi, le vengeaient de sa dépendance conjugale. Satisfait, allant d'un *box* à l'autre, il examinait les belles croupes satinées et frappait amicalement l'encolure de la jument qu'il avait cessé de monter depuis sa mémorable promenade au bois de Boulogne.

Germaine l'observait avec malice. Sa sécurité renaissait. En même temps qu'elle avait rétabli le magique empire de la femme sur les sens de l'homme, elle assistait triomphante à la reprise, chez celui-là, d'habitudes aussi tyranniques que des passions. Amusée, elle constatait que son mari était de nouveau conquis, dominé par la double puissance du luxe et de la volupté. « A présent, se disait-elle, je suis tranquille : il ne complotera plus rien contre moi, je vais pouvoir être heureuse. » Et elle combinait déjà des moyens pour introduire Maxime dans son existence, en tiers.

Quand tout fut prêt, elle se hissa lestement sur le siège, à côté du marquis, et constata combien il était changé : son visage, sur lequel depuis des semaines elle avait vu transparaître les hésitations et les scrupules, que les soupçons et la certitude avaient tour à tour altéré, son visage n'exprimait plus que la joie sérieuse d'étrenner un jouet magnifique. En cet instant, Hubert oubliait le prix coûteux dont il avait payé ce jouet pour n'éprouver que l'intense satisfaction de le tenir en mains. Au tintement des chaînes et des gourmettes, il le mit en marche, descendit la côte, franchit la rivière et traversa le hameau.

Sur le seuil de leurs portes, les paysans, appelés par l'ébranlement du sol, regardaient l'énorme machine dévaler. Une sorte de respect les clouait sur place devant l'appareil imposant d'une telle force employée à la simple promenade du jeune couple seigneurial. Ils considéraient comme une divinité la petite marquise juchée en l'air ; ils admiraient l'aisance du marquis, la fringante allure des bêtes ; mais M. Lebouchard, un des leurs tout de même, un plébéien comme eux, les faisait rire, de la haute banquette où ses doigts cramponnés marquaient la surprise, et un peu la peur d'être là.

Quant à Hubert, il trônait sur son siège, heureux de se sentir riche et puissant. Quel triomphe d'orgueil, pour un homme encore si proche de la ruine, que de maîtriser quatre chevaux bien à lui ! Grisé par le plaisir des belles vitesses, il allait, il allait, lorsqu'à un tournant, dans un nuage de poussière, il croisa le cabriolet de maître Tardibois. Ce fut rapide et sonore comme un roulement de tonnerre. Pourtant, à la minute des saluts échangés, il crut percevoir un éclair d'ironie dans les yeux du vieux tabellion, et s'imagina que cela signifiait : « Eh bien ! ne vous ai-je pas rendu un fier service en empêchant vos folies ?... Seriez-vous à sillonner somptueusement le pays avec cette maestria, en compagnie de votre ravissante femme, si je vous avais laissé faire ?...

Le *coach* s'annonça devant la grille de Belcourt à grand son de trompe. Il décrivit une courbe savante autour de la cour d'honneur, et Germaine en sauta, légère, comme l'oiseau quitte la branche. Elle rejeta le manteau poussiéreux qui

la cachait, et entra au salon toute pimpante des pieds à la tête.

Abritée dans l'embrasure d'une fenêtre, la princesse de Prax brodait au métier, ou plutôt, une aiguille au bout des doigts, elle contemplait rêveusement les lointaines échappées du parc. Vivement elle se leva en voyant entrer ses hôtes, toute timide d'être ainsi surprise seulette à travailler. Elle les accueillit avec une gaucherie charmante, qui tempérait ce que sa personne avait d'un peu austère, et elle excusa l'absence de son mari. Il était parti à cheval, mais ne tarderait pas à rentrer.

En attendant, elle proposa de visiter le château. Les pièces se succédaient, solennelles et grandioses, proportionnées à l'ampleur ancienne des brocarts et des perruques, plutôt qu'au médiocre apparat des modernes. Quatre tapisseries des Gobelins d'après Mignard, bordées d'ornements, de fleurs, avec des enfants blottis dans les coins, recouvraient les panneaux du salon. Des flambeaux massifs aux rinceaux armoriés, des vases de la Chine et du Japon ornaient les cheminées. On voyait partout l'emblématique soleil louis-quatorzien darder ses rayons de bronze sur les meubles. Les vastes fauteuils de bois chantourné, les torchères soutenues par des génies, les consoles portant au fronton la face sculptée propre au XVIIe siècle, s'adaptaient merveilleusement à leur place comme à leur emploi.

Les visiteurs se récriaient sur la pureté du goût qui avait ordonné cette installation. Modestement, Elinor déclara que tout cela avait été choisi par sa mère et le prince avant le mariage; elle n'entendait rien, elle, aux décorations de style et à toutes les belles antiquités.

Germaine remarqua dans l'intonation quelque chose de triste comme un son de corde fêlée. Ayant plus attentivement regardé sa cousine, elle conclut bientôt que la mine n'était plus la même : les joues étaient creuses, le teint bistré; une sorte de langueur était répandue sur toute la personne.

A demi-voix, elle demanda :

— Est-ce que tu es souffrante ?

Elinor rougit, elle eut une seconde d'embarras; puis, dans l'oreille de son amie, elle glissa gravement :

— Je crois que je suis enceinte.

Germaine s'étonna :

— Comme tu dis cela !... Ne serais-tu pas contente ?... Toi qui désirais tant un enfant !...

Elinor eut un tressaillement de tout l'être.

— Oh si ! je suis heureuse, mais heureuse jusqu'à la douleur. Plus tard, quand nous serons seules, je t'expliquerai...

Elinor souffrait, elle souffrait d'une de ces anxiétés indéfinissables qui corrompent le bonheur sans qu'on sache comment. Elle sentait vaguement un danger planant sur elle, un grand danger inconnu. Il n'était cependant rien arrivé, rien, presque rien... Un peu moins d'amour chez Armand et toujours davantage en elle ; le froid que fait au cœur le baiser indifférent rendu au baiser passionné... Elle venait de passer une semaine sur sa chaise longue, où son mari l'avait abandonnée, plusieurs heures chaque jour, pour courir elle ne savait où. Et maintenant, il parlait d'aller à Paris sans elle, à qui le médecin défendait de voyager...

Comme on allait pénétrer dans un pavillon situé à l'extrémité du château, le prince rejoignit le groupe. Il était encore botté, éperonné, dans une jolie tenue cavalière, la figure animée par l'exercice. Sans remarquer l'expression d'extase qu'avait sa femme à le revoir après deux heures de séparation, il fit fête à Germaine.

— Ah ! bonjour, ma cousine... Comme vous nous avez fait attendre votre visite !

Elle fit observer gentiment qu'il avait failli la manquer.

Il convint :

— Oui, c'est stupide, ce besoin de mouvement qui me pousse tous les jours à enfourcher un cheval pour galoper sans but... Mais j'arrive à temps pour vous faire moi-même les honneurs de notre petite salle de spectacle, et j'en suis ravi... C'est tout ce qui reste intact de l'ancien château, la partie Louis XVI... Lorsqu'on l'aura épousseté, cela pourra devenir un joujou amusant...

En effet, la petite salle en rotonde était une merveille : on eût dit de chaque loge qu'elle était un écrin pour la beauté. Les murs vert céladon, le velours passé des tentures, les guirlandes festonnant d'une colonne à l'autre, composaient un

ensemble harmonieux comme une toilette de Fragonard. Des appliques en forme de feuillage étaient là pour des lumières en cire tendre. Une nuée d'amours se culbutaient au plafond parmi de petits nuages roses, et ces gambades recommençaient sur la soie peinte du rideau. Tout ce décor était fait pour inspirer les aimables projets, les pensées riantes.

Germaine songea au parti que l'on en pourrait tirer. A tout hasard, elle suggéra :

— Mais ce serait idéal de jouer ici la comédie, en costume!

Sa voix n'eut d'écho que celle du prince, mais ce fut un écho des plus vibrants.

— Certainement... très volontiers... Quelle bonne idée!

Hubert se taisait, le front rembruni. Est-ce que la saison de repos, qu'il croyait assurée, allait être compromise par des organisations de réjouissances?... Elinor fit alliance avec lui pour résister. Tout de suite, ils étaient devenus amis par une similitude de goûts et la ressemblance de leurs natures simples, dépaysées parmi les mondains. Chaque fois qu'on parlait de réceptions, la tendre amoureuse voyait s'abattre un pan de l'Éden où elle aurait voulu enfermer son rêve.

Elle insinua :

— Je parie que mon cousin est du même avis que moi. N'est-ce pas que la campagne est plus belle que les salons illuminés?

Hubert acquiesça vivement et se dit en lui-même :

« Comme la vie est mal arrangée! J'aurais pu être si heureux avec celle-là!... »

Germaine haussa les épaules. Elle vit que le prince la regardait. Il offrit de faire un tour de parc, et là-dessus tout le monde fut d'accord. Toutefois, au moment de sortir, Elinor se trouva fatiguée. Elle préférait se reposer en attendant les promeneurs. Ce fut à qui lui tiendrait compagnie ; mais elle n'accepta pas qu'on fît un sacrifice en sa faveur.

Aguichée par les confidences promises, Germaine annonça qu'elle reviendrait bientôt.

Elinor lui dit, à l'écart :

— Puisque Armand est si gentil avec toi, tâche de le faire renoncer à son voyage!...

Imbue de l'importance que lui conférait sa mission, Ger-

maine dit à son père et à son mari qu'elle avait à parler au prince de la part d'Elinor, et on la laissa prendre les devants avec lui. Il était fringant, éveillé, ravi comme s'il sortait dans une atmosphère de printemps après de longs mois de claustration. Il se retrouvait en humeur de galanterie, en belle humeur. Il ne pouvait s'agir de parler un autre langage que celui de l'amour à sa piquante cousine, dans ces jardins à la française, parmi ces parterres ouvragés comme des tapis, ces statues aux grâces provocantes, ces mystérieux bosquets et le murmure des eaux.

Armand avait l'agréable hardiesse de ceux qui sont habitués à séduire. Il parlait du sentiment avec compétence, en homme qui connaît le cœur des femmes, en véritable expert. Germaine sentait bien qu'il lui faisait la cour, qu'il la trouvait jolie, très jolie même. Mais quel mal y avait-il à cela? S'il était désireux de lui plaire, sa tâche de négociatrice en serait facilitée. Et elle prêtait une oreille complice à des choses un peu troublantes, très charmantes.

Il lui disait :

— Quand je suis arrivé ici, je me suis d'abord ennuyé démesurément, et, depuis ma visite à Rochemont, tout est changé. Le pays m'intéresse. Les routes, ces affreuses routes de poussière, sont devenues celles par où vous pouvez venir... Tenez, à travers les branches de ce grand sapin, on aperçoit la colline de votre château, baignée dans le bleu de l'horizon : eh bien! ces jours-ci, en espérant votre visite, je la regardais, je vous y devinais, et ce coin de la terre était le seul qui me parût habitable.

Persuadée que son charme opérait, elle s'empressa d'en mesurer la puissance :

— Vous prétendez cela, et pourtant vous ne pensez qu'à vous aller distraire à Paris!

La tentative réussit : Armand jura ses grands dieux qu'un mot d'elle suffirait à l'empêcher de partir.

— Eh bien, — fit-elle, — restez!

— C'est promis.

Germaine eut une vive satisfaction; elle se voyait ramenée aux meilleurs jours de ses succès, à son but véritable, qui était de plaire. Pourtant, avec l'intuition particulière aux

femmes très sollicitées, elle augura qu'elle était en face d'un adversaire dangereux, qu'il faudrait tenir à distance. En attendant, le jeu la divertissait. La conscience forte d'avoir travaillé au bénéfice de son amie, et sûre, croyait-elle, de son propre cœur, elle consentit à cueillir légèrement quelques fleurs de coquetterie.

Profitant de ce que le marquis et M. Lebouchard s'étaient arrêtés à causer avec un jardinier, le prince promena encore Germaine au long des bassins où se groupaient des nymphes et des tritons. Elle se pencha au-dessus de l'eau pour y contempler son image.

— Vous regardez combien vous êtes belle, — observa-t-il, — et cela vous amuse de penser à tous ceux que vous pouvez faire souffrir.

C'était vrai : une petite scélératesse féminine l'agitait à l'idée d'affoler ce joli garçon, en même temps qu'elle se servirait de lui pour revoir l'autre, son amant.

— Au contraire, — fit-elle, — je devenais modeste en me comparant à cette néréïde.

Elle savait bien, la rouée, quel surcroît de compliments lui vaudrait sa feinte modestie.

Armand saisit l'occasion d'exprimer son désir :

— Je ne sais où les sculpteurs du passé prenaient leurs modèles, mais aucune de ces divinités ne vaut ce que serait votre forme blanche, couverte des perles du jet d'eau... J'ai le feu dans les veines, rien qu'à m'imaginer ce spectacle !

Tout de même, la jeune femme fut gênée par ces allusions à sa nudité. Elle voulait bien qu'il la convoitât, mais pas trop : elle redoutait cet accapareur, ayant ses engagements d'autre part. Elle remit la conversation sur des sujets moins scabreux. Ils se communiquèrent leurs opinions, leurs préférences, et les trouvèrent d'accord sur beaucoup de points. Germaine prit une mine gentiment dolente pour se plaindre de son sort. La vie était si ennuyeuse à Rochemont ! Hubert, un vrai ours, ne se plaisait qu'aux occupations rurales ; il rentrait, le soir, harassé de ses piétinements en terre labourée, aussitôt béat dans le grand fauteuil où il fumait sa pipe et feuilletait les journaux agricoles. Elle l'accusa d'être sourd à ses réclamations, de la condamner à une existence sans dis-

tractions ni amitiés, d'emmurer sa jeunesse impitoyablement. Elle n'eut pas de peine à persuader le prince d'être son bon génie libérateur.

Il était ensorcelé par cette physionomie spirituelle, qui tantôt raillait, tantôt s'enveloppait d'un mystère inquiétant.

— Tout cela va changer, — jura-t-il ; — nous laisserons votre mari se morfondre à Rochemont, s'il y tient, mais ici, nous organiserons des fêtes dont vous serez la reine... Et d'abord nous allons avoir des séries d'invités. Il y aura bal, comédie, gala, tout ce que vous voudrez...

Elle songeait à la répugnance d'Elinor pour tout projet de ce genre. Mais elle mit en ligne de compte le service qu'elle venait de lui rendre, en détournant Armand d'aller à Paris. Cela lui constituait bien un droit à travailler pour elle-même. Elle approuva les plans du prince avec un chaleureux entrain.

Armand soupira :

— Ah ! c'est une créature comme vous qu'il m'aurait fallu, une compagne aussi compréhensive, sachant partager mes goûts ; une de ces femmes, enfin, par qui est tout illuminée la vie d'un homme !...

Il y eut quelques minutes de silence pendant lesquelles Germaine réfléchit qu'en effet elle aurait pu l'épouser et qu'elle serait devenue princesse. Elle en eut presque une jalousie contre Elinor, si peu faite pour sa brillante destinée, si incapable de captiver un mari volage. Elle eut comme une tentation de lui faire expier sa chance, mais aussitôt elle réfléchit combien il serait dangereux de braconner ce mari amoureusement gardé. Non, Germaine ne s'égarerait pas dans cette réserve. Elle se contenterait d'user de son crédit sur le voisin pour qu'il transformât Belcourt en foyer de plaisir, et là peut-être elle réussirait à faire héberger celui qu'elle n'espérait plus installer chez elle.

Se rappelant soudain qu'elle était attendue par Elinor et que son mari devait s'impatienter en compagnie de son père, elle exhorta le prince à les rejoindre et le quitta.

Elle trouva sa cousine allongée dans un boudoir tendu de soie pâle, et dont l'exiguïté favorisait la causerie. Les joues de la jeune femme offraient des traces de pleurs et toute sa personne essayait de dissimuler une contrainte.

Germaine s'assit près d'elle, et, lui prenant la main :

— Raconte-moi... depuis quand as-tu des espérances ?...

— J'avais des doutes, des incertitudes, je ne pouvais croire à la réalisation de mon vœu le plus cher. C'est seulement depuis quelques jours que le médecin m'a formellement affirmé la chose.

— Eh bien, qu'est-ce qui t'empêche de te réjouir ?...

Elinor hésitait à cristalliser en paroles ce qui n'était encore qu'une douleur vague au fond de sa pensée. Soudain la peine qu'elle retenait fut la plus forte, elle lui donna cours :

— Il me semble qu'Armand ne m'aime plus... Que lui ai-je fait ? Mon Dieu, que lui ai-je fait ?

Comment la malheureuse aurait-elle pu le deviner ? Pourtant elle ne se méprenait pas, ou du moins elle approchait de la vérité.

Depuis qu'il la savait enceinte, son mari ne cherchait que prétextes à s'éloigner d'elle. Il se sentait maintenant quitte envers elle comme s'il avait soldé une dette. Lorsqu'elle aurait un enfant, l'avenir de leur ménage serait assuré, Elinor serait au comble de ses vœux et lui n'aurait plus besoin de jouer auprès d'elle cette comédie amoureuse dont il était si las. En attendant, il se montrait nerveux, irrité par toutes les niaiseries touchantes qu'elle ne cessait de lui débiter sur le petit être futur :

« Ah ! combien je l'aimerai, ton enfant !... Il te ressemblera. Ce sera un blond comme toi avec des prunelles d'azur. Ton image, mon Armand, je l'ai dans le cœur, je la vois quand mes yeux sont fermés... »

Il levait les épaules, et, lorsqu'elle lui présentait ses lèvres, à peine s'il les honorait de ce baiser rapide que le savoir-vivre ne peut refuser.

Germaine, émue de pitié, car elle avait constaté mieux que personne combien les appréhensions d'Elinor étaient justifiées, s'employa aux consolations mensongères :

— Mais tu es absurde ! Armand t'aime, il vient de me promettre qu'il ne te quitterait pas ; il renonce à ce voyage qui te chagrinait.

Elinor eut un élan de gratitude vers son amie ; elle l'embrassa avec un visage encore tout chaud de larmes et lui dit :

— Oh! merci, tu es bonne!

Et, secrètement, elle constatait : « A présent, il me faut une intermédiaire quand je veux obtenir quelque chose... »

Encouragée par le succès, Germaine annonça :

— Sais-tu le moyen que j'ai imaginé pour qu'Armand n'aille pas se distraire ailleurs?... Eh bien! je lui ai assuré que tu ne demandais pas mieux que d'inviter des amis, et qu'on s'amuserait, qu'on jouerait la comédie.

— Ah!... c'est cela qui l'a fait rester...

— Oui; que voudrais-tu que ce fût?...

Elle n'osa pas dire ce qu'elle avait souhaité. Ce cœur naïf ignorait tout de la diplomatie du mariage. Elle se figurait que l'espoir de paternité doit rendre les hommes plus empressés pour celle qui porte leur image; elle avait rêvé que son mari obéirait à un scrupule de tendresse envers elle, et se vouerait à la gâter par les mille petits soins que sollicite en s'alourdissant le corps de l'épouse.

Germaine insinua quelques avis :

— Écoute mon expérience, plus vieille que la tienne de deux années. Ne laisse pas ton mari s'ennuyer : c'est la monotonie qui détruit l'amour. Aide plutôt Armand à se distraire, et ne lui fais jamais obstacle quand il en témoigne l'intention. Sois sûre que l'atmosphère mondaine est plus favorable à l'humeur de la plupart des hommes que les retraites de l'intimité.

Jamais l'idée ne serait venue à Elinor qu'il fallût amuser un époux. Elle était toute surprise et désolée d'apprendre que l'amour n'est pas inépuisable et que c'est une véritable entreprise pour une femme que de le répartir sur l'ensemble de la vie.

Avec amertume, elle soupira :

— Je l'aime trop pour être si habile!

— Ma chère, — avertit Germaine, — faute d'habileté, tu peux tout perdre. Songe à ce que tu souffrirais s'il en aimait une autre.

— Aimer une autre femme!...

Elinor eut un redressement nerveux, comme si l'on eût approché d'elle un tison.

La possibilité que son mari pût lui devenir infidèle était

aussi loin de son âme honnête que les idées de vol et d'escroquerie. C'était pour elle un crime, un attentat qu'elle ne pouvait envisager sans frémir.

— Je te jure — répondit-elle — que, si je survivais au malheur d'être dédaignée pour une autre, les murs mêmes de cette maison me feraient horreur. Je partirais ; j'aurais du courage contre mon propre amour... D'un seul coup, d'ailleurs, le dégoût le tuerait, et j'abandonnerais Armand sans tourner la tête...

Germaine se félicita d'avoir été sur ses gardes. Un peu incrédule encore, elle insista :

— Tu ferais cela?... Tu commettrais une pareille folie?...

Elinor eut une explosion qui trahit sa véritable nature de créole au sang vif, et la sincérité de son caractère.

— Oui, — dit-elle, — sans une hésitation, je m'en irais. Pourquoi demeurer auprès d'Armand, si une autre y avait volé ma place?... Je l'ai épousé parce que je l'aimais, pour avoir son amour. Je l'ai épousé uniquement parce qu'il était le plus beau, le plus séduisant de ceux qui ont demandé ma main. Aucune autre considération n'a influencé mon choix. C'est maman que cela flattait de me voir princesse, mais moi !...

Et les sanglots qu'elle renfonçait dans sa gorge éclatèrent comme si déjà l'atroce prévision était accomplie.

Germaine fut émue par cette détresse d'innocente, elle éprouva même une petite indignation en se rappelant les choses qu'Armand avait osé lui dire.

— Pauvre chérie !... Calme-toi... Les nerfs te font mal, oui : tu es souffrante... Mais rien de ce que tu prévois là n'est près d'arriver ; ce sont des imaginations romanesques et, quand tu auras un enfant, tu ne t'en souviendras seulement plus.

Tout en lui tamponnant les yeux avec son mouchoir, elle pensait : « Armand fera bien de se tenir tranquille!... Avec cette petite sauvage, il court de gros risques... »

On entendit les promeneurs qui revenaient.

— Vite, — fit Germaine, — un peu de poudre, vite, pour qu'on ne voie pas que tu as pleuré...

Et elle lui présenta, au bout d'une chaîne, une boîte en or doublée d'une glace, où la houppette minuscule semblait un

oiselet frileux au creux d'un nid. Elinor s'en servit gauchement : elle n'avait l'habitude d'aucun artifice.

— Comme cela, — dit-elle, — Armand qui déteste les larmes ne se doutera de rien...

On reconnaissait le rire gouailleur du prince et le pas pesant de M. Lebouchard.

— Eh bien ! ces dames ont-elles fini d'échanger leurs secrets ?

— Messieurs, — déclara Germaine, — c'est de vous qu'il était question : nous avons disposé de vos loisirs d'automne.

Pendant qu'Hubert était à surveiller les préparatifs du départ, on discuta sur les gens qu'il fallait inviter ; on chercha ceux qui jouaient la comédie, et lesquels mettraient le plus d'animation dans les parties. Elinor se résignait de bonne grâce à ce que Germaine lui avait présenté comme un moyen de garder son mari. Et la liste d'invitations s'allongeait, s'allongeait...

— A propos, — fit Germaine, — qui va s'occuper de nous trouver une pièce, de nous la faire répéter, et de combiner les détails de la mise en scène ?...

Elle savait bien, la fine mouche, qu'il n'y avait dans la société qu'un homme à qui ces besognes délicates pussent être confiées, un seul qui réunît assez de tact et de souplesse, assez de talents, à l'occasion, pour remplacer avantageusement un professionnel. Le nom de Maxence Dutreil fut prononcé : — On ne sut pas au juste par qui, tant le tour avait été adroitement joué ; — il réunit tous les suffrages.

Le marquis reparut :

— La voiture est devant la porte, il ne faut pas faire attendre les chevaux.

Et l'on se sépara, contents les uns des autres.

IX

Toutes les chambres du premier étage étaient occupées, à Belcourt. On avait convié les Guerchain. La comtesse, devant

l'admirable ordonnance du parc et du château, et en apprenant les espérances du jeune ménage, se félicita d'avoir contribué à marier si heureusement une de ses compatriotes. Il y avait aussi le petit couple Saint-Cyron : — toujours amoureux l'un et l'autre après trois ans de mariage et si démonstratifs qu'on les aurait pris pour un ménage d'étudiants. — On ne les voyait qu'au fort de la saison parisienne, et, l'été, dans quelques villégiatures ultra-chics. Où vivaient-ils aux autres époques ? Personne ne le savait, et nul n'aurait pu se vanter d'avoir pénétré le secret de leur résidence. Lorsqu'on interrogeait le concierge du bel immeuble inscrit au *Livre d'Or des Salons* à côté de leur nom, c'était invariablement la même réponse : « Madame la baronne est sortie. » Les méchantes langues prétendaient qu'ils logeaient en réalité aux Batignolles et qu'ils louaient avenue d'Iéna une chambre, afin que le *high life* pût décemment leur adresser là des cartes et leur courrier. Tout cela n'empêchait pas que la jeune femme ne fût élégante et qu'elle ne roulât en voiture de cercle : son usage du monde était trop sûr pour se montrer en fiacre à la file des grands mariages ou dans la cour des hôtels aux jours de réception.

Les Brisaur venaient d'arriver : on les engageait partout dès qu'il était question de jouer la comédie.

Les airs ingénus de la petite Henriette lui valaient autant de succès que son talent. Son teint de porcelaine, ses cheveux de soie maïs, sa bouche mignarde, la faisaient comparer à une poupée, — une adorable petite poupée blonde avec laquelle tous les hommes avaient envie de s'amuser.

Étienne de Brisaur l'avait prise sans dot au moment où il défrisait la quarantaine. De taille gigantesque, avec des yeux limpides, une moustache drue et des muscles de lutteur, il rappelait les Gaulois qui défendirent notre sol contre l'invasion romaine. Impassible et hautain avec tous, il s'était fait l'esclave de sa femme. Il en chérissait la frimousse enfantine qui faisait excuser les caprices. Il était le premier à rire des œillades enchanteresses qu'elle décochait aux hommes, tant il les jugeait innocents. Mais sous ces dehors bénévoles, on le devinait si passionnément amoureux que toute sa personne en avait quelque chose d'auguste, de presque tragique.

Maxence Dutreil aussi était à Belcourt, partageant avec le

prince le privilège de plaire aux dames. L'invitation à passer un mois chez les Prax, reçue au moment où il désespérait de rejoindre Germaine, l'avait rempli de joie, et d'une ferveur accrue pour sa maîtresse d'un jour. Il accourait le cœur tout chaud, prêt à récolter la moisson d'amour dont une brève après-midi de printemps lui avait laissé l'enivrante promesse. En revoyant la jeune femme, en entendant sa voix, il tressaillit. Elle était venue seule faire une visite à Belcourt. Son visage était un peu pâle; elle approcha de son amant toute tremblante et renouvela le don d'elle-même dans un sourire. Il n'eut plus de pensée que pour l'instant où il atteindrait au bonheur ainsi promis encore.

Mais que de prudence serait nécessaire!...

La première fois que le marquis, ayant escorté sa femme chez leurs cousins, s'y trouva en face de Maxence Dutreil, un éblouissement le fit chanceler. Il craignit de défaillir et s'étaya au mur. Puis, il fixa sur son audacieux rival un regard violent, agressif. L'autre lui rendit ce regard: et la haine, une haine implacable surgit entre ces deux hommes.

Pourtant, sous peine d'attirer l'attention, ils étaient obligés de s'aborder. Comme ils hésitaient, le prince s'empressa:

— Est-ce que vous ne vous connaissez pas?

Dutreil se raffermit le premier.

— Si, si, — fit-il.

Et, avec une attitude parfaite de correction, il s'avança, la main tendue.

Leurs doigts glacés se rencontrèrent. Au fond, le marquis étouffait un besoin urgent d'écraser, de broyer cette main de voleur: — oui, un voleur, celui qui dérobe votre bien, qui, clandestinement, vous dépouille! — Il ne se contenait qu'en se rappelant son impuissance à injurier Dutreil, sans se désigner lui-même à la risée publique. Et il dissimula sa rage, jurant de plus belle que l'heure des représailles viendrait.

Enfin Germaine, qui avait tout observé, respira. Elle déduisit de l'incident que désormais une entière licence lui serait laissée.

« Faut-il qu'elle me suppose aveugle, — pensa Hubert, — pour avoir osé introduire ici son amant!... » L'idée ne lui

vint même pas que cette audace de Germaine, au contraire, fût soutenue par la certitude de sa lâche connivence.

Le prince ne fut pas long à constater que sa cousine se prêtait volontiers aux galanteries de Dutreil, tandis qu'elle se soustrayait aux siennes. Il en éprouva un ressentiment très vif, qu'il s'efforçait à peine de cacher à son hôte. Il fallait toute la souplesse de celui-ci, et la volonté qu'il avait de ne pas quitter Belcourt, pour tolérer les perpétuelles algarades d'un maître de maison dépité. Germaine, toute au plaisir de cette joute, dont elle était le prix, modérait l'humeur des deux hommes. Elle savait départir à chacun ce qui devait l'apaiser, réclamant toutes les concessions de celui à qui elle appartenait, persuadant à l'autre qu'elle luttait contre la préférence de son cœur par un scrupule d'amitié envers Elinor.

Ce nom de sa femme, que Germaine opposait sans cesse à ses désirs, ne servait qu'à irriter Armand. Rien ne nous est plus importun que le spectre d'un sentiment mort, à l'heure de fêter l'avènement d'un nouvel amour. Nous en voulons à l'être qui persiste à nous chérir, comme s'il commettait une mauvaise action, un attentat contre notre droit d'oublier. Aussi ne fut-ce pas vers la pauvre Elinor que retourna l'esprit mobile de son mari : il était de ceux qui ne débarquent pas deux fois aux mêmes rivages. A la fin, il en eut assez de courtiser inutilement la décevante Germaine ; afin de se prouver à lui-même qu'il était libre, libre de ses faits, de ses paroles, de ses bonnes grâces, et que son mariage n'avait rien d'une servitude, il reporta vers Henriette de Brisaur les hommages qu'il tenait à la disposition de toute femme un peu avenante. Il ne la quittait plus. On se réunissait l'après-midi pour répéter *la Surprise de l'Amour*, ce marivaudage fripon qui se joue en satins clairs et parmi des bosquets sinueux. Brusquement, le prince prétexta que le rôle de Lélio, qu'il s'était décerné précédemment pour y être l'amoureux de Germaine, lui convenait mal, et il l'échangea contre celui d'Arlequin, jusque-là dévolu à Maxence. C'était l'occasion d'adresser des galanteries et des clins d'œil à Henriette, tout à son aise. Elle était une Colombine idéale ; elle se laissait lutiner avec candeur, sans avoir l'air de distinguer, dans les privautés d'Arlequin, la

part du comédien et celle de l'homme. Elle interprétait son rôle en espiègle, y faisant ressortir tour à tour une ruse et une spontanéité qui ravissaient son partenaire. La princesse ne débrouillait pas ces trames. Son esprit simple, peu rompu aux finesses du français, démêlait difficilement l'artifice d'avec la vérité dans cette comédie; mais, à travers le dialogue léger, brillant, pervers, ce qu'elle discernait trop clairement, c'est que son mari n'était plus à elle. Chaque fois qu'il enlaçait la taille de Colombine pour quelque déclaration, elle se sentait mourir de jalousie.

Un jour que Brisaur, impatient d'admirer sa femme, s'était glissé, à la suite de la princesse, pendant une répétition, dans la salle interdite au public, il vit le prince mettre un baiser sur la nuque d'Henriette, et elle se prêter complaisamment à ce jeu de scène. Ils en avaient donc l'habitude!... Que dire, sans paraître un espion ridicule, puisque l'usage autorise de telles inconvenances?... Il se retira sans bruit. Toutefois cet homme apoplectique était devenu affreusement rouge, et la princesse se rendit compte que lui aussi aimait éperdument : il souffrirait autant qu'elle, s'il avait le malheur d'être trahi. Mais tous deux étaient loin de s'arrêter à une telle hypothèse!

Le soir, les femmes, réunies sous de hautes lampes voilées de dentelles, bavardaient pendant que leurs époux, en bons *clubmen*, se relayaient à une table de *bridge*. Lorsque c'était son tour de quitter le jeu, Armand s'asseyait auprès d'Henriette, et l'enveloppait de ses gentillesses. Parfois il l'isolait dans un coin et, en sourdine, lui contait des anecdotes grivoises. Tandis qu'elle pouffait comme si on l'eût chatouillée, la physionomie d'Elinor se figeait. Celle-là ne riait pas des plaisanteries salées. Son sens anglo-saxon de la pudeur la préservait de comprendre ce qui se disait autour d'elle, mais elle y devinait des malpropretés innomées dans son pays. L'idéal romanesque, que toute jeune elle s'était façonné, la gardait pure dans ce milieu d'intrigue et de luxure. Elle attribuait à sa naissance lointaine, à l'éducation étrangère qui faisait d'elle un être à part et, sans doute, un peu excentrique la tristesse d'exilée qu'elle éprouvait. Jusqu'au petit ménage Saint-Cyron, avec ses airs polissons de n'être pas marié, tout

la choquait dans cet entourage. Elle ne parvenait pas à saisir ce qu'on peut trouver de drôle aux choses de l'amour. Pour elle, c'était un mystère grave, dont il ne convient de parler qu'à deux, entre desservants d'un même culte.

Ce qu'elle endurait était d'autant plus cruel que malade, accablée par les malaises de son état, elle ne pouvait suivre les excursions organisées pour l'amusement de leurs hôtes. Son cœur se contractait alors qu'elle regardait partir le break où le prince emmenait la joyeuse compagnie visiter quelque château historique ou une ruine du voisinage. On était gai, on emportait du champagne et des victuailles dans les coffres de la voiture. Les adieux qu'on adressait de loin à Elinor avec la main, pendant qu'elle restait sur le perron à voir s'éloigner Armand, lui faisaient mal comme si ce fût pour toujours qu'il l'abandonnât.

C'était là pourtant une abnégation qu'elle s'imposait pour l'enfant qui naîtrait bientôt. Elle le chérissait déjà de toutes les forces de son être, elle lui appartenait complètement comme au père.

Au retour, il la trouvait sur sa chaise longue, où elle l'avait attendu, le cœur tout transi, avec de la tristesse aux yeux. Dès la porte, il devenait nerveux, ennuyé, prêt à mal accueillir ce qu'elle dirait. Tout en elle, son air de souffrance, ses moindres gestes, son attitude résignée, l'irritait aussitôt. A son côté, le souvenir des visages aimables qu'il avait récemment quittés le harcelait ; il ne songeait qu'à les rejoindre.

Certes, la pauvre Elinor n'était pas très adroite, mais l'est-on jamais quand on aime, quand on aime trop?...

Un jour qu'Armand rentrait plus tard que de coutume, elle l'accabla d'une tendresse gémissante.

— Oh ! — murmura-t-elle, — je ne t'ai presque pas vu aujourd'hui.

— Que veux-tu ! il faut bien que je me consacre à nos invités.

Elle se demanda, sans oser exhaler ce furtif reproche : « Était-il donc si nécessaire que notre maison fût pleine ? » Puis, soudain, avec l'énergie de la passion elle se jeta sur sa poitrine...

— Armand, mon Armand, dis-moi que tu m'aimes...

Il avait bien envie de l'écarter de lui, et que cette forme disgraciée ne s'appuyât plus à son corps.

Avec embarras il répondit :

— Certainement, petite folle, je t'aime ! Mais sois sage, reste étendue.

— Oh ! de quel ton tu me dis cela !... Ce n'est pas de la lassitude, non... Tu me repousses...

Il eut un haussement d'épaules, qui la fit éclater en sanglots. Alors, il la gronda :

— Elinor, ces enfantillages sont ridicules ; vous allez vous défigurer, à pleurer ainsi !

Craignant d'être laide, encore plus laide que ne la faisaient sa taille élargie et ses joues creuses, elle essuya ses paupières. Mais sa lamentation continua.

— C'est que je t'aime tant, vois-tu !... Mille fois plus encore depuis que je sens, là, remuer la chère créature qui me vient de toi.

Armand essaya de la calmer.

— Justement, ménage-toi pour notre enfant, je t'en prie.

Mais elle, stimulée par un tourment qui avivait son amour, ne se laissa pas ôter la parole.

— Comprends-moi bien. Je t'adore, je t'ai donné ma vie, je suis prête pour toi à tous les sacrifices. Mais l'idée seule que tu pourrais aimer une autre femme, c'est comme un couteau qui s'enfonce dans mon cœur.

C'était la première fois qu'elle touchait à pareil sujet. La jalousie qui se montre, c'est la démence de l'adversaire qui, subitement, au milieu d'une partie, mettrait cartes sur table.

Ayant vu dans le jeu de cette âme loyale, Armand s'efforça de la rassurer.

— Où vas-tu chercher de semblables idées ?... Sois raisonnable, ne dis pas de bêtises.

Elle se récria :

— Ce ne sont pas des bêtises ! Devant une trahison de toi, il me semble que je tomberais morte. Ou bien je ne voudrais plus te revoir jamais ; cela, je te le jure... Je me sauverais d'ici, je te fuirais comme un fléau. J'irais loin, loin, le plus loin possible, tout au fond de mon pays.

Armand prit ces propos à la légère et comme des extravagances que sa grossesse justifiait: il se baissa vers elle et lui mit aux lèvres le baiser qu'elle attendait, les bras ouverts. Puis, lestement, il s'évada pour revêtir son habit paré d'un œillet blanc.

Peu de chose suffisait à rassurer Elinor. Comment cette mère, que chaque tressaillement de ses entrailles attachait davantage à son mari, aurait-elle soupçonné qu'elle lui était maintenant plus qu'indifférente, qu'elle était l'objet de son dégoût? Tandis qu'au fond de sa chair se formait l'enfant commun, pouvait-elle s'aviser que le père, le mari, le dieu, consacrait tout son effort au dessein de la tromper?

« Je serai l'amant de la petite Brisaur », s'était dit Armand, Son coup d'œil libertin avait tout de suite évalué les qualités physiques de cette enfant. Elle avait une délicatesse de traits, un teint de fleur, qui faisaient penser aux gravures anglaises. Elle était tour à tour si naïve qu'on se serait demandé si elle avait cessé d'être vierge, et de si mauvais ton dans ses rires qu'on la pouvait croire dépravée. Ses prunelles énigmatiques promettaient, par moments, un facile abandon d'elle-même, et, par d'autres, elles intimidaient à force de candeur.

D'accord, en cela, avec Dutreil, le prince inventait tous les jours de nouveaux prétextes pour reculer l'époque de la représentation, car il avait été décidé qu'aussitôt après cette grande fête la troupe se disloquerait : les hôtes du château céderaient la place à une nouvelle série. Armand et Maxence, à chaque répétition, suscitaient quelque difficulté, cause précieuse de quelque retard; ils s'ingéniaient, en revanche, à multiplier les agréments des journées.

Le matin était voué aux promenades à cheval. La forêt alentour offrait pour ce sport d'interminables allées de mousse et des ombres somptueuses. On partait au nombre de cinq : le ménage Guerchain, chez qui c'était une tradition d'hygiène que l'exercice du matin; Dutreil, élégant cavalier, de carrure superbe, qui le premier se détachait du lot pour galoper dans la direction de Rochemont; le prince avec Henriette de Brisaur.

Le mari de celle-ci, de trop gros poids pour charger les pur sang de l'écurie, avait d'ailleurs renoncé à l'équitation.

Il employait ses matinées à un régime qu'il avait combiné pour maigrir. C'était, d'abord, dans sa chambre, tout un système de gymnastique portative : haltères qu'il brandissait, courroies élastiques sur lesquelles il s'écartelait. Après quoi, descendu au jardin, et, jusqu'à ce qu'il eût exprimé sa dernière goutte de sueur, il marchait, marchait, avec la constance d'une âme qui sait commander aux muscles... « Ainsi, pensait-il, je me conserverai en forme, et Henriette ne constatera pas les vingt ans que j'ai de plus qu'elle... »

Quant au ménage Saint-Cyron, il était entendu qu'on ne le voyait jamais avant déjeuner. Ils quittaient leur chambre au dernier coup de cloche, et n'en paraissaient pas plus reposés.

La quotidienne cavalcade se dispersait, chacun des deux couples allant à sa fantaisie. Les Guerchain, en gens posés, trottaient botte à botte tout en causant. Elle, grande, avec les traits forts et réguliers de sa race et ce teint coloré des Américaines, que les vents d'Atlantique ont rafraîchi, sans doute, pour la durée de leur existence; lui, plus petit qu'elle, effacé, menu, semblant toujours la suivre plutôt que l'accompagner.

Dans une de ces chevauchées, soudain elle se pencha vers lui :

— Ne trouvez-vous pas — dit-elle — que le prince compromet beaucoup cette petite folle d'Henriette?

Sa rancune conjugale, volontiers en éveil, le fit riposter aigrement :

— Il a bien raison de s'émanciper un peu, puisque sa femme ne lui inflige pas l'humiliation d'être mené en laisse!

Cette allusion à l'assujettissement que lui-même subissait dans son ménage piqua l'autoritaire comtesse.

Elle répliqua par une leçon :

— Elinor est confiante, c'est bon! Mais il faudrait voir ce qui adviendrait si elle prenait le prince en faute. Croyez-vous qu'elle lui ait apporté six millions de dollars pour être supplantée par une passante?

Le comte se montra sceptique :

— Bah!... Elle n'aurait pas moins que lui à perdre par un scandale. Ne l'a-t-il pas faite princesse?

Madame de Guerchain fit parade d'une indépendance qu'elle eût été bien penaude de prouver :

— Ce n'est pas cette considération qui retiendrait une femme de notre race.

A son tour, le comte voulut établir la suprématie d'un des siens :

— En tout cas, ils ont tort de ne pas se méfier de Brisaur. Celui-là n'a rien à ménager. Il est riche, il idolâtre sa femme ; c'est un vrai sanglier qui foncerait sur eux, s'il se savait trahi.

La comtesse de Guerchain était d'humeur contrariante.

— Pour celui-là, c'est possible... Mais Rochemont, — fit-elle, — prétendrez-vous qu'il soit un mari farouche ?

Il y avait dans le ton de cette nouvelle attaque une ironie qui ne laissa pas d'intriguer le comte de Guerchain.

— Que voulez-vous dire ?

Un rire impertinent mit au jour l'implacable rangée des dents américaines.

— Et Maxence Dutreil ?...

— Quoi ?... Quelle méchanceté allez-vous insinuer là ?

— Mais regardez-le donc, là-bas, qui file sous bois, à la dérobée !... Je parie qu'aussitôt hors de notre vue il prendra la direction de Rochemont.

— Eh bien ?...

— Eh bien ! croyez-vous qu'Hubert soit le seul à ignorer la liaison de Germaine avec Maxence ?

M. de Guerchain s'emporta :

— Comment hasardez-vous de pareilles accusations !...

La comtesse, froidement, allégua :

— Que voulez-vous ! Monsieur de Rochemont est un pauvre diable qui s'est marié sans un sou. La seule attitude possible pour lui est de se boucher si hermétiquement les yeux qu'il ne puisse rien voir de certaines fantaisies... Quelle ressource aurait-il, s'il lui arrivait de surprendre Germaine ?... Se taire.

Vexé d'entendre juger avec cette rigueur un camarade de cercle, un voisin, un représentant de la grande famille aristocratique dont les membres se sentent solidaires, M. de Guerchain se piqua de bâillonner sa femme :

— Taisez-vous ! Je tiens Hubert pour un très galant homme, incapable de tolérer l'inconduite s'il la soupçonnait.

C'est en devisant ainsi que ce ménage de mondains foulait la bonne terre où poussent les moissons, où les animaux vivent en paix.

D'autres, à la même heure, n'écoutaient que trop la voix tentatrice qui se mêle au concert des buissons, au frisson du feuillage et au chant des oiseaux pour inciter les êtres à s'aimer, à s'aimer librement, selon l'éternelle loi de l'instinct.

Seule avec Armand de Prax sous les branches, la petite Brisaur galopait. S'enivrer de grand air était délicieux. Le paysage, encore tout trempé de la rosée matinale, dessinait ses grisailles lumineuses. La forêt venait de s'éveiller. Les feuilles jaunissantes se fondaient harmonieusement dans la brume à un reste de verdure. L'haleine mouillée qui s'échappait des troncs saturait l'atmosphère de son parfum végétal. La terre était molle sous la foulée des sabots. Un désir vivace de fuir, d'aller loin, très vite, de se précipiter à quelque joie éperdue, transportait les cavaliers. Armand regardait la jeune femme. L'air avivait ses joues, les teintait d'un rose mûrissant. Son corsage bondissait; sa bouche, entr'ouverte pour un souffle accéléré, aspirait la vie audacieusement. Sous son chapeau d'homme, le chignon solide et luisant provoquait une impérieuse envie : Armand pensait à détordre, à éparpiller ces longs cheveux de femme sur les épaules de l'amazone afin qu'elle reprît son air de fillette. Il la trouvait infiniment attrayante avec la flexibilité qu'elle prêtait aux mouvements de sa bête.

Un matin, il pressa l'allure afin que la jeune femme s'animât davantage, et, dans le vent de la course, sans préambule, il lui déclara le désir qu'il avait d'elle. Effarée de cet assaut, elle jeta vers lui un regard peureux et, à toute vitesse, elle se sauva. Il l'eut bientôt rejointe et ne tarda pas à l'apprivoiser. Il retrouva pour elle les termes de la plus jolie tendresse, les mots toujours pareils qui avaient fait déjà palpiter tant et tant de femmes. N'est-ce pas, en effet, à ce miel toujours le même des protestations amoureuses que se laissaient engluer les petits cœurs novices de jeunes filles comme les cœurs coupables, déçus, qui, insatiablement, veulent encore et encore du mensonge?

Ce corrupteur habile savait l'accent sincère qui force la conviction. Il forgea toute une histoire.

— Je vous ai rencontrée pour la première fois, il y a deux ans, à un bal blanc que donnait la duchesse d'Arcicourt, et dès lors je vous ai aimée. Vous paraissiez à peine d'âge à danser, on s'étonnait que vous eussiez des robes longues. Mon Dieu que vous étiez délicieuse !...

Et elle, ingénument :

— Moi, je vous avais distingué parmi tous les autres : vous étiez le plus mince, le plus blond... Mais maman, qui flaira ma préférence, me dit : « Ne te prépare pas de chagrin avec celui-là, fillette, il n'est pas pour toi. »

Hypocritement, le prince soupira :

— Ah ! comme vous renouvelez mon crève-cœur !... Si vous saviez combien à cette époque j'ai maudit mes folies, ma ruine, tout ce qui me séparait de vous !... Ah ! si j'avais été libre de suivre mon penchant !...

Tandis qu'il nouait en guirlandes des phrases sur le grand amour, celui qui emplit une vie entière, etc., etc., Henriette, toute pensive, l'écoutait. Elle buvait ses paroles plus grisantes que l'air du matin. Elle balançait son buste gracieux en songeant : « Jamais Étienne ne m'a dit de pareilles choses... » Elle comparait l'épaisse encolure du bon géant qu'était son mari à la mine engageante de ce magnétiseur, de cet enjôleur ; et, abusée par les apparences, elle méconnaissait le seul attachement vrai qu'elle eût inspiré.

Aux fadeurs sentimentales, Armand substitua bientôt le langage plus irritant de la passion physique. Lui-même, allumé à la chaleur de ses paroles, ne sachant plus qu'il mentait, sans souci de l'ami crédule qui lui confiait cette enfant inexpérimentée, il l'entraînait avec lui vers un sort inconnu.

Ils regagnaient le château par les plus longs chemins, et, généralement, les derniers. Dès qu'ils s'apercevaient de leur retard, ils éperonnaient leurs chevaux et les lançaient d'un tel train qu'on les aurait crus emportés. Elinor, de sa fenêtre, guettait leur retour : ils accouraient d'une inconcevable vitesse, noirs tous deux sur l'horizon, se ruant droit vers le château comme deux oiseaux chassés par l'orage.

Brisaur, en faction, s'inquiétait de tous les accidents possi-

bles, sauf de celui qui le menaçait. Remis en gaieté par le seul aspect de la gentille amazone qui était sa joie, son bien, son orgueil, il s'écriait, sans varier sa formule :

— Eh bien ! bonne promenade ?...

Armand, afin d'éviter le moindre embarras à sa compagne, s'empressait de répondre :

— Excellente !... Nous mourons de faim...

Alors, entre ses bras d'athlète, Brisaur bouclait sa femme, il l'enlevait de la selle, la déposait à terre et lui appliquait sur les joues deux gros baisers de brave homme satisfait.

Dutreil, à son tour, rentrait, bride abattue, la physionomie victorieuse. C'est que lui aussi apprenait à se tirer avantageusement des difficultés que l'adultère rencontre à la campagne. Les premiers essais avaient été laborieux. Il ne réussissait à voir Germaine qu'en public, aux répétitions, ou furtivement dehors, avec le souci que leurs absences fussent remarquées. Peu à peu, s'étant persuadés que M. de Rochemont ne les surveillait pas, les amants s'enhardirent. Ils se donnaient rendez-vous à mi-chemin de Belcourt. Tantôt les huttes forestières, tantôt les taillis leurs servaient d'asile. Toutefois, avec la saison qui s'avançait, il leur fallut trouver un abri moins rustique. Il y avait au centre des bois de Rochemont un vieux pavillon, tapissé de lierre, refuge pour les chasseurs en cas de pluie. Les murs étaient recouverts d'une cretonne à feuillage, ainsi qu'un large divan logé dans une encoignure.

La clé grinçait dans la serrure, et, une fois entré, on respirait une odeur de moisi.

C'est là que Germaine résolut de recevoir Dutreil, dans la matinée. Elle le précédait, en apportant quelque objet destiné à parer leur retraite : un coussin, des livres, et toujours une botte de fleurs glanée au passage. Les chrysanthèmes foisonnaient, avec leur chevelure luxuriante et leur maigre verdure. Elle choisissait les plus clairs d'abord, fascinée par la lumière de leurs têtes neigeuses, puis allait aux pétales d'or et de cuivre rouge distribués en rayons de soleil, aux touffes cramoisies, à tout cet éparpillement qui saigne et rutile aux jardins de l'automne.

Lorsque ses bouquets étaient finis, elle attendait. Au milieu

du silence profond des bois, on entendait la fuite de quelque gibier sur le tapis craquant des feuilles mortes, et parfois une détonation lointaine. Un rien d'alarme aiguisait l'ouïe de la jeune femme. Soudain, c'était un bruit léger de pas : Maxence avançait entre les branches avec la prudence d'un chevreuil.

Il laissait son cheval chez l'aubergiste de Tessé, puis, à pied. il gagnait le pavillon en suivant un étroit sentier. Germaine entr'ouvrait la porte; il était dans ses bras enlacé par elle, l'étreignant à l'étouffer...

S'ils s'étaient aimés à Paris, dans la banalité d'une chambre d'hôtel ou d'un petit rez-de-chaussée, leur passion n'aurait pas eu sans doute cette fougue romanesque dont elle s'exaltait. L'amour aurait pris place parmi leurs occupations journalières entre les courses de l'un et les visites de l'autre. Mais là, sous la frondaison pourprée des grands hêtres, parmi les senteurs savoureuses de la terre, une poésie fermentait en leurs âmes. Les sèves de la nature s'associaient à leur fièvre et leurs âmes perdaient la notion du temps.

Parfois Maxence frémissait de sa responsabilité, des dangers auxquels il exposait Germaine. Au moindre bruit, il la quittait d'un bond, allait surveiller les abords. Assuré que tout était désert autour d'eux, il revenait et la serrait précieusement contre son cœur :

— Sens comme il bat!... Il me semble que, s'il arrivait quelque chose par ma faute, tu cesserais de m'aimer...

Elle riait de le voir si craintif, lui que tout le monde redoutait pour sa force et son adresse.

Avec une jolie expression de défi, elle secouait sa jeune tête échevelée :

— Personne ne peut nous découvrir ici : cette masure est dans la partie la plus écartée du bois, on n'y vient que s'il pleut, les jours de grandes battues.

— Mais ton mari?...

— Oh! ne parlons pas de lui!...

Germaine avait peu à peu recouvré de la sécurité. Au fond, elle craignait encore, par instants, une rencontre fortuite entre les deux hommes, un de ces hasards qui mettent un époux juste en face de l'évidence qu'à tout prix il souhaitait

d'éluder. « Assurément, — se disait-elle, — si Hubert apercevait Maxence sur ses terres, il trouverait que c'est aller un peu loin.... Mais bah! quelle probabilité y a-t-il d'une pareille malchance?... »

Aiguillonnée par cette pointe d'héroïsme que le péril ajoute aux aventures, elle redoublait d'ardeur et de témérité. Le risque même qu'il lui plaisait de courir pour ce séduisant garçon la faisait croire, en sa propre faveur, à une de ces nobles passions qui excusent l'adultère; elle se parait de dévouement comme d'un costume neuf et qui lui seyait bien.

Quand l'heure de l'adieu venait, un petit frisson la parcourait toute ; elle pensait aux histoires qu'il faudrait fabriquer pour justifier son absence.

Lui devinait ce souci :

— Peut-être vaudrait-il mieux que je passe quelques jours sans revenir...

— Oh !... Non, non, je compte sur toi demain.

— Est-ce prudent?...

— Jure que tu viendras !

Il jurait, faible comme on est toujours quand on aime, et alors seulement sa maîtresse le laissait partir. Elle le regardait s'enfoncer dans les buissons, et restait à la même place jusqu'à ce que de très loin, dans le grand silence des bois, elle entendît l'imperceptible trot du cheval s'évanouir sur la route. Elle filait, à son tour, par la traverse, et rentrait au château exténuée d'émotions.

Tout exaspéré que fût le marquis de l'audace tranquille avec laquelle Germaine avait installé Dutreil chez leurs voisins, de l'aisance avec laquelle ils s'abordaient sous ses yeux et des ruses de leur langage, il subissait cet état de choses avec une apparente placidité. Sa revanche était de penser que ces amants n'avaient aucune possibilité de se voir en particulier à Belcourt. Le mari se fiait aux multiples entraves de la vie mondaine pour les contenir. Il goûtait une joie mauvaise à imaginer les désirs de son rival, élancés vers la femme dont lui était le possesseur et que, pour chaque nuit, il ramenait sous son toit. Il trouvait même à cette créature détestable un attrait plus vif de ce qu'elle était convoitée par un autre, et le lui témoignait.

Bientôt il remarqua une transformation dans les habitudes de Germaine : elle renonçait à paresser le matin ; elle partait de bonne heure, se dirigeant vers les bois ; on ne la revoyait plus avant le déjeuner. Quelle était cette passion subite pour la promenade ?...

Il s'informa, et apprit de la jeune femme qu'elle avait adopté des règles nouvelles d'hygiène, par crainte de l'embonpoint.

Un matin qu'il était en chasse, il la vit dans l'éloignement passer pimpante et rapide. Il aurait marché tout droit vers elle, tant son esprit, à cette heure, en ces lieux, était détourné du soupçon. Mais il observa qu'elle épiait de droite et de gauche. Alors il la suivit sous la futaie en se cachant. Elle atteignit le pavillon, y entra. Et comme il était à se demander ce que cela signifiait, un froissement de feuilles, à distance, lui fit faire volte-face : le frôlement de quelque animal, sans doute. Hubert épaula son fusil par le mouvement instinctif du chasseur. Comme où il allait ajuster, une figure humaine se dessina sur le fourré : la belle figure barbue de Maxence Dutreil.

La stupeur de cette découverte détendit son bras, il eut une hésitation. Puis, par un nouveau geste, criminel cette fois, il visa. Certes l'occasion était superbe ; jamais plus ne s'offrirait la pareille. Qui douterait de l'erreur par laquelle il aurait abattu cet homme, croyant tirer sur un gros gibier ? Pourtant le doigt, le doigt crispé, auquel vie ou mort était suspendue, ne bougea pas. Soit que la morale civilisée le frappât d'inertie, soit que le feu des premières indignations fût éteint par la durée des compromis, Hubert ne trouvait pas l'énergie d'assassiner. Et déjà l'autre, sans flairer le péril, ardent, joyeux, touchait au but. De l'intérieur, une petite main avait ouvert la porte et la refermait prestement.

Ainsi, c'est à cela qu'avaient abouti la patience. le silence et presque le pardon !... Les misérables étaient là, chez lui, à le braver... Que faire ? Des possibilités lui traversèrent le cerveau comme des éclairs sillonnent un ciel d'orage. Qui l'empêchait de défoncer cette porte et de fusiller ces coquins à bout portant, comme des chiens enragés ? Si ces mœurs sauvages lui répugnaient, il pouvait se borner à une ven-

geance pacifique, aller requérir des témoins, les aposter, leur dire : « Attention à ceux qui vont sortir de là !... » Qu'est-ce qui le retenait ? Quelle faiblesse appesantissait son vouloir, émiettait sa colère ?... Quelle lâcheté ?... Une première défaite de l'honneur suffit-elle donc à paralyser tout élan noble chez un gentilhomme, à faire de lui un calculateur qui suppute le prix des revanches ?...

Morne et comme en léthargie, le marquis restait immobile, les yeux fixés sur les murs du pavillon... Subitement, mordu de l'idée qu'on pouvait le surprendre là, espionnant la chose que pour tous il devait ignorer, une terreur le saisit. Mû comme par un ressort, il décampa... A le voir détaler ainsi sur son propre sol, on eût dit un voleur pourchassé.

CLAUDE FERVAL

(La fin au prochain numéro.)

LE TRAVAIL DE NUIT

DES FEMMES

La loi française du 2 novembre 1892 interdit, en principe, le travail de nuit, aux enfants de moins de dix-huit ans, aux filles mineures et aux femmes de tout âge, et il n'y aurait pas lieu de revenir sur cette loi, si elle n'avait admis des dérogations, temporaires ou permanentes, en faveur de certaines industries. Mais, depuis quelques années, une campagne énergique est menée pour supprimer toutes ces exceptions. L'*Association pour la protection légale des Travailleurs*, composée d'hommes appartenant à tous les partis politiques, s'est prononcée en ce sens. Les récents Congrès d'hygiène, et particulièrement celui de Paris en 1900, ont émis des vœux analogues. Une réunion tenue à Bâle au cours de l'été 1903 a même constaté que la situation internationale peut permettre aujourd'hui d'espérer la conclusion d'un accord entre les différents grands pays industriels sur ce point spécial[1]. La question viendra tôt ou tard devant nos assemblées : il peut être utile d'en présenter une rapide étude d'ensemble[2].

1. Voir à ce propos *Revue politique et parlementaire* du 10 octobre 1903 : A. Millerand, Les Traités de Travail — La réunion de Bâle.

2. Il sera souvent parlé, au cours de cet article, d'une enquête parlementaire c'est celle que mena, avant le vote de la loi de 1892, une Commission de la Chambre ayant pour président M. Ricard et pour rapporteur M. Richard Waddington. Cette enquête longue et minutieuse porta sur l'industrie de la couture à Paris et sur l'industrie textile dans le Nord et dans l'Est, de beaucoup les plus importantes et les plus intéressées.

*
* *

On a combattu le travail de nuit des femmes pour des raisons hygiéniques, sociales et morales.

Le travail de nuit est hygiéniquement déplorable parce que l'ouvrière, qui commence son travail à sept heures du soir, n'est pas reposée comme celle qui arrive à l'usine le matin : il en résulte pour elle une fatigue plus considérable. Elle travaille à la lumière, au détriment de ses yeux. La nuit est, par la nature même, destinée au repos; l'activité de toutes les fonctions se ralentit et c'est presque un lieu commun que le sommeil du jour est moins réparateur que celui de la nuit; quiconque fait du jour la nuit et réciproquement, paie tôt ou tard cette mauvaise habitude. En fait, le travail de nuit pour l'ouvrière aboutit à la privation de sommeil. Rentrée chez elle à six heures du matin, elle s'occupe de son ménage, de ses enfants jusqu'à huit heures et demie. Elle se couche alors jusqu'à dix heures, puis se relève vers midi pour préparer le repas; elle se recouche ensuite d'une heure jusqu'à cinq heures de l'après-midi. Elle ne peut donc prendre en tout que cinq heures d'un repos interrompu, troublé par le bruit des enfants, par les allées et venues de la maison : le plus souvent elle ne dort même pas aussi longtemps; énervée, fatiguée, elle se lève, sort, va se promener. C'est ainsi qu'un industriel du Nord déclarait à l'enquête parlementaire avoir supprimé le travail de nuit dans ses établissements parce qu'il rencontrait le jour ses ouvrières, qui se promenaient faute de pouvoir trouver le sommeil et qu'il les voyait le soir, brisées de fatigue, s'endormir sur les métiers.

Mais le travail de nuit est particulièrement nuisible quand, au lieu de se substituer au travail de jour, il s'y surajoute, quand, après la journée de travail, il constitue une *veillée*, ce qui, avant la loi de 1892, était le cas normal à Paris dans l'industrie de la couture. Les ouvrières, qui se mettaient à la besogne vers neuf heures du matin, prenaient une heure de repos à midi pour déjeuner, puis se remettaient à la tâche jusqu'au soir; alors, sans préavis, à la fin de la journée, lorsqu'elles avaient déjà le chapeau sur la tête, on les retenait

jusqu'à minuit, deux heures du matin, parfois toute la nuit; ces heures supplémentaires constituaient une besogne épuisante, car ces jeunes filles n'avaient rien mangé depuis midi, sauf un peu de chocolat grignoté tout en travaillant, à l'instant où la veillée avait été décidée. En outre, demeurant dans les quartiers excentriques, il leur fallait, pour regagner leurs domiciles, faire une heure de chemin par des rues mal fréquentées, sans même pouvoir compter, disait l'une d'elles à l'enquête parlementaire, sur la force publique : « Les agents nous répondent que les honnêtes filles ne courent pas les rues à pareille heure. » Rentrées chez elles exténuées, couchées le plus souvent sans avoir dîné, le lendemain, leur journée commençait à la même heure : seules, les maisons particulièrement bienveillantes toléraient un retard de cinq ou dix minutes à l'arrivée; passé ce délai, la porte était close et la demi-journée perdue. Que pouvait être leur sommeil commencé, après une soirée d'énervement, vers deux ou trois heures du matin ?

Ainsi, plus ou moins aggravé par des conditions insalubres, le travail de nuit des femmes a toujours comme conséquence la privation de sommeil. Or, voici ce qu'en dit le docteur Rochard[1] :

Le travail de nuit est pernicieux par lui-même et a des inconvénients sérieux, alors même que les femmes peuvent se reposer pendant le jour. La privation de sommeil est une des plus pénibles que l'on puisse endurer; elle devient plus cruelle encore lorsqu'il s'y joint un travail monotone et fatigant par la répétition des mêmes mouvements. Elle est surtout fatale à la santé des femmes. A ce régime elles maigrissent, s'anémient et bientôt tous les désordres nerveux, qu'entraîne l'appauvrissement du sang, se succèdent et s'enchaînent, en même temps que leur vue s'affaiblit et s'altère par ce travail accompli à la lumière vacillante du gaz.

Lorsqu'elles sont mères, leur lait se tarit et la santé des nourrissons, déjà fortement compromise par l'absence continuelle de la mère, est définitivement sacrifiée. Dans le jour, elles ont la ressource

1. Le docteur Rochard a exprimé cet avis dans le rapport qu'il a rédigé au nom d'une Commission de l'Académie de médecine composée de MM. Brouardel, Proust, Tarnier et lui-même, à laquelle avait été déléguée l'étude de la question sur la demande de la Commission parlementaire, et dont les conclusions furent adoptées à l'unanimité par l'Académie.

de les déposer à la crèche, mais celle-ci ferme le soir et l'enfant reste jusqu'au lendemain dans son berceau, sans soins et sans nourriture. Nous nous préoccupons à juste titre, en France, de notre natalité insuffisante, de la mortalité excessive des enfants du premier âge, et nous avons fait une loi pour les protéger. Le complément de cette loi tutélaire, c'est la suppression du travail de nuit pour les femmes, car il atteint les populations ouvrières dans leur source même en épuisant les mères de famille... Ce sont les ateliers de modes et de couture dont le séjour est particulièrement fatal à la santé. Ils sont petits, encombrés ; l'air n'y est pas renouvelé comme dans les usines ; il est surchauffé, vicié par les produits de la combustion des gaz et de l'exhalation pulmonaire. Ces industries nécessitent de plus une attention soutenue des yeux et une attitude spéciale.

Et le rapport concluait :

En se tenant, bien entendu, sur le terrain de l'hygiène, l'Académie déclare qu'une loi qui autoriserait les femmes à travailler la nuit dans les manufactures, usines et ateliers, aurait pour leur santé les conséquences les plus désastreuses.

Ces effets pernicieux du manque de sommeil ont été encore démontrés expérimentalement par Pettenkofer et Voit. Ils placèrent, dans une chambre de verre hermétiquement close, un homme vigoureux qui devait tourner une roue, autour de laquelle s'enroulait une chaîne portant un poids de 25 kilogrammes. Il recevait son alimentation habituelle. La durée du travail effectif était de neuf heures pour une journée. Cet ouvrier fut pesé à son entrée dans la cage et à sa sortie ; on pesa également ses aliments et on les analysa, ainsi que l'air de la cage avant et après son séjour. L'expérience montra que l'homme dépensait plus d'oxygène qu'il n'avait pu en absorber : il y avait un déficit qu'il n'avait pu combler qu'en consommant 20 p. 100 de l'oxygène de son organisme. Or, l'activité respiratoire étant moindre pendant le repos de la nuit, il ne pouvait pas compenser la totalité de cette perte, et chaque journée de travail augmentait le déficit. C'est de cette expérience que le docteur Hœyler, de Bâle, a déduit la nécessité du repos hebdomadaire.

Donc un homme normal, non surmené, travaillant le jour, prenant la nuit un sommeil réparateur, a besoin d'une journée de repos pour rétablir l'équilibre, et récupérer l'oxygène con-

sommé. Que faut-il en conclure, lorsque c'est une femme qui travaille la nuit, parfois seize et dix-sept heures, et qui ne dort pas plus de cinq heures, d'un sommeil interrompu, le jour?

Mais, pour intéressantes ou probantes que puissent être des considérations ou des expériences scientifiques, rien ne vaut les constatations de la pratique journalière. L'enquête parlementaire fournit à chaque page des témoignages navrants, émanant d'ouvriers et surtout de patrons de l'industrie textile. Un patron roubaisien, M. Leclercq-Dupin, écrit :

J'étais déjà fabricant de tissus avant l'établissement du tissage mécanique : j'ai vu l'ouvrier travaillant chez lui à son foyer ; je le vois aujourd'hui dans mes vastes ateliers où je fais maintenir l'ordre et la morale ; je me suis toujours efforcé de lui donner un salaire suffisant pour qu'il puisse, dans sa dignité d'homme, subvenir aux besoins de sa famille. J'ai pu jusqu'ici lui assurer un travail régulier et sans chômage. Mais je me sens pris d'une grande tristesse à la pensée que je pourrais être moi-même forcé, sous peine de ruine pour moi et mes ouvriers, de les faire travailler jour et nuit. Je préférerais mille fois les petites affaires et la médiocrité de jadis à une grande situation industrielle achetée à ce prix.

Un autre industriel, M. Walter-Seitz, bien qu'opposé à la loi, par principe, parce qu'il repousse l'intervention du législateur en ces matières, juge le travail de nuit si néfaste que, plutôt que de l'imposer, il préfère demander à l'étranger une partie des filés nécessaires à son tissage et ne pas faire travailler sa filature la nuit. Enfin c'est un ouvrier venant dire simplement à la commission :

Ma femme m'a donné douze enfants. Elle a travaillé huit ans la nuit dans les peignages : les sept enfants conçus à cette époque sont mort-nés ou morts en bas-âge. Depuis, elle a été occupée à la vente des journaux ; les cinq enfants qu'elle a mis au monde sont vivants et bien constitués.

Aussi M. Waddington demandait dans son rapport : « N'y a-t-il pas lieu de craindre que ces mères anémiées ne donnent naissance à un bataillon d'infirmes? » Cette conséquence suffirait seule pour mériter au travail de nuit des femmes l'accusation d'être un danger social. Mais, de plus, il désorganise et annihile la famille. Est-ce la mère que nous voulons consi-

dérer? Le jour, bien ou mal, il faut qu'elle dorme; les enfants vont à l'école; elle prépare le repas du soir, mais elle ne le prend pas avec eux; elle ne peut pas être au foyer durant les heures de la soirée qui, pour toutes les classes laborieuses, constituent le seul moment d'intimité de la famille. Est-ce l'épouse? Le travail de nuit ne lui en laisse que le titre. Presque toujours, quand la femme travaille la nuit, le mari est occupé le jour : l'un quitte la maison quand l'autre y rentre. C'est à peine si, une fois par semaine, le dimanche, ils peuvent être réunis durant quelques heures. Et ce n'est pas là une situation passagère : c'est pour eux l'existence tout entière.

D'autre part, les enfants rentrés de l'école sont laissés sans direction, sans surveillance, car c'est un leurre de demander au père, le soir, une action efficace. Il n'est que bien rarement dans le tempérament d'un homme de pouvoir s'occuper d'une façon maternelle des enfants; l'expérience montre trop souvent qu'il ne sait pas s'y contraindre. Les petits, une fois couchés, rien n'attache au foyer désert et mal tenu l'homme déjà assombri par la dure journée et par l'atmosphère pénible de l'usine; c'est au cabaret qu'il va finir sa triste veille. L'enfant déjà grand, l'adolescent, le jeune ouvrier, qui ne se couche plus dès le repas fini, que devient-il? Il est laissé à lui-même, au vagabondage, aux mauvaises suggestions de la rue, ou bien il accompagne son père au cabaret. Ce ne sont malheureusement pas là des vraisemblances : c'est la triste réalité de tous les centres ouvriers. « La mère à l'usine la nuit, a écrit quelque part le docteur Napias, c'est l'enfant dans la rue, le père au cabaret, la fille on ne sait où. »

Le père au cabaret : à ceux qui attribuaient la dégénérescence constatée dans le Nord et surtout dans l'Est, non pas au travail de nuit, mais à l'alcoolisme, M. Richard Waddington répondait : « Et cet alcoolisme sans cesse grandissant, qui donc en est cause? » La fille on ne sait où; c'est encore l'une des plaies de cette organisation du travail. La nuit, la surveillance fatalement relâchée, la promiscuité des sexes, le désordre dans l'habillement qu'entraîne la température élevée, la surexcitation nerveuse que la fatigue nocturne provoque, sont autant de causes d'une immoralité

malheureusement trop réelle, constatée par tous, qui atteint aussi bien la femme, isolée de fait, toujours séparée de son mari, que la jeune fille non surveillée et livrée sans défense à toutes ces causes de perversion, à ces exemples, à ces tentations. Dans l'enquête parlementaire, c'est un refrain que les patrons reprennent avec plus de force que les ouvriers.

Mais, grands à l'usine, combien ces dangers ne sont-ils pas encore augmentés dans le cas des veillées ! C'est à l'improviste que la veillée est décidée. Les parents des jeunes filles ne sont pas, ne peuvent pas être prévenus et, quand elles sortent à onze heures, minuit, ou même plus tard, ce sont tous les dangers de la rue, surtout à Paris, toutes les séductions, toutes les embûches. La surveillance des familles est rendue impossible : que voulez-vous répondre à une fille qui, rentrant trop avant dans la nuit, se justifie par ces mots : « On nous a fait veiller », alors que très souvent c'est exact.

Voilà bien des raisons pour interdire le travail de nuit ; elles ont pesé d'un grand poids dans la détermination du Parlement. Mais beaucoup de patrons accusaient encore le travail de nuit d'obliger un nombre toujours croissant d'industriels à l'adopter malgré eux, par crainte de la concurrence, sans profit pour personne, et l'on aboutissait fatalement à une formidable crise de surproduction, puis de chômage et de misère pour les travailleurs. Ainsi se trouvait réalisé ce paradoxe attristant d'imposer à la classe ouvrière un travail moralement et matériellement nuisible pour la plonger dans une situation sans issue.

*
* *

Le tableau présenté par les partisans de l'interdiction était bien sombre. Leurs adversaires, qui souhaitaient l'abstention de l'État, leur opposaient deux sortes d'arguments, sans compter les préceptes de l'économie politique orthodoxe.

La suppression du travail de nuit, disaient-ils d'abord, augmentera les frais, contraindra à accroître le matériel, la force motrice, les bâtiments, nécessitera en un mot l'application de gros capitaux. Il y aura des intérêts individuels sérieusement compromis, et, chose beaucoup plus grave, la produc-

tion nationale se trouvera diminuée dans des proportions dangereuses. De ce fait ils prédisaient aussi le chômage.

En conséquence, les uns concluaient au maintien absolu du *statu quo*; d'autres considéraient comme une compensation indispensable, préalablement à toute réglementation nouvelle du Travail, l'adoption des tarifs douaniers protecteurs alors en discussion. Au surplus, ils niaient que le travail de nuit fût aussi néfaste; certains même le défendaient, lui trouvaient des avantages hygiéniques, comme de permettre à l'ouvrière de voir la lumière du soleil, au lieu de n'être jamais hors de l'usine qu'aux heures de nuit. Le salaire de la femme, alléguaient-ils, d'autre part, est un appoint indispensable pour le budget du ménage ouvrier. Malgré ses inconvénients, le travail de nuit seul se prête aux exigences de la famille, en permettant à l'un des deux époux de se trouver toujours à la maison; seul, il donne à la femme les loisirs de jour nécessaires pour faire la lessive et raccommoder le linge.

C'était là l'autre aspect, la vue riante et séduisante du tableau; mais à quel prix les mères achetaient-elles ces heures de travail ménager? Beaucoup d'entre elles y tenaient; mais combien ajoutaient mélancoliquement: « Ce n'est pas une existence que de travailler toute la journée à son ménage et toute la nuit à l'usine », Et il se trouvait aussi nombre de femmes qui affirmaient n'avoir pas pu résister à ce régime : elles avaient été pendant longtemps employées de sept heures du soir à six heures du matin; mais, vaincues par l'anémie, elles avaient dû se résoudre à entrer dans des établissements dont les métiers ne fonctionnaient que le jour. Elles payaient trois francs par mois une femme pour garder les petits enfants, pendant que les autres étaient à l'école; quant à leurs travaux de ménage, elles s'en tiraient très bien en faisant leur couture le soir et leur lessive le dimanche; le repas de midi était préparé la veille.

A côté de ces arguments d'ordre général, toute une catégorie d'industries faisait valoir qu'étant tributaires du travail de la femme et dans certaines conditions toutes particulières, le travail de nuit était pour elles une nécessité vitale. Le problème en ce qui les concernait était plus complexe : « Est-il possible — se demandait M. Waddington — de substituer

sans transition, au régime de liberté abusive mais absolue qui a régné jusqu'ici, un système d'interdiction absolue et générale?... Il est certes désirable qu'il ne subsiste aucune exception; mais, pour passer de l'état de choses actuel qui est atroce, abominable au point de vue de la santé des ouvrières, à l'état de choses que nous proposons, une période de transition est nécessaire. »

C'est cette opinion très sage qui prévalut. La loi du 2 novembre 1892 porta interdiction du travail de nuit[1], mais déclara que des exceptions pourraient être admises en faveur de certaines industries. Dans la pensée du législateur, devaient seules bénéficier de ces dérogations, temporaires ou permanentes, les industries qui ne pouvaient, sans risquer leur existence, ni substituer une autre main-d'œuvre à celle de la femme, ni se passer du travail de nuit. Mais les considérations de commodité ne devaient jouer aucun rôle : on n'entendait favoriser ni des individus ni des catégories et, pas plus qu'on ne s'était arrêté aux doléances de l'industrie textile, on ne devait prendre en considération les plaintes d'autres industries, si elles pouvaient continuer à fonctionner, fût-ce au prix d'une gêne plus ou moins considérable.

En fait, le premier règlement d'administration publique, qui fut rendu sur la matière, dépassa de beaucoup le but ainsi défini. Il semblait même prendre à tâche de justifier cette boutade d'un sénateur qui résumait ainsi la loi :

Article 1. — Le travail de nuit est supprimé.

Article 2. — Il ne l'est pas tout à fait.

Article 3. — Il ne l'est presque pas.

Article 4. — Il ne l'est pas du tout, mais néanmoins il y aura édiction de la suppression du travail de nuit.

Le bénéfice des exceptions était accordé à quarante industries différentes. Ce régime dura peu. Deux ans plus tard, un nouveau décret réduisit considérablement la liste. C'est cette réglementation que certains, aujourd'hui, jugent encore trop large. Ils estiment que ces industries ne méritent pas plus que d'autres de rester en dehors de la loi, ils demandent la suppression de toutes les exceptions. Partout où le travail de

1. Est considéré comme travail de nuit celui qui est accompli entre neuf heures du soir et cinq heures du matin.

nuit n'est pas indispensable à l'existence de l'industrie, disent-ils, et où les qualités propres de la femme ne sont pas requises, partout où le travail peut être exécuté par des hommes ou par des machines, on doit appliquer la loi dans toute sa rigueur, car les dangers du travail de nuit restent aussi graves. Ils rappellent que malgré toutes les objections contre la loi de 1892, l'industrie française en général et l'industrie textile en particulier n'ont point subi les perturbations dont on nous menaçait. En ce qui touche l'intérêt des ouvrières, ils objectent aussi les leçons de l'expérience. La majeure partie des ouvrières a trouvé à s'employer de jour; même pour les autres, la situation n'a pas été rendue plus mauvaise.

Voici, en effet, ce qu'un grand patron filateur des Vosges, M. Strohl, qui avait plus que quiconque redouté les effets de la loi de 1892, a raconté en 1901 à l'Association pour la protection légale des travailleurs. Les femmes, qu'il utilisait jadis dans ses usines, ne travaillent plus ni le jour ni la nuit pour ne pas abandonner leur ménage. Comme elles vivent dans une région trop isolée pour se procurer aucun autre ouvrage, l'appoint de leur salaire manque à la famille; cependant le bien-être au foyer n'a pas diminué : la présence constante de la femme a compensé l'argent qu'elle rapportait jadis.

La thèse a le mérite d'être claire et logique; elle ramène tout le débat à l'étude de chacune des industries considérées : elle supprime les généralités sur lesquelles personne ne propose de revenir; elle reste en dehors des discussions d'écoles économiques ou des professions de foi féministes.

Les exceptions actuelles se divisent en deux groupes : les exceptions permanentes et les exceptions temporaires que nous examinerons successivement.

*
* *

Comme exception permanente nous trouvons tout d'abord les usines à feu continu. Sont rangées sous cette rubrique les distilleries de betteraves, les fabriques et raffineries de sucre, les papeteries et les verreries (uniquement pour le triage et le rangement des bouteilles). Cette dernière exception a été introduite très récemment et l'on peut partager l'étonnement

de certains inspecteurs du travail : on ne voit pas bien en quoi il peut être indispensable que les bouteilles soient rangées et triées la nuit, alors surtout que pendant six ans il put en être autrement, ni pourquoi ce travail exige le doigté d'une femme.

Contre les industries de cette catégorie, on allègue un ensemble d'arguments d'ordre général pour montrer que l'emploi des femmes, la nuit, n'est pas dans la fatalité de leur fonctionnement : là où il se pratique, c'est qu'il y a mauvaise organisation ; ce n'est pas une de ces exceptions que concevait le législateur de 1892. La Suisse a supprimé le travail de nuit pour les femmes d'une manière absolue, aussi bien dans les usines à feu continu que dans les autres : l'application de cette mesure n'a pas entravé les industries suisses ; elle n'a même pas soulevé de protestations sérieuses dans ce pays. En France, dans les départements de la Seine, de Seine-et-Oise et de Seine-et-Marne, les usines à feu continu ont renoncé en fait au bénéfice de la loi : sur 21 331 personnes employées dans les 191 usines de ce groupe, c'est à peine si on compte 189 femmes travaillant la nuit. De même dans la circonscription de Lyon et dans celle de Nantes, les femmes ne travaillent que le jour. Il en est encore ainsi dans la circonscription de Limoges pour les papeteries. La plupart des grands pays industriels ont, comme la France, interdit aux femmes le travail de nuit, en admettant des exceptions au principe, notamment pour les usines à feu continu. Or ces industries privilégiées ne sont pas les mêmes dans tous les pays ! Les papeteries n'en bénéficient qu'en France, en Autriche et au Massachussets ; les verreries en France et au Massachussets.

De l'ensemble de ces considérations, on conclut que les usines à feu continu peuvent se passer du travail de nuit. Telle fut notamment la conclusion des rapports que tous les inspecteurs divisionnaires adressèrent en 1900 sur cette question au ministère du Commerce [1].

1. Il faut bien se rendre compte qu'il ne s'agit ici que des femmes et qu'on laisse, dans ces arguments, entièrement en dehors la question du travail de nuit des adolescents qui, bien que connexe, est, au point de vue technique, complètement différente.

Il existe une seconde exception permanente dont bénéficient quatre industries sans aucun lien entre elles : le coulage et le séchage de l'amidon de maïs, la préparation et l'allumage des lampes de mines pour la première descente, le pliage des journaux paraissant le matin, et le brochage des imprimés.

La première de ces industries ne bénéficie de cette exception que depuis une date récente. Ici encore, plusieurs inspecteurs divisionnaires s'étonnent qu'il ait fallu apporter une dérogation à la loi après tant d'années. De plus la France seule consacre une disposition particulière à la préparation de l'amidon de maïs et, dans la région de Lyon, cette tolérance n'est pas utilisée. Mais cette industrie n'a qu'une assez faible importance ; il n'y a pas lieu de nous y arrêter longuement.

Pour les lampes de mines de la première descente, l'emploi des femmes n'est également toléré que par la législation française. Il suffirait, nous dit-on, d'une dépense assez faible pour que les mines eussent un nombre de lampes suffisant et que les lampes de la première descente fussent préparées de jour comme les autres ; quant à la différence de prix qu'entraînerait le remplacement des femmes par les hommes, elle ne peut pas entrer sérieusement en ligne de compte.

Le pliage des journaux paraissant le matin ne peut, évidemment, s'effectuer que la nuit. Ce genre de travail ne se rencontre guère qu'à Paris ; six à sept cents femmes y sont occupées ; comme leur salaire ne dépasse pas soixante-dix francs par mois, elles vont l'après-midi exécuter les mêmes opérations pour les journaux du soir, et elles se livrent dans la journée à des besognes diverses, effectuant fréquemment ainsi seize et dix-sept heures de travail. La loi n'entend autoriser le travail de nuit que pour les femmes se reposant le jour. C'est cette violation de la loi qui retient l'attention sur cette catégorie bien plus que le nombre des femmes intéressées ou la rudesse de la tâche : celle-ci n'est, en effet, nullement pénible, mais elle exige une dextérité que, seule, une femme possède ; ces opérations doivent être effectuées entre deux heures et cinq heures du matin. Aussi, jusqu'à ces deux ou trois dernières années, cette dérogation s'imposait-elle.

Mais, depuis, on a imaginé des plieuses mécaniques, pouvant s'adapter aux presses rotatives : elles permettent de se passer du concours des femmes. Toutes les grandes imprimeries à journaux les ont adoptées. Cette exception est donc en voie de disparaître, sans nécessiter l'intervention du législateur; celle-ci ne ferait qu'accenter un mouvement déjà commencé.

Il en va tout autrement du brochage des imprimés. Pourquoi cette exception est-elle permanente? Pourquoi, d'un bout à l'autre de l'année, faut-il qu'une équipe de brocheuses puisse travailler la nuit? Voilà ce que l'on se demande à première vue. Il ne paraît guère y avoir des à-coups de production dans l'industrie du livre; à peine, s'il s'en produisait, y aurait-il lieu peut-être à une exception temporaire. Ce qui apporte la perturbation chez les brocheurs, ce sont les revues et périodiques et les catalogues des grands magasins. Ces différentes brochures, qui paraissent à intervalles, sont réparties sur toute l'année, d'où la dérogation permanente. Mais par quoi est-elle rendue nécessaire? tout simplement parce que les feuilles à brocher arrivent à la dernière minute de chez l'imprimeur, et, si celui-ci est ainsi en retard, c'est que lui-même n'a eu le bon à tirer qu'à la limite extrême. Cependant, il n'est pas admissible que le secrétaire de la rédaction d'une revue soit régulièrement pris de court. Cela peut arriver une fois par hasard; mais, en ce cas, il n'y aurait pas grand dommage à laisser paraître le numéro avec un ou deux jours de retard.

Toutefois, l'abus le plus flagrant en ces matières se produit à propos des catalogues des grands magasins. Afin de laisser ignorer, jusqu'au dernier moment, aux concurrents les prix et les occasions offerts à la clientèle, la délivrance du « bon à tirer » est retardée autant que faire se peut : l'imprimeur est surmené, puis le brocheur, qui se trouve alors contraint de travailler jour et nuit. Celui-ci le déplore; il n'a réellement aucun intérêt à le faire; il est gêné pour recruter ainsi des équipes volantes; mais ce brochage des catalogues constitue souvent le fond du travail de son atelier; il ne peut pas risquer de mécontenter ou de perdre son client, il lui faut en passer par ses exigences. Et comme il ne peut recruter des ouvrières supplémentaires qu'au prix de diffi-

cultés très sérieuses, on aboutit à cette déplorable combinaison que l'inspection du travail a trop souvent constatée et signalée : deux brocheurs s'entendent pour échanger leurs ouvrières ; celles qui ont travaillé le jour, chez l'un, s'en vont chez l'autre la nuit venue et réciproquement. Si l'inspecteur survient, elles donnent un faux nom : il a beau les reconnaître, être certain de ce qui se passe, il est dans l'impossibilité de sévir, de dresser procès-verbal, il est pratiquement désarmé, et les femmes qui, de bonne ou de mauvaise grâce, se font complices de cette violation de la loi, travaillent ainsi couramment seize, dix-sept et dix-huit heures par jour au lieu des onze heures actuellement autorisées. Or, aucune raison avouable, fût-elle même discutable, ne justifie de pareils faits : l'intérêt de l'industrie du brochage n'est pas en jeu, ni même en réalité celui des magasins, puisque la situation serait la même pour tous.

***

« La fraude ! favoriser, développer la fraude ! » voilà le grand argument que nous rencontrerons, le grand reproche que nous entendrons adresser par les adversaires du travail de nuit, aux exceptions temporaires que nous allons examiner maintenant, ou plutôt à la première et principale de ces exceptions, à celle dont bénéficient les industries saisonnières. Sous cette rubrique sont classées les industries qui ont, à chaque saison, un moment de presse, celles qui se rattachent au vêtement ; la plus importante de beaucoup, celle qui peut servir de prototype aux autres, est la couture. Nous nous retrouvons ici dans le cas des veillées.

Nous ne reviendrons pas sur les causes qui rendent particulièrement regrettable cette forme du travail de nuit. La loi ne l'autorise que soixante jours par an, jusqu'à onze heures du soir, et sans que la durée du travail quotidien puisse dépasser douze heures. Pour empêcher que l'ouvrière ne soit prévenue au dernier moment, l'administration exige que l'inspectrice du travail soit avertie au moins douze heures d'avance ; et, rendue prudente par une longue expérience, afin d'éviter toute contestation, elle prescrit que l'avis de la

veillée soit donné par une carte-télégramme, une carte-postale, une carte-lettre, une lettre ouverte ou par tout autre moyen, tel que le timbre de la poste soit apposé sur la pièce même que reçoit l'inspectrice, et non pas sur une enveloppe, afin qu'il puisse faire foi de l'heure d'expédition ; de plus, l'avis doit être immédiatement affiché dans l'atelier.

Même réduite à ces limites légales, la veillée présente des inconvénients : les soixante jours sont répartis en deux périodes de trente chacune au début des deux saisons d'hiver et d'été, aux époques de presse ; les veillées par suite se prolongent durant plusieurs semaines de suite. Comme elles ont une longue route à parcourir pour regagner leur domicile, les ouvrières qui sortent de l'atelier à onze heures ne sont guère rentrées avant minuit, et c'est alors seulement qu'elles peuvent dîner ; elles se couchent donc très tard et, comme la journée du lendemain recommence à la même heure, elles ont des nuits fort écourtées pendant ces semaines ; leur santé s'en ressent longuement. L'inspecteur du travail de Marseille relatait dans son rapport de 1900 qu'il avait fait procéder par ses inspectrices à une enquête auprès des ouvrières, et nombreuses avaient été les plaintes contre les veillées du régime actuel : les nuits réduites, pendant quelques semaines, font perdre le sommeil et très longtemps l'insomnie se poursuit, même quand les périodes plus normales sont revenues.

Fait beaucoup plus grave : malgré tout le luxe de précautions, la loi est dans un très grand nombre de cas cyniquement, outrageusement violée ; la tentation est forte quand on a travaillé jusqu'à neuf heures du soir de faire durer la séance une demi-heure ou trois quarts d'heure de plus, même quand on a dépassé son crédit de soixante jours ; ou bien, après onze heures du soir, de pousser la veillée. Deux exemples récents, tirés des rapports des inspectrices du travail, montreront l'écueil :

A la veille d'un des derniers Grand-Prix, les ouvrières d'un des ateliers les plus connus de Paris sont restées au travail trente heures consécutives.

Une inspectrice, passant place Vendôme à minuit, voit de la lumière aux fenêtres d'une maison de couture en renom. Elle monte et trouve essayeuses et ouvrières assises inoccupées,

luttant contre le sommeil ; « Que faites-vous là à pareille heure? interroge-t-elle. — Nous attendons des clientes qui doivent venir essayer à la sortie de l'Opéra ; elles sont pressées de leurs robes qu'on doit livrer demain. »

Ce sont là les faits que l'Inspection a pu constater. Mais de quels moyens n'use-t-on pas pour la tromper ! Parfois, constate un inspecteur dans son rapport, quand l'inspectrice se présente, on la fait poser, on ne lui ouvre qu'après avoir fait évader les ouvrières. Ailleurs des lits sont disposés dans une pièce voisine de l'atelier : si l'inspectrice est signalée, les ouvrières éteignent la lumière, se dissimulent sous les couvertures ; il n'y a plus là qu'un dortoir. D'autres fois on ruse, on taquine l'inspectrice pour la lasser et la dépister. On éclaire les fenêtres plusieurs soirs de suite, alors que les ouvrières sont parties et que l'on est en règle ; on l'attire par des dénonciations anonymes ; elle s'y laisse prendre plusieurs fois et fait buisson creux, puis quand, par la force des choses, elle porte son attention ailleurs, on est tranquille pour quelque temps, et on ne se souvient plus qu'il y a une loi, sinon parce qu'on la viole.

Au cours d'une enquête personnelle, nous avons recueilli à ce sujet bien des anecdotes tristement instructives, mais dont le récit nous entraînerait trop loin. Nous avons consulté des ouvrières et des patrons ; nous avons pris l'avis d'un couturier de la place Vendôme qui est parmi les plus connus ; nous avons vu deux grandes faiseuses du quartier de l'Opéra ; nous avons causé avec différents patrons de moindre envergure, mais qui présentent l'avantage d'avoir travaillé dans de grandes maisons avant de s'établir pour leur compte, qui en connaissent donc certaines exigences et sont au courant des nécessités et des dessous du métier ; de tout cela nous rapportons l'opinion suivante. La loi du 2 novembre 1892 a été partiellement utile : elle a produit un effet relatif dans les grandes maisons du quartier de l'Opéra, qui sont particulièrement surveillées. Mais, dans certaines maisons moyennes ou petites, chez les entrepreneurs qui travaillent pour les tailleurs de dames, les mêmes abus qu'avant 1892 se produisent encore. et il n'est pas rare que les ouvrières passent la nuit. Comment veut-on, d'ailleurs, que ces entrepreneurs

fassent autrement? ils reçoivent le soir à six heures l'étoffe nécessaire pour une robe à livrer le lendemain avant midi. Si l'ouvrage n'est pas rapporté à l'heure, on vient le chercher chez eux, en voiture, à leurs frais!

Contre de tels faits, l'Inspection du travail est impuissante, car elle est trop surchargée de besogne et ne peut effectuer trop souvent qu'une surveillance nominale : telle maison de couture a été visitée une fois en huit ans! La sanction des contraventions est une amende de cinq à seize francs, qui ne peut être portée de seize à cent francs qu'en cas de récidive, c'est-à-dire si le contrevenant a déjà subi une condamnation dans les douze mois, et la jurisprudence des tribunaux adoucit encore ces pénalités.

L'opinion des personnes que nous avons consultées est à peu près unanime pour attribuer la fraude au maintien des exceptions dans la loi. L'interdiction absolue l'entraverait, parce que l'inspectrice, commençant sa surveillance à neuf heures du soir et non plus à onze, pourrait visiter dans une soirée un nombre d'ateliers bien plus considérable. Ajoutez que les veillées constitueraient alors une concurrence déloyale à l'égard des patrons consciencieux, et ceux-ci feraient eux-mêmes leur police : ils seraient les meilleurs collaborateurs de l'Inspection. Encore faudrait-il qu'elle eût un moyen pratique de saisir la fraude, que celle-ci fût en quelque sorte mécaniquement enregistrée et pût être constatée même plusieurs jours plus tard : aujourd'hui une inspectrice, prévenue que le travail a été indûment prolongé certain soir, n'a d'autre ressource que de surveiller la maison incriminée, mais elle ne peut rien contre le fait en lui-même. Cet enregistreur peut être réalisé, et c'est un grand couturier qui nous en a donné la formule :

« Obligez, nous a-t-il dit, quiconque dirige un atelier de couture à tenir un registre spécial, émargé par les ouvrières, où sera inscrit chaque jour l'heure d'arrivée et de sortie de chacune d'elles, ainsi que le salaire de ce temps de présence. Qu'en même temps le patron soit astreint à tenir un carnet de paye officiel, également émargé par l'ouvrière. La concordance nécessaire de ce carnet avec le registre précédent et, le cas échéant, avec les livres de comptabilité, constituera le

meilleur moyen de contrôle : elle rendra inutile la surveillance de nuit, en permettant de relever à un moment quelconque, par simple examen, les contraventions qui auraient pu être commises, qu'elles aient ou non été signalées par les intéressés ; malgré le nombre restreint des inspectrices, la violation de la loi sera impossible. »

Mais pourquoi fraude-t- on, ou d'une manière plus générale pourquoi veille-t-on ? On veille pour une livraison du lendemain, parce que les clientes sont exigeantes, parce qu'elles s'y prennent trop tard pour faire leurs commandes, parce qu'en certaines occasions tout le monde veut être servi en même temps, parce que, surtout, le pli en est pris, parce que c'est un fait admis, reconnu, proclamé, que Paris est la ville des merveilles et des tours de force, où l'on peut commander un domino à six heures et l'avoir à neuf heures, et que par suite la question des délais est bien la dernière dont il faille se préoccuper. On n'hésite pas aujourd'hui à fixer la date d'une soirée huit jours d'avance, de sorte que les couturières ne disposent que de quatre ou cinq jours pour faire les toilettes ; et là-dessus, il leur faut compter avec les brodeurs, les peintres sur étoffes et les autres fournisseurs.

Mais aussi, fréquemment, la veillée tient à une mauvaise organisation : les tissus et les garnitures ne sont pas distribués en temps opportun ; les vendeuses répartissent mal les livraisons ; elles ont intérêt à vendre et par suite à promettre tout ce que les clientes demandent, sans se préoccuper de la faculté de production de l'atelier. On veille parfois, nous a encore dit un de nos interlocuteurs, lorsque la « première » a perdu son temps et ne s'est mise à travailler qu'à quatre ou cinq heures. Tout cela, le plus souvent, dans les grandes maisons le patron ne le sait pas : il n'entre pas dans ces détails ; en général même, il ne le pourrait pas car il n'est pas du métier. Mais on veille pour des motifs plus regrettables encore : par gloriole, parce que l'atelier d'en face en fait autant, pour afficher une clientèle égale, par pure réclame. Cette raison-là, on la trouve à chaque déposition de l'enquête parlementaire, et elle nous a été donnée par tous ceux, sans exception, que nous avons consultés. Enfin un fait classique révèle le plus invraisemblable type de veillée : on veille pour finir une robe

et, deux jours après, elle est encore sur les tables, même pas emballée. C'est, m'a-t-on dit, pour tirer le plus de profit possible de la main-d'œuvre supplémentaire qu'on engage aux moments de presse. La pensée se reporte invinciblement, en présence de faits semblables, à une scène de *Petite Amie*, de Brieux. L'auteur nous transportait dans un magasin de modes, chapeaux de dames tout confectionnés; c'était dimanche, il faisait beau temps, et dans l'atelier, à côté, on entendait bavarder les ouvrières. « Au fait, demandait la femme, pourquoi les as-tu fait venir aujourd'hui, ces petites? Nous ne sommes pas pressés. — Ma chère, lui répondait le mari, si je n'agissais pas ainsi, elles m'échapperaient et ne viendraient pas quand j'en aurais besoin. »

Pourtant, il se produit des cas où le patron est réellement pris de court. Il faut bien distinguer alors entre la veillée, c'est-à-dire le travail prolongé après neuf heures du soir, et la durée quotidienne du travail, c'est-à-dire les heures supplémentaires que personne n'attaque sérieusement : elles peuvent se justifier par de très bonnes raisons, mais elles n'ont pas pour conséquence nécessaire le travail de nuit : comme le jour légal s'étend sur seize heures, de cinq heures du matin à neuf heures du soir, il est facile de trouver entre ces limites douze heures de travail effectif. Ce que l'on cherche dans la veillée, c'est la possibilité de finir pour le lendemain de bonne heure une besogne urgente, ce n'est pas une prolongation de la soirée en elle-même. Or, si l'on veut rester dans la limite légale de douze heures effectives, quand la journée commence à neuf heures du matin, on ne peut pas garder les ouvrières au delà de dix heures du soir en tenant compte de l'heure du déjeuner ; on ne gagne donc qu'une heure de travail : réclamer la limite de onze heures du soir, c'est un leurre si on ne viole pas la loi. Au contraire, affirme le couturier dont nous avons déjà cité plusieurs fois les avis, si l'on commençait la journée à sept heures, on pourrait gagner deux heures pour cet ouvrage pressé quitte à congédier les ouvrières à huit heures le soir afin de rester en règle avec la loi; et même en commençant le matin à huit heures seulement, pour finir le soir à neuf heures, on évite la veillée et ses inconvénients, tout en gagnant l'heure supplémentaire que l'on peut réaliser le soir.

En outre, le travail du matin est bon, tandis que celui du soir est extrêmement défectueux. On n'agit autrement que par routine.

Mais beaucoup de patrons refusent de discuter; ils réclament leur droit de veiller jusqu'à onze heures, sans donner de motifs : routine soit, ils y tiennent. D'autres allèguent l'impossibilité de faire venir les ouvrières le matin avant neuf heures. C'est là, en effet, le gros argument auquel se heurte l'Administration. Quand on va au fond des choses, on s'aperçoit que c'est une légende. Lorsqu'on veut commencer la journée à huit heures, les ouvrières en prennent vite l'habitude; M. Laporte, inspecteur divisionnaire à Paris, a raconté à ce propos un fait bien caractéristique : une maison qui, plus que toute autre, alléguait cette impossibilité, s'est trouvée avoir épuisé son crédit de soixante jours de veillées; se sachant particulièrement surveillée, ne pouvant pas ou ne voulant pas frauder, elle a pris le parti de fixer l'ouverture des ateliers à huit heures au lieu de neuf heures et, depuis, elle continue sans avoir rencontré de difficultés.

Toutes les maisons moyennes, toutes les petites couturières commencent le travail à huit heures. Or si on excepte peut-être quelques apprêteuses, quelques premières mains auxquelles on tient pour leur adresse particulière, ce sont les mêmes ouvrières qui, suivant les moments, s'embauchent dans ces maisons et dans les grandes. On répond, il est vrai, que l'assimilation n'est pas possible et que les grandes maisons de couture sont en quelque sorte des sanctuaires dont on ne peut pénétrer ou comprendre les mystères. Et c'est pour cela que nous citerons encore l'exemple du même grand couturier : sa maison est un de ces sanctuaires; il a bien voulu nous y laisser jeter un coup d'œil. Sans y être nullement contraint, il a fixé l'entrée à huit heures du matin, et ses ouvrières — une d'entre elles nous l'a confirmé — préfèrent ce régime parce qu'elles peuvent ainsi sortir à sept heures ou huit heures le soir et avoir régulièrement leur soirée libre. Sans doute, au début, il a senti un peu de résistance : elle provenait de trois ou quatre de ces jeunes femmes habituées à passer joyeusement la soirée et à se coucher tard, se refusant par suite à se lever de bonne heure; mais cette résis-

tance vaincue, il n'a plus entendu de protestations, tout au contraire.

Il n'y a donc là qu'une habitude à prendre ; la loi y aiderait puissamment. Si les ouvrières se sont accoutumées à se lever tard, c'est à l'abus des veillées qu'elles le doivent ; elles reviendraient facilement à d'autres mœurs. Il y a d'ailleurs une très nombreuse catégorie de jeunes filles qui, habitant la banlieue, profitent des trains ouvriers et sont ainsi contraintes de perdre deux heures dans Paris avant l'ouverture des ateliers ; pour celles-ci, l'ouverture à huit heures serait un bienfait.

Reste une considération que nous ont fait valoir deux grandes faiseuses des environs du Théâtre-Français. Les mères de famille ne peuvent pas arriver dans le centre de Paris avant neuf heures, car il leur faut s'occuper de leurs enfants, les conduire à la crèche ou à l'école, faire les approvisionnements du ménage, etc. Ceci est plus intéressant, mais on peut répondre tout d'abord que ces mères, en commençant la journée à huit heures, se trouveraient dans la même situation que les employées de commerce. En fait, les ouvrières de cette catégorie sont une minorité infime dans les maisons du centre ; on ne les rencontre guère que dans les ateliers de quartier, à proximité de chez elles, et d'où elles peuvent rentrer déjeuner ; dans ces ateliers, elles viennent toujours à huit heures.

Au surplus il ne s'agit que des heures supplémentaires exceptionnelles. Cette grande maison reconnaît que les occasions où il y a nécessité d'y recourir sont très rares : depuis le commencement de la saison d'hiver, elle n'avait pas veillé une seule fois, à la fin de décembre : elle n'use pas plus de cinq ou six fois, chaque saison, de la tolérance légale. Et quand nous avons demandé à ces dames : « En présence de ces difficultés que vous constatez, des exigences de votre industrie, et, d'autre part en présence des effets des veillées que vous qualifiez de désastreux pour l'ensemble des ouvrières, que feriez-vous si vous aviez voix au chapitre ? » elles nous ont répondu : « Nous les interdirions sans hésiter. Les ouvrières se plieront sans doute à la nécessité les rares fois où cela sera indispensable, et surtout

il faudra bien que l'éducation de la clientèle se fasse quand la règle sera partout la même. »

***

La dernière catégorie d'exceptions temporaires vise les industries mettant en œuvre des matières premières susceptibles d'une détérioration rapide Le seul problème qui se trouvé posé ici est relatif aux conserves de fruits ou légumes et aux conserves de poisson. Le principe de cette dérogation est admis même par la plupart des adversaires du travail de nuit. Les barques de pêche rentrent quand la marée le permet et apportent de grandes quantités de poisson qu'il faut traiter immédiatement. De même, un brusque coup de soleil succédant à une forte pluie peut amener les fruits à un degré de maturité qui ne permette pas d'en retarder la cueillette et, celle-ci faite, ils doivent subir aussitôt leur préparation. Il semble qu'il y ait là une fatalité inéluctable : tout au plus des discussions s'élèvent-elles sur l'opportunité d'interdire la nuit les opérations accessoires ; comme il s'agit là de travaux se rattachant plutôt au groupe agricole qu'au groupe industriel, seul visé par la loi, l'interdiction absolue du travail de nuit pourrait sans doute être édictée sans les atteindre.

***

De l'exposé que nous venons de faire, il résulte que les adversaires du travail de nuit sont convaincus que les exceptions pourraient être supprimées sans nuire aux industries. On a néanmoins cherché sur ce point spécial une entente entre les pays industriels : puisque tous ont admis le principe de l'interdiction, ne pourrait-on par aboutir à l'unification des lois nationales sur ce point, par la suppression de toutes les dérogations ? C'est la tâche que s'est proposée l'*Association internationale pour la protection légale des travailleurs*.

La question étudiée en 1902, à Cologne, par le Congrès de toutes les sections nationales, avait été renvoyée à une Commission qui s'est réunie cet été à Bâle. La section française était représentée par MM. Millerand et l'abbé Lemire, députés, et par M. Keufer, vice-président du Conseil supérieur du travail. Les sections étrangères avaient délégué également les

personnalités les plus en vue de leurs pays, entre autres le baron de Berlepsh, ancien ministre du commerce de l'empire d'Allemagne, ancien président de la Conférence de Berlin en 1890. Tous les gouvernements s'étaient fait représenter : au nom du Gouvernement français, M. Arthur Fontaine, directeur du Travail au ministère du commerce, apporta l'appui de sa compétence universellement appréciée.

Cette assemblée émit le vœu qu'une Conférence internationale officielle fût réunie pour l'unification des législations sur ce point spécial. Le Conseil fédéral de la République helvétique a été sollicité de prendre l'initiative de cette réunion.

Sans vouloir préjuger de l'accueil que cette requête pourra recevoir, il n'échappera à personne que c'est là un événement d'une importance capitale.

Mais il est une autre conclusion qui s'impose. La loi, fût-elle internationale, ne peut avoir son plein effet que si elle est soutenue par l'opinion publique. Dans le cas des veillées, c'est le public, c'est la clientèle qui est souvent responsable des abus et provoque les violations de la loi. Cette clientèle, il faut en faire l'éducation, lui révéler une situation qu'elle crée, mais qu'elle ignore ou qu'elle soupçonne à peine. Il faut lui enseigner les conséquences de ses caprices et lui révéler en même temps le rôle social que tout acheteur doit et peut jouer. Cette œuvre sera celle de la *Ligue sociale d'acheteurs*, fondée en décembre 1902 sur le modèle des ligues similaires américaines, les *Consumers leagues*, qui en dix ans ont accompli là-bas une œuvre aussi colossale qu'admirable. Cette *Ligue sociale d'acheteurs*, dont le siège est à Paris, à l'Hôtel des Sociétés savantes, a fait déjà œuvre utile. En ces quelques mois, elle a dressé un programme d'action et reçu l'adhésion de patrons qui s'engagent à observer les conditions qu'elle pose : leurs noms, inscrits sur une *liste blanche*, sont l'objet d'une profitable réclame auprès des membres de la Ligue. Il faut que cette Ligue soit connue : ce qui a réussi en Amérique, et en Hollande doit réussir en France.

GEORGES ALFASSA

VICTOR HUGO A GUERNESEY[1]

— SOUVENIRS PERSONNELS —

II

Un soir de la fin de janvier 1867, comme je revenais du Collège Elizabeth, je rencontrai Victor Hugo, qui sortait de chez lui.

— Venez — me dit-il — dîner à la maison samedi prochain, à six heures et demie. Je vous présenterai à madame Victor Hugo. Elle arrive de Paris.

En remerciant comme il convenait et en promettant d'être exact, j'exprimai cependant la crainte que des maux de tête assez violents dont je souffrais alors me missent ce jour-là dans l'impossibilité de me rendre à une invitation qui me comblait d'autant de plaisir que d'honneur.

— Bah! d'ici à samedi, vous avez le temps de devenir amoureux. Vous savez que c'est le remède souverain contre les maux de tête?... Mais je ne parle pas de l'amour transi, bien entendu! Je parle de l'amour heureux et récompensé... A samedi.

Fus-je docile au conseil de mon grand docteur? Le fait est qu'au jour dit j'étais en très bonne santé et que je me rendis à Hauteville House, la tête légère et le cœur en joie.

C'était un dîner de famille, puisqu'il n'y avait pas d'autre invité que moi, sans compter l'éternel Kesler; mais, eu égard

1. Voir la *Revue* du 1er septembre.

au petit nombre des convives, c'était un dîner de luxe, sardanapalesque, pantagruélique, et très évidemment destiné à fêter l'arrivée de madame Victor Hugo. Je fais cette remarque avec un vrai plaisir et je suis tout heureux de pouvoir ici donner certains détails de l'authenticité la plus réelle et la plus *réaliste*, afin de démentir hautement une légende calomnieuse d'après laquelle le poète n'aurait fait bombance que chez madame Drouet, condamnant ses invités et sa propre famille à une frugalité lacédémonienne.

Après un honnête potage au vermicelle, vint un poisson qui couvrait toute la table.

— Voilà — s'écria Victor Hugo — un monstre digne du récit de Théramène... Ah! ce réjouissant récit de Théramène! Quelle suite de bêtises on a écrites à son sujet!... Quand on pense que notre ami M. Guizot, qui n'est point un sot et qui veut bien convenir que ce long morceau est un hors-d'œuvre, fait une réserve en faveur des vers, qu'il déclare *magnifiques*... Magnifiques! mais, monsieur, s'il y a jamais eu des vers de mirliton, c'est cette description du monstre :

> Son front large est armé de cornes menaçantes,
> Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes,
> Sa croupe se recourbe en replis *captieux*...

— « Tortueux », — dis-je en reprenant un morceau du monstre.

— « Tortueux », si vous voulez, ça m'est égal... Seulement, permettez-moi de vous donner le conseil de vous réserver pour le foie gras.

Un énorme pâté de foie gras aux truffes de Périgueux fut servi en effet, mais à son tour, après un délicieux gigot de pré salé, qui, à la différence des côtelettes de mouton farouches dont s'indignait Marquand, était tendre, juteux, saignant comme il faut et cuit à point. Le dessert se composait de fruits secs envoyés directement de Grèce, de miel du mont Hymette, d'autres friandises de toute nature et de... morceaux de charbon. Quand on me présenta ces charbons, rendu un peu familier et hardi par l'allégresse stomacale d'un excellent dîner, je m'écriai, comme Gavroche :

— Qu'est qu'c'est qu'ça?

— C'est du charbon, — me répondit Victor Hugo. — Mangez-en de confiance. Il n'y a pas de meilleur digestif après le dîner. Prenez, prenez, pour détruire les vapeurs, corruptions, miasmes et pestilences de votre estomac. Le charbon est sain. C'est un *antiputride* [tel était, en 1867, le premier nom français de ce qu'aujourd'hui, par amour du grec, nous appelons un *antiseptique*]. Croyez-en le plus grand médecin du XIXe siècle, condamné, hélas! à traîner dans l'exil une existence méconnue.

Et, joignant l'exemple au précepte, Victor Hugo prit un de ces vilains charbons et le mangea très bien. Je fis de même. C'est bon, c'est sucré, ça ressemble aux petits « alberts ». Madame Victor Hugo en prit un aussi et l'approcha de sa bouche, mais c'était trop noir; elle n'eut pas le courage d'y mordre. Et puis, pensent toutes les dames, comment peut-on manger du charbon?

Madame Victor Hugo, âgée alors d'une soixantaine d'années, était une personne majestueuse et imposante, dont une toilette à grand étalage, couronnée par une ample coiffure en larges tire-bouchons, faisait encore ressortir les formes avantageuses. Esprit juste et sensé, elle énonçait gravement des vérités de cette force :

— Alors, vous êtes de Paris, monsieur?... Ah! Paris! c'est une ville unique, c'est la première ville du monde. Il n'y a que Paris. On ne travaille qu'à Paris. On ne s'amuse qu'à Paris. A Guernesey, vous avez de jolies promenades; mais vous n'avez pas les boulevards, les bibliothèques, les musées, les théâtres, et tant d'autres ressources, et tant d'autres distractions! Comment peut-on vivre ailleurs qu'à Paris... à moins qu'on n'y soit obligé par ses principes politiques?

Au jugement le plus judicieux, madame Victor Hugo joignait un goût délicat et pur, une scrupuleuse attention à parler correctement le français et à faire respecter notre belle langue. Sa sœur, madame Chenay, m'ayant obligeamment offert de me verser « du médoc »...

— Ah! Julie! — s'écria-t-elle, — comment peux-tu dire: « du médoc »? On doit dire : « du vin de Médoc », du « vin de Champagne ». C'est ainsi qu'on parle dans la bonne compagnie. L'autre jour, j'étais au Théâtre-Français.

Voyant entrer en scène une actrice que je ne connaissais pas, je demandai : « Qui est-ce? » On me répondit : « C'est Favart. » *C'est Favart!* Quelle vulgarité! Cela me fit bondir. J'étais tellement choquée, que je fus sur le point de quitter la loge.

On passa au salon, sans avoir pris garde à une boîte d'angélique mêlée aux autres bonbons du dessert et dont on ne s'avisa qu'après le café. Hugo, maintenant édifié sur ma gourmandise, la fit serrer dans une armoire, en déclarant qu'on ne l'ouvrirait que le jour où je reviendrais dîner. Il fut charmant toute la soirée, plein d'une bonhomie enjouée et spirituelle, qui faisait un contraste heureux avec la solennité un peu roide de la maîtresse de la maison, et passant avec grâce des sujets les plus familiers aux considérations les plus sérieuses et les plus élevées. Je remarquai, ce soir-là, dans ses propos cette qualité assez rare que j'y ai encore notée quelquefois, par exception, mais qui ne les caractérisait pas d'habitude : une modération, une tolérance singulière dans l'affirmation de ses propres idées.

Il me parla longuement de son éducation. Il n'était pas du tout fort en grec, ignorant la langue presque absolument, et je crois même qu'il m'avoua, avec franchise et simplicité, ne guère connaître la littérature grecque, sauf Eschyle et Homère; mais il possédait à fond et la langue et la littérature latines. C'est dans des traductions latines qu'il avait lu Eschyle et Homère. A l'exemple de Caton l'Ancien, il s'était mis à l'étude du grec dans sa vieillesse; mais il ne se vantait pas d'y avoir fait beaucoup de progrès. Huit auteurs latins surtout, Horace, Juvénal, Virgile, Lucrèce, Justin, Tacite, Quinte-Curce et Salluste, avaient été lus par lui si souvent et si complètement qu'il pouvait en réciter des pages entières par cœur.

Un jour, il citait à Cousin cette phrase célèbre de Tacite : *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.*

— Mon pauvre Hugo, — lui dit le professeur en haussant les épaules, — Tacite ne savait pas le latin.

— Vous me consolez — répondit le poète — de ne pas savoir le français.

Qu'on me permette d'ouvrir ici une parenthèse pour ajouter à ce passage des conversations de Victor Hugo une anecdote

piquante qui s'y rapporte, sans que je puisse bien me rappeler aujourd'hui si c'est de lui que je la tiens ou de M. Guizot. Peut-être de tous les deux. Ce qui est sûr, c'est que le grand orateur rendait justice à la merveilleuse science du vocabulaire que Hugo possédait; je me souviens très bien de lui avoir entendu dire que, dans les séances de l'Académie française où l'on travaillait au dictionnaire, rien n'était amusant comme les discussions du poète avec le chef de l'école éclectique.

Puriste enragé, M. Cousin soutenait qu'on n'avait parlé français en France qu'au XVIIe siècle, et encore pendant dix années seulement; ses autorités littéraires étaient peu nombreuses : c'était d'abord et presque uniquement Racine. Victor Hugo présenta un jour à l'Académie la liste des auteurs considérables que le dictionnaire ne citait jamais : elle ressemblait, par sa longueur, à la liste des « mille et trois » victimes de don Juan! Dans ces batailles académiques, où les haines nées soit de la politique, soit de la philosophie, aggravaient et envenimaient les querelles littéraires, Victor Hugo avait un auxiliaire puissant en la personne de Royer-Collard. Le vieux doctrinaire assistait le poète, non de son éloquence (car il parlait peu), mais de l'antipathie profonde qu'il avait vouée à Cousin. Quand le philosophe était aux prises avec son grand adversaire — le révolutionnaire romantique, — Royer-Collard ressemblait, selon l'image homérique de Victor Hugo, au maître de l'Olympe regardant par-dessus les nuées et faisant tout bas des vœux pour la victoire du vaillant Achille sur le pauvre Hector Cousin.

Un jour, le secrétaire perpétuel, M. Villemain, lisait à l'Académie un des essais envoyés au concours pour le prix d'éloquence. Un mot s'y rencontra qui fit bondir M. Cousin sur son fauteuil. Il interrompit brusquement :

— Qu'est-ce que c'est que ce néologisme?... La voilà bien, l'affreuse langue de notre époque!... Qu'il avait donc raison, Voltaire, quand il disait que nous dégringolons dans la barbarie!... Messieurs les romantiques ont créé un nouvel idiome... Lisez tous les écrivains du XVIIe siècle, oui tous, entendez-vous, messieurs? Lisez-les d'un bout à l'autre; quand vous les aurez lus, relisez-les; je vous mets au défi d'y trouver jamais ce mot-là!

Tout le monde s'attendait à voir Victor Hugo relever vive-

ment l'insulte jetée à l'école romantique. Il ne sourcilla pas. S'adressant avec le plus grand calme à l'appariteur :

— Mon ami, — lui dit-il, — veuillez aller chercher dans la bibliothèque le *Voyage en Laponie* de Regnard, tome III de ses *Œuvres complètes*.

Dans un profond silence, où l'on entendait voler les mouches autour des crânes académiques, l'appariteur sortit et revint, après quelques minutes, avec le volume demandé. Il le remit à Victor Hugo, qui l'ouvrit tout droit à une certaine page qu'il connaissait bien.

— Monsieur le secrétaire perpétuel, veuillez avoir la bonté de relire tout entière la phrase où se trouve le terme qui a fait interrompre votre si intéressante lecture.

M. Villemain la relut d'un bout à l'autre. Après quoi, d'une voix nette et ferme, Victor Hugo lut à son tour un passage du *Voyage en Laponie*, qui contenait le même terme employé dans le même sens, ferma tranquillement le volume et le rendit à l'appariteur sans ajouter un mot.

Mais M. Cousin ne voulait pas être battu.

— Eh! dit-il, Regnard n'est pas une autorité; c'est un écrivain de second ordre; et puis faut-il, parce qu'un mot se trouve dans le coin d'un auteur...

Ici la patience échappa à Royer-Collard. Coupant la parole à M. Cousin :

— Il n'y a pas de coin, monsieur, — dit-il de son ton hautain et nasillard, — il n'y a pas de coin aux auteurs ; un auteur n'a pas de *coin*.

Dans la même conversation qui suivit le mémorable dîner ouvert par un monstre marin digne du pinceau de Théramène, Victor Hugo dit encore :

— Je crois que je finirai par être ermite. Ce ne sera pas étonnant, puisque je suis diable... Je m'arrangerais très bien de vivre dans un trou, au bord de la mer, et de ne manger que des coquilles... Cependant, pour être de bonne foi, je voudrais bien qu'un nain m'apportât chaque jour ma côtelette... Il me prend par moments des envies folles de m'enfuir aux îles Sorlingues et de m'enfermer dans une solitude inaccessible où je ne recevrai ni journaux ni lettres.

En même temps il tira de la poche de son veston un énorme paquet de lettres et de journaux, qu'il jeta sur la table, en me faisant remarquer que c'était le courrier d'un seul jour. Je comptai. Il y avait dix-sept lettres et un peu plus de journaux.

— Comment voulez-vous que je lise tout ça?... Je n'ai pas seulement le temps de parcourir, pas même celui d'ouvrir... Et c'est dommage... J'ai ouvert ce matin une lettre reçue au mois de juin dernier. Elle était très intéressante...

A neuf heures, Victor Hugo devint sublime. L'essence et les attributs de Dieu, la nécessité de la prière, l'absurdité du panthéisme, l'absurdité du positivisme, l'absurdité du matérialisme, le système solaire et planétaire, le temps et l'espace, les deux infinis, celui de la grandeur et celui de la petitesse, la divisibilité de la matière, l'immortalité de l'âme, tous les plus hauts problèmes de la métaphysique furent posés et résolus.

— Oh! que l'athéisme est pauvre! qu'il est petit! qu'il est absurde! Dieu est. Je suis plus sûr de son existence que de la mienne. Si Dieu me prête vie, je veux écrire un livre où je démontrerai que la prière est nécessaire à l'âme, qu'elle est utile et efficace. Pour moi, je ne passe pas quatre heures de suite sans prier. Je prie régulièrement chaque matin et chaque soir. Si je me réveille la nuit, je prie. Que demandé-je à Dieu? De me donner sa force. Je sais ce qui est bien et ce qui est mal; mais j'ai conscience de mon imperfection, et en moi seul je ne trouve pas la force de faire ce que je sais qui est bien. Dieu nous soutient et nous enveloppe. Nous sommes en lui. Nous avons en lui vie, mouvement, être. Il est l'Auteur de tout. Il est le Créateur. Mais il n'est pas vrai de dire qu'il *a créé* le monde. Car il le crée éternellement. Il est l'âme de l'univers. Il est le Moi de l'infini. Il est... Tu dors, Adèle?

Cette question s'adressait à madame Victor Hugo, qui, écroulée dans un fauteuil depuis le dîner, dans l'attitude pelotonnée et recueillie d'une personne intérieurement attentive, le menton appuyé sur sa noble poitrine, les mains croisées sur son abdomen et les paupières closes, probablement pour mieux écouter, n'avait encore fait entendre que le bruit régulier de sa respiration. Réveillée en sursaut de sa méditation silencieuse, elle protesta avec toute l'énergie de l'innocence injustement accusée :

— Cher grand ami, comment pouvez-vous croire que je dors pendant que vous parlez?

*
* *

Dans les délais réglementaires, je fis ma visite de digestion à madame Victor Hugo.

Je surpris Adèle et Victor mangeant maritalement dans la même casserole une bouillie dont ils se disputaient le gratin. La chemise du maître, ouverte par devant et faisant une grosse bouffissure sur le pantalon mal boutonné, laissait voir une camisole de flanelle rouge, qui, n'étant pas elle-même bien fermée, montrait une peau velue, mais très propre. En professant un souverain mépris pour « l'enveloppe superficielle », le « philosophe scythe », comme il s'appela lui-même en cette occasion, avec bonhomie, tenait extrêmement à la propreté du linge et à celle de la peau.

Madame Victor Hugo, se redressant avec dignité, me dit majestueusement :

— Bonjour, monsieur.

Mais son hirsute époux, qui continuait d'être de la plus charmante humeur, entonna gaiement la louange de la bouillie, suivie de l'apothéose du gratin, et couronnée par un dithyrambe à la gloire de tous les laitages en général :

— Rien n'est meilleur pour la santé. Une des boissons les plus hygiéniques que l'on puisse prendre à table, chez soi, c'est du lait coupé d'eau, et ce n'est pas fade du tout, comme le croit le vulgaire.

A la qualification complaisante qu'il se donnait souvent de « grand classique méconnu », Victor Hugo ajoutait non moins volontiers celle de « grand médecin incompris ». Les consultations dont sa haute science me gratifia sont nombreuses et diverses. Il disait que, dans les grands dîners, quelles que fussent l'abondance et la variété des excellents crus offerts aux convives, on ne devait boire que d'un seul vin, blanc ou rouge, boire sec et boire peu. Il avait une doctrine remarquable sur la meilleure façon de prendre les bains de mer.

Il fallait choisir, dans une plage infréquentée, un rocher surplombant la mer, s'y dépouiller prestement de tous ses

vêtements, après avoir assez couru pour être en sueur, plonger, faire deux ou trois brasses, revenir en nageant entre deux eaux, se hisser des mains et des pieds sur sa roche, se sécher au soleil comme on pouvait, et se rhabiller en un clin d'œil. Plus le bain était court et réduit à un plongeon rapide et complet, plus le corps entrait chaud dans l'eau froide, plus aussi l'action du sel marin était tonique et salubre.

Je suivis son conseil et faillis me noyer. Car, ayant rencontré un courant qui m'emportait au large et me trouvant loin de tout secours, je me vis fort en peine de regagner par mes seules forces le rocher dont j'avais fait mon vestiaire.

Ces bains solitaires et sauvages n'avaient point d'amateurs dans la haute société. J'eus la bonne fortune d'y surprendre une ou deux fois Diane et ses compagnes, mais elles ne descendaient pas de l'Olympe. Il y avait bien, à Guernesey, un vague établissement, avec des cabines dégarnies et mal closes pour se déshabiller; l'installation n'était guère moins primitive que celle du rocher à la mode de Victor Hugo : ni costumes, ni caleçons, ni peignoirs, ni serviettes, ni baquet d'eau chaude. On se baignait absolument nu (les hommes, du moins), et on se séchait avec son mouchoir de poche. J'usai de ces bains-là aussi quelquefois; j'y rencontrai plusieurs de mes grands et de mes petits élèves, et au milieu de ces garçons, nus comme des plats d'argent, je marchai nu moi-même comme l'Hassan d'Alfred de Musset. En France un professeur, qui ne craindrait pas de paraître devant ses élèves dans l'état du premier homme avant le péché, perdrait tout son prestige. Les Anglais, avec une simplicité admirable, une grave et antique *naïveté*, ne trouvent ni ridicule ni inconvenance dans ce spectacle naturel.

Après m'avoir fait un éloge très bien senti de l'alimentation lactée, Victor Hugo m'entretint de l'éducation des femmes. Quels étaient la nuance et le degré de son *féminisme*? Je l'ai un peu oublié, mais je me rappelle que ce grand révolutionnaire était plutôt conservateur en ce domaine pour des raisons ou pour des sentiments de galanterie française et de vieille chevalerie.

Il me parla aussi de Voltaire :

— Voulez-vous verser un flot de lumière sur ce que vous

écrivez? Tracez au milieu d'une page blanche ces deux syllabes : Voltaire. Toute la page en est éclairée.

Recette plus pratique et plus judicieuse qu'elle n'en a l'air. Dans cet heureux traitement du style amphigourique ou obscur, — simple phénomène de suggestion, — le mot « Voltaire » cesse d'être un pur signe abstrait pour devenir, avec les lettres claires et sonores dont il se compose, un symbole pittoresque et lumineux, analogue aux dessins dont Victor Hugo illustrait les marges de ses manuscrits et par lesquels il secondait souvent et achevait les idées de son intelligence. Mais pour comprendre que la prescription n'est point absurde, pour apercevoir ou sentir ce que le simple tracé d'un nom propre sur une page blanche peut représenter ou suggérer, peut-être est-il nécessaire d'être un peu poète et d'avoir une imagination à la fois graphique et auditive.

Victor Hugo fit une autre remarque, utile contre-partie des procédés plus ou moins charlatanesques qu'on a tant reprochés, non sans raison, plus encore à ses éditeurs qu'à lui-même :

— Il faut éviter, comme dépourvue de toute signification, cette phrase commune : « Tel ouvrage a eu tant d'éditions ». Cela ne veut absolument rien dire. En effet, le roman de *Notre-Dame de Paris* fut tiré d'abord à onze cents exemplaires divisés en quatre éditions, et *William Shakespeare* à vingt mille exemplaires ne formant qu'une seule édition compacte. La seule formule qui ait un sens est celle-ci : « On a vendu deux, trois, quatre mille exemplaires de tel ouvrage. »

Avant de me laisser partir, le poète me montra d'intéressantes curiosités de ce qu'on peut appeler son musée, notamment un fusil, cadeau d'un ouvrier belge enthousiaste qui avait gravé sur le canon les noms de tous ses drames.

Je crois, sans être ici bien sûr de ma mémoire, que madame Victor Hugo présidait encore, à Hauteville House, le 24 février 1867, un dîner de famille et d'amis à la fin duquel j'assistai dans des circonstances que je vais conter tout à l'heure; mais, après cette date, je ne la revis plus. Elle était retournée dans son cher Paris auprès de l'oculiste qui soignait ses pauvres yeux malades. Elle mourut à Bruxelles, le 27 août 1868. Victor Hugo, auquel j'adressai mes condo-

léances, me répondit, de sa large écriture écrasée qu'on dirait sortie moins d'une plume d'oie ou d'aigle, même taillée avec un sabre, que d'un éclat de poutre trempé dans l'encrier :

Je n'ai que la force d'un serrement de main, cher monsieur, et je vous l'envoie du fond du cœur.

VICTOR HUGO

***

Le 24 février était l'anniversaire de la seconde République. Je n'avais pas été invité ce jour-là chez le proscrit de l'Empire. Mais, usant de la liberté qu'il me laissait si hospitalièrement, je me présentai chez lui d'assez bonne heure, avant qu'on fût sorti de table. J'eus mon dessert. On crut même pouvoir m'offrir encore quelque chose d'un pâté de bécassines aux truffes; mais, le couvercle ôté, il se trouva qu'il n'en restait plus. Ce qui est notable ici, comme un trait de délicatesse tout à l'honneur du grand homme, c'est justement le fait que *je n'avais pas* été convié à ce festin. Quand j'entrai, l'illustre exilé me dit crûment que j'étais « tombé dans un guêpier »; car on allait boire à la santé de la République.

J'avoue que je n'y avais point songé et que je me préoccupais fort peu des inconvénients que ma participation ou ma présence à ce toast républicain pouvait avoir pour ma carrière. Mais Victor Hugo y pensait pour moi. Sa sollicitude au sujet de mon avenir s'est montrée dans certains détails assez curieux. Je trouve digne de remarque sa longue hésitation à contenter enfin mon envie et à me donner le petit volume des *Châtiments* (édition de 1853, Genève et New-York), lui qui me fit magnifiquement cadeau d'autres ouvrages d'une valeur matérielle beaucoup plus considérable, telles que son *Théâtre* et que *l'Homme qui rit*, exemplaire de la première édition en quatre volumes in-octavo. Il craignait réellement de me compromettre. Il savait que mon ambition était de devenir, en entrant dans l'enseignement supérieur, un fonctionnaire de Napoléon III, et il se faisait un cas de conscience d'apporter la plus légère entrave à l'accomplissement d'une si haute destinée.

Il me dit donc, il me répéta avec une insistance presque touchante, que j'étais absolument libre de m'unir ou non au

toast qu'il allait porter, et je crois vraiment qu'il eut la discrétion exquise, la bienveillance extrême de donner à son discours politique un tour qui me permît de m'y associer de tout mon cœur : car c'est sans la moindre réserve que je pus lever mon verre à la santé de la République libérale, pacifique, généreuse, tout aimable et toute conciliante, *idéale*, en un mot, dont il fit l'éloquente définition.

Puis la conversation roula sur Homère, sur Rembrandt, sur Rubens, sur Shakspeare, sur Michel-Ange, sur Jordaens, sur Van Dyck, sur Eschyle, sur... « Plonplon » — et sur une tache de graisse que madame Chenay avait faite à sa robe. Aussi grand donneur de recettes ménagères que de conseils hygiéniques, le poète déclara que le meilleur remède était de tremper l'étoffe immédiatement dans du vinaigre pur.

*
* *

Franchissons un espace mort de sept mois, non que mes relations avec Victor Hugo aient été tout ce temps interrompues, mais parce que je n'ai conservé de cette période ni lettre, ni note, ni aucun souvenir.

Je trouve bien, dans la vie intérieure du Collège Elizabeth, au mois de mai de cette année-là, une nouvelle assez grosse : mes élèves jouant et d'abord annonçant par voie d'affiche *les Sages Femmes* de Molière, grande comédie en vers et en cinq actes, plus connue sur le continent sous le nom des *Femmes savantes*; mais ce fait divers, qui ornerait assurément l'histoire de Guernesey, si c'était elle que je racontais, n'intéresse point la chronique de Victor Hugo.

Le 20 octobre 1867, j'allais descendre de ma chambre pour prendre ma place au dîner de une heure dans l'excellente famille bourgeoise où j'étais pensionnaire, quand je vis passer sous ma fenêtre, avec son grand chapeau de charbonnier et sa belle démarche, « l'homme à la jambe de prince » revenu de son voyage annuel en Belgique et dans les Pays-Bas. Je sortis tout de suite après dîner, dans l'espoir de le rencontrer au retour de sa promenade, et je le rencontrai en effet.

— Eh bien! — me dit-il, — nous voilà revenus tous deux de voyage?

— Oui, et j'ai lu dans les journaux que vous étiez allé à Genève, et même, s'il faut les croire, à Paris.

— C'est du roman pur. Je n'ai été qu'en Belgique et en Hollande. Mais, à l'heure qu'il est, il y a encore à Paris trois personnes sur quatre qui croient que j'y suis allé et plusieurs même affirment m'avoir vu. Louis Ulbach connaît un monsieur parfaitement convaincu qu'il a dîné avec moi à Versailles. De même pour mon prétendu voyage à Genève et pour ma rencontre avec Garibaldi. Une feuille catholique me prête un discours au Congrès de la Paix; elle le cite, l'analyse, le critique et s'indigne... N'y a-t-il pas là de quoi nous rendre bien défiants quand nous lisons l'histoire? Que devient la certitude historique? Dans cent ans, il se rencontrera un nouveau Taine pour écrire : « Nous avons mis la main sur des documents inédits qui nous permettent d'affirmer de la façon la plus catégorique l'authenticité d'un fait qu'on avait jusqu'ici contesté et nié : Victor Hugo est allé à Paris au mois de septembre 1867. La chose ne peut plus faire question. Un contemporain a dîné avec lui à Versailles; il raconte le dîner dans une lettre à un ami. » Et, au bas de la page, il y aura une note renvoyant le lecteur aux pièces justificatives de la fin du volume. « Avec la preuve du voyage de Victor Hugo à Paris, — continuera le Taine de 1960, — nous avons celle de son voyage à Genève, tout aussi vrai et d'ailleurs moins invraisemblable. Il est certain qu'à la même époque Victor Hugo alla à Genève et qu'il prit la parole au Congrès de la Paix, puisqu'un journal a donné son discours et que Victor Hugo ne l'a point démenti... » Voilà comment on écrit l'histoire! Voilà les erreurs où l'on s'expose en attachant une importance excessive aux petits faits! Les grands faits moraux importent seuls, et non point les particularités extérieures, la couleur des cheveux, le lieu de la naissance, etc. Un critique n'a-t-il pas eu l'idée saugrenue d'écrire toute une page pour expliquer la nature de mon talent poétique par l'influence de la Franche-Comté? Je suis né en Franche-Comté, c'est vrai; mais, à l'âge de six semaines, j'ai quitté le pays et je n'y suis jamais retourné... Ni Tacite ni Thucydide n'ont donné dans ce ridicule travers. Eh! qu'importe qu'un homme ait les cheveux blonds ou noirs? Prétendez-vous expliquer par là son tempérament?

Frédégonde avait les cheveux blonds comme un ange du ciel. Auguste Vacquerie, talent robuste et viril, réunissant en lui ce qu'il y a de meilleur dans Pascal et ce qu'il y a de meilleur dans Voltaire, avec quelque chose de plus, — Auguste Vacquerie a les cheveux blonds, ou du moins il les avait blonds dans sa jeunesse. Paul Meurice, talent surtout gracieux, d'une infinie douceur, a les cheveux noirs... La critique à la mode du jour, qui lâche l'essentiel pour de vaines curiosités, cherche la solution du problème fameux : connaissant la hauteur du grand mât et la quantité des vivres à bord, calculer l'âge du capitaine.

*
* *

Je fus mis en quarantaine, une fois, par « le plus grand médecin du XIXe siècle ». Kesler fut le commissionnaire qui me signifia ma consigne par le laconique billet que voici :

Mon cher confrère,

J'irai vous remercier moi-même quand les petits pois ne pousseront plus chez vous. C'est un légume que M. Victor Hugo redoute beaucoup quand il prend le nom de petite vérole. Merci encore et tout à vous.

KESLER

On sait les proportions effrayantes que prennent avec la rapidité de la foudre les moindres bruits de maladies contagieuses. Voici exactement ce qui s'était passé. Entre le 17 et le 20 décembre 1867, le jeune Jack Valrent, fils cadet des braves gens chez qui je logeais, fut pris d'une indisposition subite à laquelle l'imagination alarmée des voisins s'empressa de donner le nom de petite vérole ; on pourra juger de la gravité du mal quand on saura que le prétendu varioleux garda le lit une matinée, la maison un jour et demi, et que, le surlendemain, il pouvait sortir par tous les temps, manger à sa faim, boire à sa soif, jouer, sauter, courir et faire le diable à quatre avec la permission du médecin.

Respectant l'excommunication que Victor Hugo avait lancée sur moi et qu'aucun jugement nouveau ne m'autorisait à croire levée, je n'avais pas osé encore, à la fin de janvier 1868, reparaître à Hauteville House, et j'attendais impatiem-

ment l'occasion de rencontrer le poète en plein air, afin d'éclairer, sans péril pour lui, sa religion sur la vérité de l'histoire. Cette occasion me fut donnée enfin, le 26 janvier, devant la plaine immense, pure et salée de l'Océan. Me tenant à une distance respectueuse et parlant d'une voix haute et bien articulée, je fis, dans le vent qui soufflait du large, le récit authentique des faits.

— C'est bien! — dit, en se rapprochant, mon Esculape. — Dans les maladies contagieuses, il faut distinguer deux périodes : la période d'inflammation et la période de farination. Ce n'est pas pendant la première que la contagion est à craindre; c'est pendant la seconde. Mais, si votre jeune varioleux était guéri le 22 décembre, il est permis d'espérer qu'à son tour la période de farination est terminée, et que tout grave danger est écarté désormais. Je vous prie de *me faire l'honneur* de revenir bientôt me voir à Hauteville House.

— Maître, — répondis-je, — j'aurai l'honneur d'aller vous demander à déjeuner cette semaine.

C'est le vendredi 31 janvier 1868 que ma rentrée eut lieu et ce jour est une grande date dans ma chronique de la vie de Victor Hugo à Guernesey. La nouvelle s'était répandue, la veille, qu'une troupe d'acteurs français en voyage, venant de Jersey, où ils avaient joué *Horace* avec succès, arrivait à Guernesey pour offrir à Victor Hugo une représentation d'*Hernani*.

Cette nouvelle agréable me causa surtout une vive agitation; car je désirais ardemment que la haute société de l'île fît son devoir en cette circonstance, et je n'étais pas sans inquiétude sur l'empressement qu'elle mettrait à honorer le poète par son affluence au théâtre,

Mon agitation fut, dans une certaine mesure, celle de la mouche du coche, puisque je pouvais avoir confiance en un homme d'autant d'esprit et de littérature que le bailli, sir Stafford Carey, pour faire en cette occasion tout le nécessaire. Mais lui-même eut à défendre la cause de la poésie, de l'honneur local et du sens commun contre l'incroyable sottise de certains personnages officiels qui disaient hautement que cette aventure les laissait froids, *Hernani* étant un spectacle « immoral ».

Il fallait d'abord ouvrir le théâtre, l'épousseter, l'aérer et l'éclairer; il restait fermé constamment, et, depuis 1866, je ne l'avais vu ouvert qu'un seul soir, pour une représentation de *la Somnambule*, avec un piano et deux violons à l'orchestre. Sir Stafford Carey donna au procureur de la reine et aux autres autorités des instructions qui furent suivies avec plus ou moins de bonne grâce. Justement, il y avait, le 30 janvier, à sept heures et demie (telle était l'heure *fashionable*) une grande soirée chez le bailli, avec mascarades et tableaux vivants. Miss Carey me déclara sa ferme résolution d'aller au théâtre, et elle me promit d'user de toute son influence pour y entraîner ses amies. Frederick de Sausmarez, un de mes grands élèves du Collège Elizabeth, celui qui, socialement, avait le plus d'importance par la noblesse de sa famille, me fit les mêmes promesses, et le bailli me dit que la représentation d'*Hernani*, qui ne souffrait plus aucune difficulté, aurait lieu le lendemain.

Le vendredi 31 janvier, toute la troupe déjeunait à Hauteville House. On pense si, à midi, j'oubliai que j'avais mes libres entrées. Victor Hugo, avec sa bonne grâce accoutumée, ne parut nullement ennuyé ou surpris de l'arrivée de ce convive surnuméraire, et il me dit même que j'étais bien aimable d'être venu!

La présentation des acteurs au poète par le maître du protocole, Hennet de Kesler, eut lieu dans les salons du premier étage. Le galant vieillard fit à mademoiselle Othon ce compliment :

— Mademoiselle, on m'avait bien dit que je verrais une très belle doña Sol.

Cette actrice était la seule personne de la troupe qui eût l'usage du monde et qui parût à peu près à son aise. Ruy Gomez, en descendant l'escalier, me confia qu'il était extraordinairement ému.

En se mettant à table, chaque comédien trouva sous sa serviette le portrait du grand homme. J'avais suggéré cette idée au vaillant photographe Arsène Garnier, qui passa toute sa nuit à tirer des épreuves et qui assistait, naturellement, au banquet. Un murmure admiratif et reconnaissant accueillit ce gracieux cadeau.

Malgré les efforts du maître de la maison pour rompre la glace, une lourde contrainte pesait sur tous les convives. Hernani demeurait stupide. Don Carlos ne desserrait les dents que pour avaler, en étouffant, quelques morceaux. Ricardo se mouchait dans sa poche. Ruy Gomez, un homme grand comme un tambour-major, qui soufflait comme un phoque, buvait énormément pour se donner du cœur. Ils avaient tous une peur horrible, et ils devaient être encore bien plus troublés le soir : car, obligés de retrancher un tiers de la pièce, faute d'un personnel suffisant, et de décorer la scène avec des manches à balai, ils étaient confus de ne pouvoir présenter au poète qu'un squelette décharné de son chef-d'œuvre.

Comme il arrive toujours quand on n'a rien à dire, et de même qu'on aurait parlé des enfants s'il y en avait eu dans la maison, on parla du chien; qui était devenu le personnage principal par la liberté de ses allures, gambadant autour de la table, se fourrant dans toutes les jambes et posant sa tête sur tous les genoux. Kesler se préparait à réciter le distique, inédit encore, autrefois écrit de la main du poète sur le collier de Sénat : je ne sais pourquoi Victor Hugo le lui défendit; mais le maître étant sorti pour donner un ordre, Kesler en profita aussitôt :

Je voudrais que chez moi quelqu'un me ramenât.
Mon état? chien. Mon maître? Hugo. Mon nom? Sénat.

Le collier fut volé, naturellement; ce qui (pour terminer l'histoire) fournit à un flatteur, peut-être à Kesler lui-même, l'occasion de ce madrigal :

— Maître, pourquoi aussi mettez-vous des diamants au cou de votre chien?

Au dessert, Marquand porta un toast au grand poète en termes outrageusement hyperboliques, comme l'exige peut-être le genre. Victor Hugo, évidemment pris à l'improviste, fit une réponse modeste et spirituelle, détournant de lui-même l'honneur qu'on lui faisait et le reportant sur les comédiens. Nous nous levâmes tous et nous levâmes nos verres, en disant :

— A Victor Hugo !

La représentation était annoncée pour sept heures et demie. On fut si ponctuel qu'étant entrés au théâtre à sept heures trente-cinq, Frederick de Sausmarez, Arsène Garnier et moi, nous eûmes le désappointement de trouver le rideau levé et le spectacle commencé. Nous ne gagnâmes nos stalles d'orchestre ou de parterre (je crois que la distinction n'existait pas) qu'après le premier acte. Victor Hugo était arrivé à l'heure, avec cette parfaite exactitude qui est la politesse des princes. Il se dérobait aux yeux derrière le rideau de sa loge, madame Chenay, seule en vue, occupant la place de devant; tout au fond se cachait Juliette, invisible. Dans la loge voisine de la sienne, deux jolies perruches de mon cours de littérature, qui auraient dû se contenter d'être délicieuses à regarder dans leurs fraîches toilettes, riaient sottement et jacassaient, parlant presque aussi haut que les acteurs. Je leur faisais des yeux que j'essayais de rendre farouches ; je les aurais étranglées... croquées plutôt.

J'avoue que je prêtai fort peu d'attention à la pièce et à la façon dont elle fut jouée, tant j'étais uniquement préoccupé de la conduite de la salle et du succès personnel qu'elle ferait au poète! Le théâtre n'était pas bondé de spectateurs, cependant il était honnêtement rempli; on n'applaudissait pas beaucoup, cependant on applaudissait. Entre le troisième et le quatrième acte, Victor Hugo parut un instant. J'en profitai pour crier :

— Vive Victor Hugo!

Ce cri n'eut pas d'écho, mais une partie de la salle battit des mains.

Après le quatrième acte, j'allai voir Victor Hugo dans sa loge et je fus présenté alors, pour la première fois, à madame Drouet, que je ne connaissais pas encore personnellement, ne lui ayant point fait de visite et ne l'ayant jamais rencontrée à Hauteville House. Victor Hugo me demanda de faire l'article pour la *Gazette officielle*.

Après le cinquième acte, quand il n'y eut plus sur la scène que des cadavres, un Anglais se leva et dit :

— *Three cheers for mister Victor Hiougo!*

Les hurrahs réglés et les bans en mesure sont proprement la forme des acclamations britanniques : Victor Hugo eut ses

trois *cheers*. C'est tout ce qu'on pouvait raisonnablement espérer.

On se fera une idée des coupures énormes qu'avait nécessitées dans le chef-d'œuvre l'indigence de la scène et de la troupe, si je raconte qu'étant allé chez Garnier après le spectacle boire une bouteille de champagne (pardon... je voulais dire : de vin de Champagne... ne te courrouce pas, ombre de madame Victor Hugo !) avec mes chers élèves Edward Ozanne et Fredy de Sausmarez, bien dignes de cette récompense pour avoir fait comme il faut leur devoir d'applaudisseurs, j'étais dans mon lit à dix heures et demie — et Victor Hugo dans le sien, sans aucun doute.

Je travaillai le lendemain à mon article, qui parut dans *la Gazette* du 3 février et qui fut reproduit, m'a-t-on dit, par plusieurs journaux parisiens, notamment par *le Figaro*. Tout l'intérêt que ce document conserve aujourd'hui se réduit à quelques lignes du commencement et de la fin, que je vais seules transcrire :

Les deux ou trois cents spectateurs qui remplissaient vendredi soir le petit théâtre de Guernesey ne savent peut-être pas qu'ils assistaient à une fête que les Parisiens eussent payée bien cher. Quarante ans après les luttes terribles et, peu s'en faut, sanglantes, qui ont signalé les premières représentations d'*Hernani*, huit mois après l'éclatant triomphe de la reprise, voir jouer devant son auteur, loin du monde, dans une humble salle, sans bruit et comme en famille, ce drame qui est l'événement le plus considérable de l'histoire littéraire de notre siècle ! C'était une fête de l'intelligence. Rien pour le plaisir des yeux. L'excessive simplicité de la mise en scène rappelait ces représentations dramatiques du XVIe siècle, où une forêt, un château étaient figurés par des poteaux avec cette inscription : *Le théâtre représente une forêt... Le théâtre représente un château.* . Les grandes œuvres savent se passer du luxe des décors ; l'absence de tout ornement extérieur faisait d'autant mieux ressortir la beauté supérieure des vers...

... M. Victor Hugo, avec cette politesse qui sied aux poètes comme aux princes, n'avait pas voulu que sa personne pût devenir l'objet du spectacle aux dépens des applaudissements directs qu'on devait aux acteurs. Il avait donc demandé, ou plutôt exigé, qu'on lui trouvât une place où il fût invisible. A cette condition seulement il consentait à se rendre au théâtre. Mais, pour gagner sa place et pour la quitter, il a dû se montrer à une partie de la salle. Les applaudissements ont

éclaté aussitôt, à deux ou trois reprises, surtout à la fin, et M. Victor Hugo a remercié chaque fois par une gracieuse inclination. Ces applaudissements ne venaient pas du parterre, d'où l'on ne pouvait apercevoir le poète, mais des loges, occupées, encombrées par l'aristocratie de l'île, qui a fait preuve de beaucoup d'esprit et de cœur en saisissant cette occasion unique de venir rendre un public hommage à l'hôte illustre de Guernesey.

Le rideau s'est relevé après le cinquième acte, et doña Sol ressuscitée a offert au maître, au milieu des acclamations, une couronne de laurier. Nous avons vu cette couronne ; elle porte la légende suivante en lettres d'or sur un cartouche bleu :

Hernani. — A V. Hugo, les artistes reconnaissants. — Guernesey, 31 janvier 1868.

*
* *

Le jeudi 6 février, j'appris de madame Chenay, rencontrée à la promenade dans *Park Lane Steps*, en compagnie de Sénat, que « monsieur Victor Hugo » avait lu avec plaisir l'article de *la Gazette*, et que, pour me témoigner sa satisfaction, il se proposait de m'offrir, avec sa signature sur la première page, un exemplaire de son théâtre.

J'allai le voir dès le lendemain, à l'heure habituelle, j'entends à celle du repas de midi. En entrant, le dernier, dans la salle à manger, où les convives étaient déjà réunis, Victor Hugo me remercia en termes parfaitement simples ; on se mit à table, et sur-le-champ il commença la critique de mes idées, ayant soin d'ajouter que, s'il me contredisait, c'est parce qu'il faisait cas de mon article. Sans quoi, il se serait borné à un remerciement de politesse.

Mais me voici obligé (j'en demande pardon à mes lecteurs) de donner d'abord une analyse de mon travail pour introduire et pour rendre intelligibles les critiques de mon amphitryon.

Je disais donc que l'art dramatique de Victor Hugo ressemble aussi peu à celui de Shakspeare qu'à celui de Racine. Shakspeare se distingue par une telle fécondité créatrice de types individuels, si variés, si originaux, si vivants et si vrais, qu'on peut comparer son œuvre immense à une miniature de l'univers. Racine excelle dans une fine analyse des passions, dans une étude profonde du cœur humain, qui fait de son théâtre, généralisateur à l'excès, une école de philosophie

morale. Par la concentration puissante et l'unité toute française de ses pièces, Victor Hugo diffère extrêmement de Shakspeare; il ressemblerait plus à Corneille qu'à Racine, par la grandeur de ses héros, dont le langage et les actions surpassent la nature; mais il sait mieux que les classiques français unir le réel à l'idéal en donnant aux géants de ses drames une couleur locale, un costume pittoresque et tous les caractères particuliers de leur époque et de leur pays. « S'il fallait absolument, disais-je encore, trouver à Victor Hugo un prototype et un pair, nous nommerions Eschyle, dont les personnages surhumains continuaient à parler sur la scène dramatique le langage de la poésie lyrique et de l'épopée. »

Je n'ai jamais cru un mot de cette prétendue ressemblance de Victor Hugo avec Eschyle, et je m'accuse d'avoir cédé ici à la tentation de flagorner l'auteur du *William Shakspeare*. Afin de racheter cette lâche complaisance, je terminais ma petite dissertation littéraire par une réflexion toute simple et qui n'a l'air de rien, mais qui suffisait pour me séparer nettement du troupeau des hugolâtres (le séide Kesler me le fit bien sentir) :

En 1830, il fallait choisir entre le siècle de Louis XIV et *Hernani*. On était classique ou romantique, et sans savoir au juste ce qu'on voulait, on se faisait la guerre, une guerre à mort, au bruit de ces mots vides de sens. Aujourd'hui ces querelles sont bien loin de nous. La critique, devenue équitable en apprenant l'histoire, sait comprendre et honorer Racine en même temps que Shakspeare et que Victor Hugo, et s'incliner avec un intelligent respect devant toutes les gloires consacrées par l'admiration d'un grand peuple et l'assentiment du genre humain.

Victor Hugo me dit d'abord que je m'étais trompé sur Shakspeare.

— Vous partagez sur ce grand poète l'opinion courante, mise à la mode par Taine et par Deschanel, qui ne voient dans Shakspeare qu'un reproducteur des hommes tels qu'ils sont et de la nature telle qu'elle est. A ce compte-là, Shakspeare ne serait donc qu'un premier exemplaire de Balzac? Non, non, ses personnages participent de l'idéal comme ceux de Corneille et d'Eschyle. Où trouver dans la nature, je vous prie, les types de Macbeth, de Richard III, d'Othello, de

Falstaff, de Falstaff surtout? A l'élément humain Shakspeare ajoute l'élément surhumain, et c'est par là qu'il est grand. Tout vrai poète est un créateur de types, et il est de l'essence des types d'être au-dessus de la nature et surhumains.

J'étais si loin de contester à Victor Hugo sa doctrine excellente sur l'idéale vérité de l'art comparée aux plates réalités de la nature, que je lui proposai d'en faire une plus large application et d'étendre à Balzac ce qu'il avait dit de Shakspeare.

J'avançai donc que Balzac, lui aussi, était plus et mieux qu'un réaliste pur, et que, d'ailleurs, le pur réalisme est impossible en art et contradictoire. Qu'il le veuille ou non, un créateur littéraire idéalise toujours plus ou moins. Je citai le père d'Eugénie Grandet comme exemple d'un type d'avare idéalement agrandi. Victor Hugo l'accorda, et il ajouta même au père Grandet le père Goriot, type irréel et monstrueux de l'amour paternel, comme non moins admirable à ce point de vue. Mais il avait contre Balzac une objection capitale et d'un autre ordre.

— Ce n'est pas un artiste, ce n'est pas un écrivain. La forme, le style, lui font trop défaut. Voyez Horace : il n'y a pas, en général, beaucoup de profondeur dans sa poésie ; mais elle vit et vivra éternellement, parce que l'exécution est parfaite.

Et, rompant les chiens, le plus grand de nos écrivains en vers se mit à me réciter, d'un bout à l'autre, la belle ode d'Horace :

Eheu, fugaces, Postume, Postume,
Labuntur anni...

en la traduisant pour sa belle-sœur.

Mon erreur sur Shakspeare était la moindre faute de mon article. Je m'étais trompé bien plus gravement sur les classiques français :

— Vous avez fait à Racine beaucoup trop d'honneur en le mettant dans la compagnie des plus grands poètes (puisque vous le nommez à côté d'eux), en l'égalant à Corneille. Racine n'est qu'un écrivain du troisième ordre, à peine supérieur à Campistron. C'est un poète essentiellement bourgeois. Il répond à un besoin qu'on peut appeler national, tant il est universel en France : le besoin de la poésie bourgeoise.

Pascal, qui n'a pas dit beaucoup de bêtises, en a dit une fameuse quand il a prétendu que le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un livre, c'est de dire : « Je l'aurais fait. » Alors, quand nous lisons le *Prométhée enchaîné*, nous pensons que nous aurions pu le faire!... On nous rabat les oreilles avec ces vieux clichés : « Racine est un poète de cour, Racine était de son temps. » S'il avait été un génie, il aurait été au-dessus de son temps; s'il avait été un génie, il n'aurait pas fait sa cour à Louis XIV... Les bourgeois ont voulu avoir leur poète : ils l'ont, c'est Racine. Et ils en ont d'autres encore : la famille des poètes bourgeois commence à Racine et finit à Émile Augier, en passant par Casimir Delavigne et Ponsard.

De même que, dans une conversation précédente, Victor Hugo avait opposé Boileau à Racine, il lui opposa, ce jour-là, Molière. Il regardait Molière comme un grand écrivain, mais seulement dans sa première œuvre; la mieux écrite de toutes ses comédies était, selon lui, *l'Étourdi*.

— *L'Étourdi* a un éclat, une fraîcheur de style, qui brillent encore dans *le Dépit amoureux*, mais qui s'éteignent et s'effacent à mesure que Molière, malheureusement assagi, abandonne davantage la langue pittoresque du temps de Louis XIII :

> Attaché dessus vous comme un joueur de boule
> Après le mouvement de la sienne qui roule,
> Je pensais retenir toutes vos actions
> En faisant de mon corps mille contorsions.

— Quel style! quel mouvement! quelle couleur! quelle poésie! La prose de Rabelais n'est pas plus vive. Et, dans toute la littérature française du XVIIe siècle, je ne connais rien de comparable, comme expression passionnée de l'amour, au reproche que Lélie fait à Mascarille, coupable d'avoir dit du mal de celle qu'il aime :

> Et sur ce que j'adore oser porter le blâme,
> C'est me faire une plaie au plus tendre de l'âme.

Ces deux beaux vers, prononcés avec feu par le grand poète romantique, recevaient une beauté nouvelle de tout ce que son lyrisme ajoutait à leur dramatique éloquence.

— « Le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche, et je ne vois pas une étoile qui montre le bout de son nez » : voilà,

poursuivait Victor Hugo, de ces images qu'un poète seul rencontre et que, dans la prose de *l'Amour peintre*, Molière sème encore comme des fleurs.

En me donnant son théâtre, l'auteur d'*Hernani* me conseilla d'y relire la préface de *Cromwell* et de relire aussi *l'Étourdi*.

« La langue des hommes est flexible, dit quelque part Homère, et elle a toutes sortes de discours de toutes les couleurs, et le pâturage des paroles s'étend çà et là. » Dans la salle à manger de Hauteville House, le 7 février 1868, les matières les plus diverses furent touchées tour à tour d'une aile prompte et légère : — *le Roi des Aulnes*, de Schubert, « une des trois ou quatre choses » que Victor Hugo admirait le plus en musique; — Agrippa d'Aubigné et Mathurin Régnier, « deux grands poètes dont on ne parle jamais dans les classes » (cela ne serait plus vrai aujourd'hui); — Lucrèce et Juvénal, « que l'infâme Université rejette dans l'ombre, parce que l'un a levé le voile de la nature et que l'autre a fait la guerre aux tyrans »... Hugo mettait Lucrèce et Juvénal au-dessus de Virgile et d'Horace, non seulement comme poètes, mais comme écrivains. Il m'avoua qu'après avoir adoré Virgile, il l'aimait moins aujourd'hui. C'est le flatteur d'Auguste qui, dans l'esprit de l'auteur des *Châtiments*, a dû faire tort au chantre d'Énée, et c'est aussi la perfection soutenue du cygne de Mantoue, contraire aux doctrines esthétiques du *William Shakspeare*.

Sur Bossuet, qui fut effleuré à son tour en passant, la sentence de Victor Hugo fut sévère :

— Bossuet a fait de bons devoirs. Ses oraisons funèbres sont de bonnes compositions de rhétorique. Mais il y a, dans les *Maximes et réflexions sur la comédie*, une page sur la mort de Molière, qui est horrible et qui est sublime.

Dans ce méli-mélo de jugements rapides, d'idées abordées à peine et déjà remplacées, madame Chenay demanda à son beau-frère ce qu'il pensait de l'abbé Delille; car ce poète était un de ceux qu'on lui avait appris à admirer au couvent. Victor Hugo ne daigna faire aucune réponse. Alors, à propos du chef de l'école descriptive, je racontai qu'un poème immense, en plus de onze mille vers alexandrins, avait été inspiré par l'Exposition universelle de 1867, que je ne l'avais

point lu, mais que j'avais la douceur d'en connaître deux vers savoureux :

Le jus de betterave a longtemps combattu
Avant que pour sucrer s'établît sa vertu.

J'ai quelquefois eu l'honneur de faire rire Victor Hugo, mais jamais d'aussi bon cœur que le jour où je lui citai ce grave et solide échantillon de poésie didactique,

Le *poète* n'y put tenir, il éclata.

— L'auteur? l'auteur? — demandait-il en toussant et en s'essuyant les yeux.

Mais le signataire du chef-d'œuvre m'était inconnu. Je ne pus lui dire son nom.

La conclusion de ce long et libre entretien, dont le point de départ avait été la réfutation de mon article sur *Hernani*, fut que la vraie critique était encore à naître :

— Elle comparera les œuvres à l'idéal. Il y eut d'abord la critique qui faisait la guerre à la forme. Trente ans la *Revue des Deux Mondes* a vécu sur cette ineptie. C'était le temps de Gustave Planche. Puis, vint la critique de Taine, de Michelet, de Deschanel, qui s'amuse à de petits faits insignifiants, à des circonstances matérielles de temps et de lieu, fond frivole sur lequel elle construit, avec la gravité de la science, sous prétexte de vérité, de nature et d'histoire, l'édifice fantastique de ses idées creuses...

A cet endroit de son discours, Victor Hugo eut besoin de se moucher, comme un simple mortel. Le distique du jus de betterave irritait encore sa muqueuse. Il tira de sa poche un mouchoir de soie :

— Si j'avais l'honneur — continua-t-il — d'avoir à ma table M. Taine, il ne manquerait pas de remarquer que je me mouche dans de la soie, et sur cette observation il bâtirait toute une théorie. Or, il est bon que vous sachiez que je me mouche dans de la soie trois ou quatre fois par an tout au plus, quand je suis enrhumé du cerveau et que tous mes mouchoirs de coton sont au sale.

PAUL STAPFER

(A suivre.)

L'ÉMOTION SPORTIVE

Il faut beaucoup de courage pour « parler sport » dans une revue ou dans un grand journal. Le sport n'est pas un sujet noble. Comme au temps de l'abbé Delille, il y a encore aujourd'hui des sujets interdits, des sujets de mauvais ton. Qu'ils soient beaux, de haut goût, curieux ou féconds, peu importe, il n'en faut rien dire. C'est ainsi qu'un auteur qui se respecte ne devra que sournoisement, et tout à fait par hasard, laisser passer sous sa plume les mots *vélodrome, entraînement* ou *raid*. Il peut discourir, pendant quarante pages, d'un salon où l'on prend sottement du thé en parlant de son âme, d'un boudoir où, plus sottement encore, on pleurniche et l'on soupire. Un romancier n'aura point honte de prêter à ses personnages d'interminables propos sur le Tendre, qui eussent fait pâmer, en leur temps, M. de Mascarille ou la trop sensible Bélise ; mais je ne sais quelle pudeur le forcera de faire l'ironique et le méprisant, s'il doit traiter des exploits d'un tireur d'aviron ou d'un lanceur de disque. Et cependant Virgile mit jadis tous ses soins à conter en vers éternels un assaut de boxe, un carrousel et des régates ; et les Grecs votaient des statues à des vainqueurs de championnats, — les Grecs dont Renan disait que ce fut un peuple auprès duquel tout autre devait sembler barbare...

Cette étrange pudeur, nous l'avons héritée directement du Second Empire, si ce n'est même de la Restauration. Lorsque l'on commença, en ces époques héroïques, à régulariser les courses de chevaux, il n'y eut qu'un rire parmi les gens sérieux et les « penseurs » : s'occuper attentivement de ces besognes-là, cela passa tout de suite pour le dernier mot du ridicule et de la frivolité ; ce ne pouvait être qu'une affectation de dandy, réservée uniquement aux fils de famille, aux dissipateurs et aux cerveaux brûlés. Si Théophile Gautier lui-même, qui aimait tous les luxes, venait à toucher mot, dans ses nouvelles, du « turf » ou des « chevaux anglais », c'était avec une gravité outrée, pleine de moquerie. Ce dédain semblait universel. Évidemment, dès qu'on songe qu'il fallut en France près de vingt ans, avant que l'on cessât de traiter les romans naturalistes d'attentats aux mœurs, et guère moins de dix ans pour que l'on fût las de sourire parce que M. Bourget avait osé parler de je ne sais plus quel corset de satin, évidemment on ne peut, dès lors, s'étonner qu'il nous ait fallu un bon demi-siècle pour nous habituer graduellement à tenir les exploits physiques en considération : ce n'est même pas encore chose entièrement faite.

Et pourtant, depuis 1830 et 1860, le sport s'est profondément implanté dans nos mœurs. Il est devenu, pour ainsi dire, inévitable. Le service militaire obligatoire, l'anglomanie systématique, l'invention de l'hygiène par les médecins, etc., lui servirent tout d'abord de prétexte, le justifièrent parmi nous, lui fournirent une sorte d'existence légale et de droit de bourgeoisie. Puis l'invention de la bicyclette, presque aussitôt suivie par la création de la presse sportive, le popularisa. Enfin le développement soudain de l'industrie automobile, le besoin croissant et universel de grand air et de mouvement qui en furent la conséquence, la lutte des « marques » et produits, l'importance des capitaux engagés d'une part, de l'autre, l'excellence reconnue des chevaux de pur sang, leur utilité pour l'avenir de notre élevage et de nos remontes, tous ces intérêts mêlés achevèrent de donner au monde immense du sport, de tous les sports, l'homogénéité, le sérieux, la puissance organisée qui lui manquaient. On l'a reconnu officiellement, on l'a encouragé, subventionné, décoré. De

simples organisateurs de tournois d'escrime ont reçu la Légion d'honneur, et les étalons de l'État sont exactement des fonctionnaires. Qui viendra parler de distractions frivoles et de soucis puérils, après cela?

De grands cercles très actifs et très riches, des associations imposantes, comme le Touring Club ou les différentes Sociétés de courses, doivent être tenus pour de véritables pouvoirs publics. Dans les faubourgs et dans les provinces, les bicyclistes ou les joueurs de *football*, ouvriers ou petits bourgeois, se sont groupés et solidarisés. Des fédérations bien disciplinées et bien soutenues veillent aux intérêts communs. De nouveaux champs de courses et des vélodromes ont été créés de tous côtés. Sortant enfin des milieux aristocratiques et « fashionables », ainsi que disaient nos pères, la passion sportive est devenue magnifiquement populaire : l'émotion des « pelousards » à Auteuil ou à Longchamp, l'enthousiasme des paysans et des innombrables badauds lors des grandes épreuves de bicyclette et des *raids* à travers pays, leur empressement à suivre les marches de toutes sortes, et naguère même à risquer l'écrasement pour voir passer les automobiles sur route, quelles meilleures preuves donner de l'engouement, du dévouement public, diraient certains? C'est à tel point que l'émotion sportive me semble aujourd'hui l'un des derniers sentiments nobles qui puisse être éprouvé à la fois, sans mélange politique et presque au même degré, par toutes les classes de citoyens réunis en un même lieu.

Qui ne se souvient d'avoir au moins lu dans les journaux des comptes rendus de la « descente » que firent chez nous, lors de l'Exposition de 1900, les grands athlètes américains, anglais, italiens et grecs? Cette fête de plusieurs jours, sur les gazons et sous les arbres du Racing-Club, au bois de Boulogne, beaucoup de profanes y assistaient, soulevés par un enthousiasme qui dut leur sembler inexplicable. Des estrades avaient été dressées : on les prenait d'assaut, quand on ne se précipitait point à l'autre bout du terrain pour voir les sauts méthodiques et prodigieux de tel ou tel champion, ou bien les essais admirables et le geste classique de nos modernes discoboles. Il y avait là toutes les toilettes, toutes les tenues possibles, depuis le chapeau de cérémonie des messieurs graves et

les gants blancs des organisateurs, jusqu'à la casquette délavée de l'humble cycliste et les paletots douteux du populaire, qui venait d'enjamber la clôture : il y avait des robes émouvantes et somptueuses mêlées à des cotillons de midinettes et à de braves corsages en satin puce ou gros bleu... On fraternisait par le sport — en 1900, déjà !

Et cette année 1904 même, à Chantilly, dans ce pays où le moindre paysan comprend l'importance d'une course et le prix d'un poulain bien né, une sorte de magnifique allégresse passa dans les cris de la foule quand on vit la superbe bête qui gagnait le derby ! La pelouse s'égosillait, c'est-à-dire toute une tourbe de prolétaires, d'ouvriers, de cultivateurs, de peuple enfin. Il n'est point de duc ni de milliardaire qui, en de pareils moments, ne donnerait volontiers l'accolade au dernier de ses compatriotes, et l'émotion sportive alors diffère peu de celle qui dut étreindre l'héroïque Assemblée nationale en la folle nuit du 4 Août.

*
* *

Mais qu'est-ce au juste que cette émotion, ou mieux que le plaisir sportif? Car, dès que je l'appelle un sentiment noble, j'entends bien qu'on s'étonne, et qu'on se récrie : « Eh bien, et le jeu ? N'est-ce pas l'attrait du gain qui pousse tout un peuple sur la pelouse, par exemple, autour des bookmakers ? » Or, la passion du jeu n'est pas un sentiment noble.

Ne pas avouer que le jeu contribue pour les deux tiers au succès des courses serait de la mauvaise foi. Oui, c'est entendu, le menu peuple fait surtout le voyage du bois de Boulogne pour tâcher de doubler ses cent sous en « touchant » le favori ; et nous formons, nous autres, des espoirs plus grandioses encore : on nous a confié des renseignements sûrs, nous avons combiné d'irréprochables calculs, nous allons certainement rentrer chez nous plus qu'enrichis... Bref, nous jouons, vous jouez, ils jouent ; soit. Toutefois, n'est-ce que cela qui nous émeut quand nous examinons les chevaux avant l'épreuve, quand nous les voyons courir, lutter, arriver ?

Interrogez un vieil habitué des pesages, et demandez-lui s'il est satisfait de devoir le gain qu'il vient de faire, à un accident ou à une course irrégulière. Il vous répondra probablement qu'il eût en toute sincérité préféré perdre, pourvu que la lutte eût été légitime et loyale. Et sans même s'en remettre aux délicats, aux raffinés, observez l'enthousiasme splendide qui se manifeste, dans les tribunes comme sur la pelouse, lors d'une belle arrivée et comparez avec la froideur méprisante qui suit les courses molles ou incorrectement disputées : pourtant on gagne aussi bien à celles-ci qu'aux autres. Seulement une mauvaise épreuve touche peu, offense presque, et c'est sans gloire, sans amour qu'on va réaliser le gain qu'elle procure. N'en doutez point, on joue aux courses; mais une autre volupté s'y mêle au jeu, un plaisir spécial et tout à fait inconnu dans les tripots.

Croit-on que de simples loteries, ou même des établissements de roulette attireraient jamais autant de monde que le grand prix d'Auteuil, ou qu'une coupe Gordon-Bennett? — Mais dans cette dernière épreuve, l'intérêt de toute notre industrie automobile se trouve en cause : il y va de millions, et de l'avenir des usines, des routes, des campagnes... — Du diable si l'humble spectateur, qui regarde partir comme des flèches les puissantes machines, suppute des chiffres d'affaires! Il est « enlevé », tout simplement, par la vue de ces efforts terribles, et s'il a quelque pensée, c'est : « Effrayant... superbe... Comment la marque X., que j'estime la meilleure, fera-t-elle pour dominer cela? » Et dans les vélodromes, où se presse régulièrement une telle foule, joue-t-on? Non, certes. Si l'on y risque, de-ci de-là, des sommes insignifiantes, c'est d'une manière clandestine et sous forme de paris individuels. Et aux frontons de pelote basque? et sur les terrains de foot-ball? que verrez-vous sinon des centaines de dilettantes qui suivent passionnément les parties et apprécient les coups en critiques désintéressés, en artistes?

A côté du jeu, dans les sports, et même aux courses (surtout aux courses! diraient les fervents du cheval), il existe donc un charme singulier, compliqué, assez difficile à définir. Comment l'analyser? Il est à la fois moral et physique. Il participe des goûts humains les plus brutaux comme les

plus nobles, voire même les plus délicats. Essayons néanmoins de nous y reconnaître.

*
* *

Et tout d'abord, notons que le plaisir sportif consiste avant tout peut-être, dans la « lutte ». C'est une lutte de la sensibilité de chacun contre celle des adversaires. Acteur, on est partie; spectateur, on prend parti, et avec d'autant plus de vivacité qu'on est compétent et pratiquant, puisque l'on deviendra presque toujours acteur soi-même, le jour suivant, dans ce sport que l'on juge ou dans quelque autre analogue, n'importe. Que l'on juge... N'oubliez point cela ! L'homme de sport est un critique, un critique rigoureux et instruit : il peut faire, sur les combats auxquels il assiste, des observations techniques et précises ; il sait ce dont il parle. La critique scientifique possède assez de séduction pour déterminer annuellement dans la jeunesse de fermes vocations d'historiens, d'archéologues et d'érudits : elle décide aussi, et plus souvent qu'on ne le croirait, maintes vocations de sporstmen.

Ajoutons que pour ceux qui, cessant de juger, deviennent acteurs et descendent eux-mêmes dans l'arène (comme il est juste de dire ici), il se joint aux angoisses de la lutte une sorte d'exaltation et de griserie physique. Je ne puis décrire cette sauvagerie, soudaine et savoureuse. Qui l'a une fois ressentie ne l'oublie plus. C'est un délicieux et puissant mouvement du sang. Il vous semble qu'on soit devenu redoutable, et qu'assurément on triompherait, — on ne sait de quoi, il est vrai, — mais cela ne fait rien. Ce n'est pas une impression vile.

Autre mérite. Qu'il regarde ou qu'il s'efforce en personne, l'homme de sport se trouve dévoré d'un continuel désir de gloire. Rien ne saurait, n'est-ce pas, exprimer plus directement la gloire que les acclamations poussées par une foule en plein air ? C'en est l'image sensible et rudimentaire. Or, on ne la marchande guère en sport. Jules César ne fut jamais acclamé d'une façon plus sonore que le jockey Stern, qui vient de gagner le Derby et le Grand-Prix ; et certainement, César encore le fut moins souvent que Stern. Un bon athlète

peut éprouver, après chaque championnat dont il sort vainqueur, l'illusion d'avoir remporté une grande victoire nationale. Les fameux acteurs seuls connaissent ces enivrements répétés, et n'en sont pas moins friands que les athlètes. Quant à la volupté, pour le public, d'applaudir et de manifester en criant son enthousiasme, elle est toute latine et sociable, et charmante. Nous fabriquons frénétiquement ainsi la renommée de qui nous aimons, nous affirmons qu'il est bien des nôtres, et voilà, on l'avouera, un sentiment que tous les poètes ont chanté.

Sans compter qu'en plus d'un cas, ces athlètes qu'on croit grossiers — et qui le sont par ailleurs, j'en conviens — témoignent d'un désintéressement aujourd'hui perdu : car j'en ai vu qui se consolaient d'une défaite par la virtuosité de leurs vainqueurs ; ils applaudissaient au succès de l'adversaire pour l'amour de l'art. Quand donc les gens de lettres et les artistes atteindront-ils à cette élégance ?

Enfin, visitez-vous les Salons, chaque année, tous les Salons de peinture et de sculpture? Vous devez en ce cas avoir mélancoliquement constaté qu'on ne sait désormais plus trop où voir un beau geste, une forme pure, un dessin ferme, une allure noble. Eh bien, un conseil : gagnez les terrains de sport, et regardez attentivement. Suivez les mouvements des joueurs de pelote basque, ou l'académie de quelque boxeur, ou les galops de nos grands pur-sang, ces merveilles de grâce et de force. Apprenez à comprendre la violence rapide et bien ordonnée d'une partie de *foot-ball*, ou guettez la courbe furieuse des motocyclettes au vélodrome. Vous en reviendrez avec un grandiose, joli ou rude souvenir de beauté animée. Et n'est-ce point, hélas, la dernière et la seule qui nous reste, à présent qu'on coupe les forêts, qu'on lotit les parcs, qu'on vendra bientôt les églises, et qu'on laisse aller à terre les campaniles et les châteaux ?

Le peuple même doit trouver, à considérer le magnifique cheval Ajax ou le corps de Constant le Boucher, quelque plaisir esthétique. Il sait, en tout cas, que ce sont là des modèles admirables, des chefs-d'œuvre ; il fera des comparaisons. Et ce rudiment d'éducation, pour ses yeux mal ouverts et son goût primitif, demeure, sans aucun doute, bien plus

efficace que celui qu'il peut recevoir au Salon, où il passe devant des pauvretés, devant du vague, — voire même au Louvre, qu'on n'apprécie guère sans quelque culture, et où du reste il ne va pas.

En somme : de toutes les satisfactions humaines, celles qui viennent des sports figurent actuellement parmi les plus irrésistibles, les plus sympathiques, et peut-être aussi les moins basses. A quoi bon, d'ailleurs, juger le plaisir sportif? Contentons-nous de noter qu'il existe, et qu'on s'en doit soucier à juste titre, puisqu'il rend heureux des milliers d'hommes, qu'il en nourrit des milliers d'autres, et qu'il a même donné naissance à toute une classe d'individus, à un type nouveau dans notre société, l'athlète.

*
* *

Eh, sans doute, un type nouveau! Les romanciers sont étonnants. Voilà des humanistes qui se font fort d'étudier le monde où ils vivent; mais ils en oublient la moitié. Il y a des centaines d'athlètes à Paris, en France. Entendez par là des gens qui vivent d'une manière qui leur est propre, qui ont certains traits de caractère communs, et qui poursuivent une carrière laborieuse. On en avait déjà vu dans l'antiquité; on ne trouvera pas les nôtres très différents de leurs ancêtres, à tout prendre.

Un athlète est un homme qui s'adonne régulièrement à un ou à plusieurs sports musculaires, dans le but de remporter des prix. Quand ces prix consistent en espèces sonnantes ou en billets de banque, l'athlète est nommé « professionnel »; on l'appelle « amateur » lorsqu'il se contente d'objets d'art. Mais la distinction ne reste pas toujours très claire. Certains amateurs sont presque des professionnels : on les fait voyager, on les nourrit, on les héberge à cause de leur talent; ils vendent leurs prix et les convertissent en argent comptant. Il arrive qu'ils se mesurent même, et fréquemment, avec des professionnels. Peu importe, du reste : au point de vue qui nous occupe, il n'y a pas lieu de distinguer; l'athlète amateur suit les mêmes aventures que l'athlète professionnel; ils par-

tagent les mêmes travaux, nourrissent les mêmes soucis, leur carrière est presque semblable, et à quelques faibles nuances près, ils ne diffèrent point. On attribue seulement un rang social plus considéré au premier qu'au second. Il existe deux classes de prix, voilà tout ce que l'on peut retenir.

Faut-il absolument se proposer de gagner des prix pour être un athlète? Sans doute. On ne saurait en effet donner ce nom à quiconque, par exemple, cultiverait un ou deux sports, même d'une façon régulière, mais par pure hygiène, ou par caprice, ou simplement pour distraire sa neurasthénie. Un véritable athlète se propose d'exceller en son art, c'est-à-dire de surpasser ses rivaux, et cela publiquement, officiellement. Or, il n'y a pour démontrer sa supériorité qu'un moyen : remporter des prix. D'où la définition qu'on vient de lire, et qui est d'ailleurs conforme au sens antique du mot *(athlon, prix du combat)*.

J'appelle « sports musculaires » les exploits hippiques [1], la bicyclette, la pelote basque, le *foot-ball*, le canotage, la lutte, la course à pied, le saut, le lancement du disque, l'escrime, la boxe, etc. Ils s'opposent aux sports qu'on pourrait peut-être nommer « auxiliaires », automobile, yacht ou aérostation : car s'il est besoin de jugement, de science, de courage, pour conduire ces machines fantasques dans les grandes épreuves, il y faut toutefois peu ou point de qualités physiques. Supposons que les vrais athlètes soient des combattants, des soldats. Les chauffeurs, les meneurs de yachts et de ballons, en ce cas, pourraient à peu près représenter l'état-major, lequel est éminent et prestigieux, mais nullement athlétique.

Dans quelles classes de la société se recrutent les athlètes? Dans toutes, sans exception. Il n'est pas d'école communale ni de lycée aristocratique où l'on n'en prépare plusieurs centaines par an; dans le monde, au cercle, non moins que par les rues, à l'usine, voir même aux champs, vous rencontrerez de nombreux jeunes gens qui vivent dans l'espoir fervent

1. On se fût fort diverti naguère d'entendre appliquer le terme d'athlète à des jockeys, par exemple. Ces petits spécialistes passaient pour des monstres contrefaits. On les eût ironiquement comparés à Milon de Crotone. La taille pourtant ne fait rien ici. Certains d'entre eux témoignent d'une force surprenante, et d'un modèle régulier.

d'étonner bientôt l'univers par quelque performance remarquable ou d'éclatants succès publics. *Gentleman rider* ou coureur cycliste, qu'ils endossent après l'entraînement la redingote fine ou le veston percé aux coudes, vous les verrez tous également soutenus par la plus énergique volonté de réussir dans le prochain *match* et d'arracher coûte que coûte leur brin de laurier. Le travail qu'ils s'imposent est quotidien, pénible, rebutant parfois; il faut qu'ils se maintiennent dans un certain état de santé, qu'ils renoncent à goûter les mets qu'ils préfèrent, à boire ou à fumer. Mais peu leur en chaut! Loin de souffrir de ces privations et de ces labeurs, ils s'y complaisent, ils s'en vantent; pour tout dire en un mot, ils ont la foi.

On concevra qu'une telle discipline, longtemps suivie, doive forcément prêter à qui l'observe certaine habitude de se contraindre, assez d'aisance avec le prochain, et peut-être aussi quelque rudesse commode et saine. Malheureusement, les meilleurs athlètes s'abandonnent tôt ou tard à tous les défauts des comédiens : ils deviennent jaloux à la folie les uns des autres, affamés de réclame, éperdument vaniteux, intrigants, médisants et plus que susceptibles. Les professionnels, en outre, manquent de parole à leurs *impresario*, respectent à peine parfois les contrats qu'ils signent, et ne sont que trop souvent enclins à tricher, à *bluffer*. Encore qu'au surplus, cela se comprenne : les professionnels ayant tous une dot à gagner, en somme, et les affaires, même sportives, étant toujours les affaires.

*
* *

Et puis, ils ont une autre excuse. On l'a dit et redit : ce qui contribue à corrompre tant les professionnels que les amateurs, c'est en grande partie, il faut bien l'avouer, la presse sportive. N'accusons que les journaux de monter la tête à ces honnêtes garçons, de les enivrer par une réclame excessive, d'en faire enfin des hommes publics et des cabotins, soit. Mais reconnaissons, d'autre part, que sans cette presse spéciale qui les informe, les recrute, les encourage et les enrichit, nos innombrables athlètes, dispersés dans Paris et dans les provinces, se trouveraient perdus et dénués d'ap-

pui. Leurs associations, leurs cercles pourraient-ils suffire à les grouper et à les mettre en lutte les uns avec les autres? Non, car ces cercles eux-mêmes et ces associations demeureraient isolés ; nuls rapports ne s'établiraient entre eux, et les épreuves solennelles, les championnats internationaux deviendraient impossibles à organiser. C'en serait bientôt fait du zèle et de l'entraînement. Plus de prix à gagner, partant plus d'athlètes. La presse est l'âme même des sports; ils ne sauraient subsister en dehors d'elle.

Les journaux spéciaux, qui traitent avec tant de soin des courses de chevaux, existent depuis trop longtemps et sont trop universellement connus pour que l'on s'en occupe ici. Tout au plus voudrais-je supplier les profanes — s'il en est — qui n'ont jamais ouvert *le Jockey* ou le *Paris-Sport*, d'y jeter au moins une ou deux fois les yeux : ils seront stupéfaits des méthodes impeccables de raisonnement qu'ils y verront régner dans les moindres articles, du ton « chartiste », scientifique et net, que l'on y sait donner aux calculs des chances probables de chaque cheval. Il ne se peut pas qu'un historien, par exemple, rompu aux exercices de la plus méticuleuse critique, ne trouve une saveur extrême à la lecture du *Jockey*, le matin de quelque épreuve classique. J'ajoute que le philologue y fera de bonnes observations sur le dialecte curieusement imagé, gracieux parfois, en tout cas précis et vivant, que parlent les hommes de cheval[1].

Mais il est encore certains journaux et revues qui, sans se spécialiser dans les études hippiques, veillent à tous les autres sports, en donnent les nouvelles, annoncent les moindres championnats de province et en rendent compte, forment des courants d'opinion, contribuent à la création ou à l'affermissement des cercles, organisent eux-mêmes des épreuves considérables, possèdent des vélodromes, et constituent enfin, par leur gros tirage, leur chiffre d'affaires et les bonnes volontés dont ils disposent, une puissance véritable,

En décembre 1892, paraissait pour la première fois un

1. Quand un hippologue dit d'un cheval qu'il est *compact*, par exemple, ou s'il lui reproche d'avoir un caractère *entreprenant*, ces adjectifs ne conservent-ils pas fort exactement tout leur sens ? Des mots fabriqués, comme *oreillard* ou *viandeux*, sont irréprochables.

organe quotidien, *le Vélo*, consacré aux sports en général, et à la bicyclette en particulier. Le succès en était grand presque aussitôt. Chacun alors « pédalait » avec rage, et les fabricants comprirent vite le parti qu'ils pouvaient tirer, pour augmenter leur popularité, des épreuves fréquentes et « sensationnelles » disputées au vélodrome, comme de la prospérité d'un journal de propagande et de vulgarisation sportives.

En octobre 1900, nouveau coup de théâtre : le premier numéro de *l'Auto* était crié par les rues. Il s'appelait alors *l'Auto-Vélo*, et se présentait comme l'organe officiel de *l'Automobile-Club de France*. Le nouveau cercle avait aisément recueilli des centaines d'adhésions; l'industrie de l'automobile devenait rapidement l'une de nos plus florissantes, celle peut-être où les Français excellaient sans conteste; et la fortune du journal suivait celle de l'industrie qui l'avait fait naître. Si bien qu'aujourd'hui, le prestige de l'ancien *Vélo* ayant pâli dans la lutte, *l'Auto*, organe quotidien de tous les sports, tant « auxiliaires » que « musculaires », tire en moyenne à cent mille numéros, fait avec les fabricants des traités de publicité pour plus d'un million par an, et atteint, comme vente, à six cent mille francs nets. Ce dernier chiffre le classe cinquième sur la liste de nos journaux, après *le Petit Parisien*, *le Petit Journal*, *le Journal* et *le Matin*. En même temps, des revues sportives illustrées étaient fondées. Il en naît encore de nouvelles à toute saison. La plus ancienne et la plus célèbre, *la Vie au grand air*, créée en 1898, tire chaque semaine à quarante-huit mille, et encaisse annuellement deux cent cinquante mille francs de publicité.

Que si quelques incrédules veulent encore apprécier, au moyen de chiffres, l'engouement du public pour des sports si bien soutenus et vulgarisés, on a compté jusqu'à vingt mille entrées dans les vélodromes, les jours de belles épreuves : il y en eut cent dix mille à Longchamp, lors du dernier Grand-Prix; le nombre des spectateurs était, à la lettre, incalculable au départ de la course automobile Paris-Madrid; et, bien que nous soyons assez loin des soixante-quinze à quatre-vingt mille spectateurs qui suivent, en Amérique, les solennelles parties de *foot-ball*, du moins finirons-nous sans doute quelque jour par en approcher sensiblement.

Le seul fait qu'on ait d'ailleurs si bien acclimaté à Paris un tel jeu suffirait à convaincre l'esprit le plus prévenu. En un pays épris, comme le nôtre, de grâce un peu facile et de divertissement brillants, il est surprenant d'observer que des centaines de badauds s'en viennent, par de moroses journées d'hiver, passer leur dimanche exposés ainsi à la bise et au froid. Ils n'ont à contempler qu'un terrain livide, bientôt occupé par ces étranges « forts de la pelouse », des manières de sauvages à demi nus, de gladiateurs sans armes ou de héros barbares, redoutables, farouches, vêtus de maillots déteints, les cheveux au vent ou coiffés d'un bonnet bizarre qui leur cache les joues. Et la partie commence. Au bout de trois minutes, les guerriers des deux camps sont entièrement couverts de terre. Une bataille savante se livre sur l'herbe saccagée : le ballon, comme un gibier traqué, saute, roule et fuit dans la boue, entraînant toute une grappe humaine après lui. De temps à autre, un corps demeure étendu sur le sol : bah ! quelques soins, quelques secondes d'évanouissement, et il retourne en boitant reprendre sa place dans la mêlée. Puis, la lutte finie, on se presse pour voir remonter et défiler au milieu du bruyant public les combattants qui passent un à un, en guenilles, les vêtements arrachés, les mains et les genoux en sang, exaltés par la victoire ou courroucés par la défaite, haletants, rudes, herculéens !

Et d'innombrables fanatiques applaudissent à ces spectacles, comme ils applaudiront plus tard au triomphe d'un Aucouturier par exemple, ou d'un Garin qui, devant tout un vélodrome tumultueux et debout, arrive premier en quelque épreuve formidable, après avoir, en dépit de chaleurs torrides ou de pluies furieuses, traversé la France entière sur sa bicyclette.

Dans la nuit qui précéda la grande course automobile de mai 1903, Paris entier couvrait la route de Versailles. Les voitures énormes filaient comme de gros phalènes, trouant l'ombre avec leurs yeux éblouissants. Mais une multitude de vers luisants semblaient glisser aussi de toutes parts : c'étaient les chétifs bicyclistes qui se dépassaient l'un l'autre, sacrifiant sommeil et bien-être pour contempler seulement, de loin, le « démarrage » des machines célèbres... Que d'abnégation en

cet exode nocturne de citadins roulant éperdument, silencieusement, emportée par une même passion !

*
* *

Certes, un goût si profond et si populaire pour le sport s'est déjà manifesté sur nos terres latines. Et notre enthousiasme ne paraîtra peut-être encore qu'une mode, si l'on songe à la plèbe hurlante qui, dans la Rome impériale, s'entassait au Cirque Maxime pour acclamer les verts et les bleus ; si l'on se rappelle même les combats de l'amphithéâtre où les gladiateurs étaient exaltés ou hués selon les talents d'escrimeurs ou de matadors qu'ils montraient. Voudra-t-on voir ici plus de bestialité que d'esprit sportif, — quoique, en réalité, les mêmes instincts cruels pourraient dès lors être reprochés à nos amateurs de *steeple*, à nos dilettantes du vélodrome depuis l'invention de la motocyclette, à nos friands de duels, aux *aficionados*, et même aux habitués des terrains de *football* ? Mais évoquons, en ce cas, les grandioses assemblées d'Olympie, de Delphes, de Corinthe, alors que la Grèce entière, accourue de toutes parts, malgré le long voyage et les dangers des routes, couronnait solennellement ses athlètes vainqueurs...

Reconnaissons qu'un peu de cette flamme, qui fut divine et qu'Homère, que Pindare, que Virgile ont connue, s'est rallumée en nous. C'est pour l'avoir senti passer encore sur des foules palpitantes, au clair soleil, par quelque belle journée de printemps ou d'été, que tous les poètes devraient retrouver, au fond de leurs souvenirs classiques, l'amour et le respect du sport. Je crois, non sans tendresse, que, si notre mélodieux Chénier pouvait jamais revivre parmi nous, et qu'on le conduisît, au prochain dimanche, sur l'un de nos hippodromes, il jugerait toujours antique un tel spectacle. Peut-être eût-il glorifié de nos jours, en quelque ode éternelle, la grande race de *Flying Fox*, digne des Dioscures !

Faute d'un si bel exemple, souhaitons du moins que tous les Français de sens et d'esprit ne se détournent plus si légèrement du monde sportif, puisque celui-ci est aujourd'hui vivace, puissant, immense. Qu'ils apprennent qu'on y vit

ardemment, qu'on y lutte, qu'on y souffre au besoin et qu'on y trouve enfin de la beauté. Vienne même le jour où certain repentis quitteront leur chambre close pour aller, eux aussi, tenter en plein air un record. Qu'ils fassent de la gymnastique, comme Socrate; qu'ils dansent, comme Sophocle; qu'ils chassent, comme Pline; qu'ils deviennent écuyers fameux, comme Xénophon, Léonard de Vinci ou le savant Henri Estienne; qu'ils passent, au besoin, le détroit pour acheter des chevaux anglais, comme Victor Alfieri; qu'ils s'abandonnent aux aventures du plus lointain tourisme, comme le vicomte de Chateaubriand, — ou qu'ils retournent tout simplement du foin en batifolant dans les prairies... Cela vaudra toujours mieux que de tant écrire, que d'écouter des musiques confuses ou que de regarder tant de piètre peinture!

MARCEL BOULENGER

QUESTIONS EXTÉRIEURES

ANGLETERRE ET RUSSIE[1]

III

Avertis enfin par leurs consuls et par leurs journalistes, surtout pressés par le besoin de clientèle, quelques industriels britanniques, des Écossais principalement, ont voulu, durant ces années dernières, voir de leurs yeux ce marché russe. Dans les ports de la Baltique et de la mer Noire, ils sont allés en étudier les ressources et, dès les premiers pas, ils ont dû reconnaître que leurs consuls ne les avaient pas trompés : la Russie d'aujourd'hui n'est pas cette terre morte que l'Anglais « de la rue » se représente volontiers comme un gouffre de pauvreté et de famine ; elle offre aux hommes d'entreprises et d'argent plus de chances peut-être à faire rapidement fortune que tous les Eldorados du monde contemporain ; pour les Anglais, en particulier, l'heure serait propice s'ils savaient appliquer leurs efforts à deux ou trois tâches, d'ailleurs faciles. Prenez l'exemple d'une seule région (l'étude de l'empire russe tout entier nous entraînerait trop loin) et voyez comment dans la mer Noire les Anglais trouveraient matière à de belles réussites : c'est eux qui récolteraient ici, en fin de compte, tout le bénéfice des efforts belges et français.

1. Voir la *Revue* des 15 août et 1er septembre.

*
* *

La Russie méridionale et son commerce de la mer Noire ont été radicalement transformés au cours des dix années dernières. Jadis, un seul produit, le blé, et un seul port, Odessa, attiraient le marchand anglais. Les cultures de blé couvraient alors les deux tiers du Tchernosiom, de cette immense et fertile région de la « Terre Noire », qui occupe, au nord des steppes maritimes, les soixante millions d'hectares de la plaine russe entre le Prout et le Volga.

Malgré l'absence de routes carrossables, malgré la rareté de chemins de fer, ces blés de l'intérieur descendaient assez facilement à la côte par les fleuves et rivières, Dniester, Boug, Dniéper, Donetz et Don : aux estuaires de ces fleuves, Odessa avait établi ses succursales de Nicolaïef, Kherson, Taganrog et Rostov. Tous ces ports chargeaient du blé ; mais Odessa restait la bourse et le marché central. Au blé, venaient s'ajouter quelques produits secondaires : la Bessarabie versait à Odessa quelques grands chargements de maïs ; la Crimée avait un peu de vin ; les steppes et pâturages entre mer d'Azov et mer Caspienne fournissaient à Rostov une laine fort appréciée sous le nom de laine du Don, que les Anglais et les Américains se disputent encore.

A ces embarcadères et à ce trafic de la Russie proprement dite, la Transcaucasie et ses ports de Batoum et Poti auraient dû joindre nombre de produits indigènes et un lourd fret de marchandises étrangères. Cette Transcaucasie bénie avait au creux ou aux flancs de ses vallées des vignes, des olivettes, des vergers et même quelques champs de thé et de coton. Elle avait dans ses monts des carrières et des minerais, des troupeaux et des bois. Elle avait, surtout, au bord de la Caspienne, dans la presqu'île enflammée d'Apchéron, les sources et puits de pétrole qui, découverts depuis longtemps et régulièrement exploités depuis trente ans à peine, auraient pu faire une concurrence européenne aux pétroles américains. Enfin Tiflis aurait dû devenir le carrefour des deux routes mondiales qui auraient mis en contact l'Europe industrielle avec les marchés de la Perse et de l'Asie centrale : de Tiflis à

Tauris et à Téhéran, route persane ; de Tiflis à Bakou, puis, au delà de la Caspienne, à Krasnovodsk et Merv, route des Khanats.

Les Anglais avaient jadis escompté l'usufruit de ces routes pour le transit de leurs cotonnades : au traité de Berlin, ils n'avaient contresigné la cession de Batoum aux Russes que sur la promesse écrite que, de port turc, Batoum deviendrait port franc... Mais, dès 1881, la Russie fermait Batoum et les routes de la Transcaucasie au commerce étranger. En outre, durant ces mêmes années *quatre-vingt*, la politique de russification conduisit les fonctionnaires russes à une défiance, puis à une persécution systématique des Arméniens, les grands marchands, caravaniers, intermédiaires et financiers de cette Transcaucasie ; on contraria, on empêcha leurs entreprises ; on entrava leurs moindres affaires ; on voulut les isoler dans la prison russe et leur couper autant que possible leurs anciennes relations avec l'Europe occidentale. Le bazar de Tiflis, qui devrait être l'un des marchés du monde, retomba au rôle de simple fournisseur des paysans d'alentour... Et si la Russie dut accepter, pour l'exploitation du pétrole, l'intervention et l'installation de capitaux, ingénieurs, entrepreneurs et commerçants européens, encore s'arrangea-t-on pour détourner de l'Europe la majeure partie de ces huiles minérales ; on voulait les réserver pour la consommation russe ; on n'avait pas encore exploré les houillères du Donetz et de la Sibérie ; la Russie ne brûlait alors dans ses locomotives et ses vapeurs que des bois et des huiles minérales ; au long du Volga déboisé, dans les déserts et steppes nues de l'Asie centrale, elle pensait avoir besoin de tout son pétrole ; Bakou, centre de la production, tournait donc ses envois vers les terres russes d'Europe et d'Asie, vers Astrakan et Krasnovodsk ; le surplus — un faible surplus — arrivait difficilement à Poti ou Batoum et pouvait gagner les marchés européens.

Autrefois, donc, en ces ports de la mer Noire, l'Anglais trouvait à acheter du blé, à vendre du charbon, des fers, quelques machines agricoles et des denrées coloniales, — grands achats, faibles ventes ; les armateurs britanniques recueillaient, du moins, un bénéfice certain de ces échanges qui faisaient circuler de lourds produits sur de très longues routes de mer.

Durant les années *quatre-vingt-dix*, les capitaux belges et français ont subitement ouvert à cette Russie méridionale un avenir industriel que personne n'avait pu même entrevoir; par contre-coup, la vie de ces paysans, la culture même de ces champs a été bouleversée. Au fond de la mer d'Azov et sur les bords du Donetz, un Pays Noir a dressé comme par enchantement ses usines et ses cheminées. Les charbonnages du Donetz et les minières de la steppe ont fourni en abondance les deux matières nécessaires à la grande industrie : la houille et le fer.

Le bassin du Donetz, écrit un consul anglais [1], est l'un des plus riches du monde. Il s'étend, partie dans le gouvernement d'Ekatérinoslav, partie dans la province des Cosaques du Don. Ses ressources sont pratiquement inépuisables : on compte qu'il pourra fournir encore 14 ou 15 milliards de tonnes; au taux de l'exploitation actuelle, même en tenant compte de la progression régulière, il en aurait pour huit siècles avant d'être épuisé. En 1897, 254 mines en exploitation donnaient environ 5 millions de tonnes de charbon et 1 million de tonnes d'anthracite : en 1899, l'augmentation fut de 150 ou 200 000 tonnes. On estime qu'en 1904 le rendement sera de 13 ou 14 millions de tonnes et que l'on pourrait arriver à un rendement normal de 20 millions de tonnes.

Au sortir même de la mine, ce charbon du Donetz trouve les riches minerais de fer, dont les dépôts commencent à peine à être explorés [2] :

Les principales minières sont sur le Donetz, près de Kertch, dans le territoire des Cosaques du Don et à Krivoïrog. Celles du Donetz sont les moins étendues et le minerai, contenant 40 ou 45 p. 100 de métal, ne se présente d'ordinaire qu'en poches; l'exploitation en est donc hasardeuse. Les dépôts de Kertch sont les plus vastes : les dernières estimations évaluent à 52 ou 53 milliards de pouds russes, soit 846 millions de tonnes anglaises, les quantités de minerai entassées là, à quelques milles du port de Kertch, presque à la surface du sol, et faciles à extraire et à fondre, mais de qualité inférieure : 30 ou 40 p. 100 de fer, 10 ou 20 p. 100 de silice et 1 ou 2 p. 100 de phosphore exigent un traitement spécial.

Le minerai de Krivoïrog est le plus riche : il contient jusqu'à 65 p. 100 de métal. Mais, faute de consommation suffisante en Russie,

1. *Diplomatic and Consular Reports, Miscellaneous Series*, n° 523.

2. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n° 2997.

on doit exporter les meilleures qualités : en 1902, 32 000 tonnes seulement avaient pris le chemin de l'étranger ; en 1903, c'est 290 000 tonnes qui sont parties moitié sur rails vers la Silésie, moitié par Nicolaïef, vers les usines d'outre-mer.

Toute la région au pied du Caucase, face au nord, reste à explorer ; mais déjà, on connaît, en certains points, de riches dépôts de zinc, de cuivre, de plomb et d'argent.

Installés dans ce Pays Noir, les capitaux, machines, ingénieurs et contremaîtres belges ou français eurent besoin d'une main-d'œuvre indigène d'autant plus nombreuse qu'elle était plus inexpérimentée. Ils trouvèrent facilement cette main-d'œuvre et ils la trouvèrent abondante, sans grands frais, en ce pays de salaires très bas. Mais ils ne la trouvèrent qu'aux dépens de l'agriculture qui jusque-là, mal outillée, mal pourvue de routes et de moyens de transports, ne parvenait qu'à grands renforts de bras à ensemencer et à récolter les énormes étendues de ce territoire peu peuplé et à charroyer jusqu'aux ports d'embarquement les millions de quintaux de la récolte.

La nécessité du moment fut aggravée de l'incertitude du lendemain. En d'autres pays, la même concurrence entre l'industrie et l'agriculture pour la main-d'œuvre aboutit assez rapidement à un partage, à une spécialisation, comme on dit, des ouvriers industriels, d'une part, et des ouvriers agricoles, de l'autre : désormais, chacune sait à peu près sur quelle somme de bras elle peut moyennement compter. En Russie, rien de pareil : toujours en quête ou en rêve de nouveau, toujours en mal de départ ou de retour, en perpétuel vagabondage, l'ouvrier oscille de l'atelier à la ferme, non pas en raison du travail et du salaire ou des saisons et de l'agrément, mais sans raisons apparentes, au gré du seul caprice, s'enfuyant aujourd'hui du village vers les cabarets et les lumières de l'usine, reprenant demain le chemin boueux de l'isba en ruine et du champ déserté.

Du jour où l'industrie détournait ainsi la main-d'œuvre et la retenait ou la renvoyait pour la reprendre et la lâcher encore, l'agriculture ne pouvait plus garder son régime d'autrefois : il lui fallait de toute nécessité restreindre ici ses emblavures et chercher une culture plus facile ou plus rému-

nératrice, laisser là ses champs en friche ou ses récoltes sur pied. On vit en 1895-1897 les parties les plus fertiles de la Terre Noire rester sans labourage et, tout à côté, certains propriétaires implorer comme une faveur du gouvernement l'envoi de régiments de cavalerie qui, fourrageant le blé mûr et le donnant aux chevaux, préparaient du moins et fumaient le sol pour la semence prochaine. Les grands propriétaires du Sud, plus voisins de la mer et pouvant, sans de trop longs charrois, envoyer leurs récoltes aux quais d'embarquement, s'outillèrent de machines agricoles, semeuses, faucheuses, batteuses, etc., que leur fournirent le fabricant anglais, mais surtout les commissionnaires allemands et américains : quelles belles affaires aurait faites alors l'Angleterre industrielle si elle n'eût pas méprisé ou ignoré ce consommateur! Les propriétaires de l'intérieur, poussés d'ailleurs par le gouvernement qui voulait que le peuple russe n'achetât plus son sucre à l'étranger, transformèrent leurs champs de blé en champs de betteraves. D'autres suivirent l'exemple de l'Administration des Domaines et de la Maison Impériale, qui plantait en vignes toute la façade méridionale de la Crimée et les tièdes coteaux de la Bessarabie.

Kief devint le centre des cultures et usines sucrières. De 1880 à 1900, ces cultures gagnèrent chaque année une plus vaste étendue. La Conférence de Bruxelles, supprimant les primes accordées par les nations occidentales à leurs sucres d'exportation, réduisit chez toutes ces nations les surfaces plantées en betteraves et la production annuelle du sucre. Mais la Russie ne fut pas atteinte, — au contraire. Les statistiques officielles et privées constatent que, durant l'année 1902, la diminution ayant été en Allemagne et en France de vingt-six pour cent, en Autriche-Hongrie de dix-huit pour cent et en Belgique de trente-neuf pour cent, l'augmentation fut encore en Russie de plus de dix pour cent. C'est que le gouvernement russe pousse au développement de cette culture, non par des primes extérieures (que la Conférence de Bruxelles l'eût obligé de supprimer), mais par un ingénieux système d'impôts intérieurs, dont il reste toujours le maître[1].

1. Cf. là-dessus, *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n° 2997.

Le domaine du blé se resserrant de jour en jour, la population ouvrière des districts voisins augmentant par contre et réclamant pour sa consommation une quantité de pain toujours plus grande, il est arrivé que la Russie méridionale n'aurait plus eu de blé à exporter, si l'armée des intermédiaires, spéculateurs, commissionnaires, etc., n'eût prolongé artificiellement les habitudes anciennes. Mais cette prolongation même ne put se maintenir aux chiffres d'autrefois ; les mauvaises récoltes firent tomber ces exportations à quelques chargements de bateaux. Et l'on s'aperçut que, même réduites à ce minimum, ces exportations étaient encore prises sur les besoins réels du pays : les famines éclatèrent et devinrent presque périodiques au cœur même des districts agricoles ; désormais la Russie méridionale ne put plus fournir de pain à l'étranger qu'en le retirant de la bouche de son paysan. De là, une situation nouvelle pour le commerce.

*
* *

Il paraîtrait au premier abord que cette situation est toute à l'avantage des Russes : d'une part, une usine avec les matières premières, charbon et fer en abondance, et, d'autre part, une ferme pourvue d'un énorme domaine très fertile ; entre les deux, aucun obstacle naturel, mais une plaine uniforme, de grands fleuves et la mer : ne voilà-t-il pas réunis les deux éléments qui semblent aujourd'hui nécessaires à la prospérité du commerce et à la fortune des deux contractants ? En d'autres pays, où le libre jeu des initiatives et des concurrences finit rapidement par amener l'équilibre, il est possible que cette situation aurait créé déjà un état de choses satisfaisant, tout au moins tolérable. Mais nous sommes en Russie, où la fantaisie gouvernementale intervient à tort et à travers pour bouleverser, contrarier, rebrousser parfois le cours des phénomènes économiques. En d'autres pays encore, où la disponibilité des capitaux lentement amassés rend moins dommageables les fantaisies protectionnistes et l'intervention gouvernementale, la fortune publique permet d'attendre que le cours naturel des échanges finisse par se rétablir. Mais en Russie, on peut dire que toute la situation reposait et repose

encore sur des combinaisons fictives, des spéculations rationnelles, mais fragiles, bref, sur un arrangement artificiel et, en réalité, sur le bon plaisir d'un homme : le ministre des finances, M. Witte.

Cette gigantesque usine, en effet, qu'à partir des années *quatre-vingt-dix* les Belges et les Français élevèrent dans la région du Donetz, n'eut d'abord qu'un client : le gouvernement russe. Le paysan vivait toujours dans sa maison de boue et de bois avec ses primitifs instruments et outils de bois, neconsommant ni fer ni charbon. Ce fut par la seule clientèle des chemins de fer que l'usine vécut, et elle se développa à mesure que de nouvelles lignes étaient tracées par les espoirs grandioses de M. Witte, à travers la Russie d'Europe et d'Asie. Il sembla, il est vrai, surtout au cours des années 1895-1897, que cet intarissable génie pourrait fournir à l'usine un ouvrage sans mesure durant des années sans nombre : le Transsibérien d'abord et ses embranchements, puis le Transmandchourien, puis le Transmongolien, et le Transchinois, et le Transafghan, et le Transpersien, et le Transarménien, chaque jour voyait surgir l'entreprise ou la conception, l'annonce d'une ligne mondiale qui chiffrait par millions de kilomètres la longueur des rails à fabriquer! Et, dans la Russie d'Europe seulement, par centaines, les projets d'intérêt local ou général, les petites et grandes voies de communication entre Moscou et la mer Noire ou la Caspienne, entre Pétersbourg et l'Oural ou la mer Blanche, entre la Pologne et le Caucase, et même, annonçait déjà M. Witte, entre l'Angleterre et l'Inde! Ajoutez les lignes de raccordement et de circulation entre mines et fours, entre villes ouvrières et ports, et les chemins à voie étroite de chargement et de déchargement!

Toutes cheminées fumantes, même en doublant son outillage, son personnel et la superficie de ses installations, l'usine n'arrivait pas à suffire aux commandes officielles de rails, de roues, de plaques, de poutrelles, de barrières, de locomotives et de wagons. Et l'on avait encore en espérance l'armée à fournir de canons et de voitures, la marine surtout à délivrer de la construction étrangère qui, seule, donnait à l'Empire russe ses flottes militaires et commerciales! L'usine ne suffisait pas

au travail, mais surtout la mine et le charbonnage ne suffisaient pas à l'approvisionnement. Après avoir réclamé des tarifs prohibitifs contre le charbon anglais, qui tenait encore un reste de clientèle dans les ports, les charbonniers russes eux-mêmes étaient obligés d'implorer du gouvernement le retrait de ces tarifs; on souffrait d'une véritable « famine du charbon »; de même, on accueillait, on appelait les minerais et les fers étrangers. De 1895 à 1899, cette prospérité se soutint[1] :

PRODUCTION MINIÈRE ET MÉTALLURGIQUE
DE LA RUSSIE MÉRIDIONALE *(en millions de pouds)*

	1895	1896	1897	1898	1899
Charbons	298	311	414	462	561
Minerais de fer . .	58	75	117	129	181
Fontes	33	38	46	61	82
Aciers.	18	21	24	38	42

Mais l'année 1899 amena l'arrêt, puis la crise soudaine. La machine se détraqua par un vice de construction qu'il était aisé de prévoir. Elle ne pouvait continuer sa course que si le gouvernement russe continuait de lui fournir le combustible, en quelque façon, des commandes. Le gouvernement russe avait fourni ce combustible, sans compter, tant qu'il avait puisé sans compter lui-même aux ressources, qu'il pouvait croire inépuisables, du prêteur étranger, en particulier de ce même prêteur français et belge dont les autres capitaux étaient engagés en cette usine de la Russie méridionale. Ainsi s'était établi comme un circuit fermé d'intérêts solidaires qui, partant de la banque franco-belge, retournait à l'épargne belge et surtout française, — car l'opération, malgré les apparences et le nom, était française avant tout : les Belges y avaient leur part sans doute ; mais, pour la plus grande commodité des affaires, les capitaux français étaient souvent allés à Bruxelles s'enrôler en des compagnies plus faciles à former sous la loi plus libérale des Belges.

En ce circuit d'intérêts solidaires, le courant aurait pu et dû continuer de passer avec la même intensité et la même production d'énergie, de bénéfices, si toutes les pièces n'avaient

1. Cf. *Diplomatic and Consular Reports, Miscellaneous Series*, nº 555.

offert qu'une résistance ou une dépense raisonnables. Mais faute de contact ou de justes accointances il y eut des pertes, des détournements ; le courant peu à peu se ralentit, eut des éclipses et soudain manqua. C'est que la pièce-maîtresse du circuit était le gouvernement russe. Il recevait à Paris ou à Bruxelles des emprunts qu'il promettait d'employer à des travaux effectifs et à des œuvres utiles. Il aurait dû verser tout ou grande partie de ces emprunts à l'usine franco-belge qui, de son côté, s'était mise en frais pour exécuter les travaux et concourir à l'œuvre. Mais on sait que ce beau nom de gouvernement couvre dans tout l'Empire russe une pratique de gaspillages, de concussions, de gâchages de vies humaines et d'argent, où l'argent, surtout, fond sans profit pour le public entre les mains d'innombrables pillards.

Sur six ou sept milliards de francs, empruntés par la Russie durant les dix dernières années et prêtés en majeure partie par le « bas de laine » français, combien de millions sont allés à leur destination légale, à des travaux réels, à des œuvres ou à des études, préparatifs et approvisionnements de paix et de guerre ? Trois milliards peut-être, au compte des témoins les plus indulgents. En champagnes et jeux de grands-ducs, en royales voleries de ministres et de hauts fonctionnaires, en gaspillages mesquins de sous-ordres, les deux ou trois autres milliards ont disparu. Les grands projets de M. Witte ont dû se restreindre, puis se remettre à plus tard ou s'oublier. Les commandes du gouvernement à l'usine franco-belge se sont réduites. Une crise ruineuse a succédé aux riches années 1895-1899. Cette crise, ouverte à la fin de 1899, est toujours allée en s'aggravant :

La condition industrielle et financière de la Russie, écrit en mai 1901 l'agent commercial anglais[1], ne montre aucun signe de réveil de cette pessimiste léthargie qui l'a caractérisée durant les deux années dernières. Cette année fut une série de faillites et de désillusions.

L'activité fiévreuse de 1898-1899 ne pouvait durer : la baisse,

1. *Diplomatic and Consular Reports, Miscellaneous Series*, n° 555, *Mineral and Metallurgical Industries of Russia*. Je vais faire de nombreux et longs emprunts à ce rapport : même quand je ne le citerai pas expressément, entre guillemets, ce rapport me servira de guide dans la plupart des phrases de cet exposé.

commencée durant la seconde moitié de 1899, a continué sans interruption. On parla d'abord de crise mondiale, sévissant partout sur toutes les industries, et de la défiance témoignée dans toutes les Bourses contre toutes les valeurs industrielles. Mais il fallut bientôt chercher une explication plus proche, en Russie même. La Russie forme un monde à part et sa crise métallurgique ne relève que d'elle-même. La Russie occupe aujourd'hui la quatrième place dans le monde comme productrice de fer ; elle vient après l'Allemagne, avant la France :

PRODUCTION DE LA FONTE DANS LE MONDE
(en millions de tonnes)

	1891	1893	1895	1897	1899
États-Unis.	8,4	9,2	9,5	9,8	13,8
Grande-Bretagne. .	7,5	7	8	8,9	9,4
Allemagne.	4,6	4,9	5,7	6,8	8
France	1,9	2	2	2,4	2,5
Russie.	1	1,1	1,4	1,8	2,7

D'un bond, en quelques années, la Russie a atteint cette production industrielle qui, chez d'autres peuples, fut l'œuvre de plusieurs générations. Les circonstances furent pendant quelque temps extrêmement favorables. La fiévreuse activité des années 1895 et 1896 donna l'essor à toute une série d'entreprises minières, métallurgiques, constructrices et autres, qui ne reposaient sur aucune base assurée, ne répondaient à aucune demande du marché général, mais escomptaient seulement les commandes du gouvernement et les chances de la spéculation. La construction de lignes ferrées à travers de vastes régions ne créa pas seulement un grand appel de matériel et de fournitures : elle ouvrit encore de nouveaux marchés et suscita, avec de nouvelles ressources, une nouvelle consommation. Attirés par les tarifs protecteurs et par les commandes officielles, capitaux et entrepreneurs étrangers accoururent de Belgique et de France. Des compagnies se fondèrent, dont les actions montèrent et dont les gains furent magnifiques : des dividendes de 40 et 50 p. 100 propagèrent ou maintinrent les illusions. Alors les compagnies surgirent partout comme des champignons et la fièvre de spéculation transforma cette Russie méridionale en une Belgique russe.

A la fin de 1899, changement complet. La concurrence fait tomber les prix. Les moyens ou la volonté manquent au gouvernement pour continuer ses entreprises et ses commandes. Un temps d'arrêt rend plus prudents les capitaux étrangers... La crise s'ensuivit. La fin de 1899 et l'année 1900 furent marquées par des faillites retentissantes : les établissements Mamontof, les compagnies Dervise, Phœnix, etc.,

entraînèrent dans leur ruine nombre d'autres valeurs. Les dividendes disparurent presque partout...

Et l'agent commercial anglais dresse une interminable liste de compagnies et d'entreprises dont les valeurs ont perdu un tiers, parfois un demi, parfois même deux tiers de leur ancien prix. La Russie entière fut éprouvée, mais surtout la région du Donetz. Le remède à cette situation ne pouvait venir que de nouvelles commandes officielles. Ces commandes supposaient de nouveaux emprunts. Ces emprunts étaient possibles, faciles même, tant était grande, inaltérable, la confiance du prêteur français... Mais les affaires d'Extrême-Orient survinrent, la guerre des Boxeurs en Chine, puis les menaces de guerre en Corée, enfin la rupture avec le Japon et la désastreuse campagne qui se poursuit actuellement dans les eaux et les plaines mandchouriennes... Tant de risques et de désillusions n'ont pas encore ruiné la confiance du prêteur généreux : elles l'ont ébranlée cependant. Et l'argent que le gouvernement russe a pu récemment obtenir d'un dernier emprunt, ces huit cents millions souscrits au printemps dernier se sont engouffrés soit dans les dépenses militaires et les frais de la première campagne, soit dans les frais moins visibles, mais non moins grands, d'une autre campagne bien différente, plus victorieuse jusqu'ici, que la rente russe a dû livrer sur les Bourses européennes contre les joueurs à la baisse... En fin de compte, il n'est rien resté pour les commandes pacifiques et pour l'allégement de la crise industrielle. Et du train dont vont les choses en Mandchourie, il se passera longtemps sans doute avant que l'usine franco-belge du Donetz retrouve dans la sollicitude du gouvernement russe la place qu'autrefois elle occupait.

Que va-t-il se passer? Ces grandes entreprises franco-belges trouveront-elles chez les porteurs de titres le crédit suffisant pour hiverner durant ces jours de désastre et reparaître aux beaux jours qui, sûrement, reviendront avec la paix rétablie? Les consuls anglais ne semblent pas prévoir un pareil avenir :

La dépression industrielle continue. Les prix baissent encore. Nombre d'établissements métallurgiques du Donetz ont diminué leur produc-

tion : sur 54 hauts fourneaux, 23 étaient en activité à la fin de 1902 ; le résultat a été treize cent mille tonnes de fonte en 1902 au lieu de quinze cent mille en 1901. Beaucoup d'entreprises ont des embarras financiers : les unes ont été saisies par leurs créanciers, d'autres sont en liquidation ou réduisent leur capital. Les dividendes sont très rares ; à grand'peine on arrive à couvrir les frais...

Il faut compter que, dans les deux années dernières, les entreprises françaises, dont le capital se chiffrait à deux milliards de francs, ont perdu 50 pour cent au moins de ce capital ; les huit cents millions de capital belge ont perdu bien davantage encore. Ruineuse pour les capitalistes étrangers, cette crise sera un bien peut-être pour le pays et pour l'industrie indigène : le malaise à la longue apportera de lui-même son remède. Les capitalistes sans doute ont en mains le moyen de se rattraper ailleurs. Mais les petites et moyennes bourses qui, de France et de Belgique, avaient envoyé leurs épargnes à ces entreprises surchauffées, auront-elles le cœur à prolonger et à répéter l'expérience? On en peut douter et, de là, dépendra peut-être tout l'avenir des entreprises financières en Russie[1].

*
* *

Les Anglais ont raison peut-être d'escompter cette panique ou cette lente désaffection des petits capitaux français et belges, et d'entrevoir déjà à ce Panama russe la même solution, hélas ! qui termina pour l'épargne française le Panama américain. Après avoir accompli une œuvre gigantesque en cette Russie méridionale, le capital français n'en soldera que les écoles et les premiers débours : d'autres viendront juste à l'heure critique pour en recueillir les bénéfices. Par timidité, par découragement, par crainte d'une perte totale, le petit actionnaire français vendra coûte que coûte et acceptera le prix qu'on voudra bien lui en offrir. Si du moins il était soutenu en cette épreuve, comme il a été entraîné en cette aventure, par ses guides naturels et ses défenseurs-nés, ou ceux du moins qui devraient l'être ! Mais les Anglais connaissent assez la France pour savoir ce qui demain arrivera.

Si les Anglais sont habiles ou seulement avertis, ils peuvent, en ce Panama russe, reprendre le rôle et les bénéfices que, si adroitement, les Américains tirèrent de l'autre Panama. Cette

1. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, nos 2904, 3115, etc.

affaire étudiée, montée, fonctionnant ou prête à fonctionner de nouveau, les Anglais peuvent la racheter pour presque rien, et quelle source de profits elle pourrait devenir entre leurs mains! Car entre leurs mains tout changera et les temps eux-mêmes auront changé. Prenant la suite des Belges et des Français, les Anglais pourront lier avec le peuple russe, et non plus seulement avec le gouvernement, une série d'affaires que les consuls aperçoivent nettement, décrivent et démontrent faciles.

Le peuple russe commence à avoir des besoins et surtout à en prendre conscience. Le paysan lui-même comprend que son ancienne façon de cultiver ne peut plus le nourrir et que le règne des machines est arrivé. Les machines agricoles doivent partout suppléer au manque de bras : quel marché tout prêt pour qui saura s'en emparer! Rachetant l'usine du Donetz et les mines voisines, l'Anglais pourrait en faire une fabrique de produits bruts seulement ou demi-travaillés, fers et poutrelles : il amènerait chez lui, à sa main-d'œuvre plus experte, ces produits bruts que l'ouvrier britannique transformerait en manufactures véritables, en machines, outils et instruments de toute nature. Il ne faut pas oublier que la Grande-Bretagne ne fournit plus le minerai de fer à sa propre industrie, que cette industrie doit aller au loin chercher et ramener des minerais ou des fers espagnols, algériens, levantins, suédois. Quelles ressources et de quelle exploitation facile pourraient offrir ces minerais de Kertch, de Berdiansk et de Marioupol, épandus à fleur de rivage sur tout le pourtour occidental de la mer d'Azov!

La Russie méridionale est toute disposée, disent les consuls, à cette entente commerciale avec les Anglais, car, seuls, ils peuvent lui acheter le produit qu'elle a aujourd'hui à vendre en grande quantité : le sucre. Car la Terre Noire, cessant d'être un grenier, est devenue un champ de betteraves; elle ne produit plus que le blé nécessaire à la consommation nationale; mais elle a, chaque année, d'énormes quantités de sucre à exporter, et l'Angleterre, presque seule dans le monde actuel, ne produit pas son sucre, mais l'achète au dehors. Cette question du sucre est de première importance, tant pour le producteur que pour le gouvernement russes : dans les provinces méridionales, tous deux tirent aujourd'hui des

cultures sucrières le plus clair de leurs revenus; tous deux savent que l'Anglais serait le meilleur client et le plus sûr.

Il ne faut pas croire, ajoutent les consuls, que le peuple et le gouvernement russes soient animés de dispositions anglophobes, — tout au contraire. Dans toute la Russie, on considère toujours la marque anglaise comme supérieure à toutes ses rivales, et le peuple anglais comme la plus riche des nations. Or, la pauvre Russie sait bien — et elle sent mieux chaque jour — qu'elle a besoin d'un ami très riche et que la richesse française se détourne un peu ou s'épuise. Allemagne ou Angleterre, des deux bâilleurs de fonds entre lesquels demain elle aura à choisir, la Russie n'hésiterait pas, si le choix lui était vraiment donné : autant elle a de défiance aujourd'hui contre l'exploiteur allemand, à qui elle abandonna si longtemps l'intendance de son domaine, autant elle appelle avec empressement le partenaire anglais qui ferait les affaires de tous deux, tout en faisant d'abord les siennes propres. Aussi, partout où l'Anglais se présente, voyez comment on l'accueille! Examinez seulement ce qui se passe depuis deux ou trois ans en Transcaucasie.

Là aussi, la découverte et l'exploitation des houillères du Donetz et de la Sibérie a, par contre-coup, amené une révolution dans les affaires. Ayant désormais le charbon en abondance pour ses locomotives et ses vapeurs, ne pouvant d'ailleurs consommer autrement ce combustible et ayant cherché vainement à l'exporter vers les rades levantines, la Russie a pensé que désormais elle n'avait plus à réserver son pétrole pour elle seule, qu'elle avait tout intérêt au contraire à répandre dans le monde cette marchandise précieuse dont chaque jour elle découvre chez elle de nouveaux gisements. Après la presqu'île d'Apcheron, la façade nord du Caucase et les rives de la Caspienne explorées ont décelé de grands gîtes pétrolifères, qui promettent des sources et des puits pouvant suffire durant des siècles à la consommation du monde. Le gouvernement russe s'est enfin décidé à organiser la vente européenne de ce pétrole caspien.

Une seule ligne de chemin de fer, mal établie et encombrée d'autres chargements, amenait autrefois les vagons-réservoirs de Bakou sur la Caspienne à Batoum ou Poti sur la mer

Noire : rien n'était organisé à Batoum, rade foraine, pour faciliter l'embarquement ; tout était tracassièrement administré et surveillé en route pour retarder les convois. On concéda d'abord au pétrole une autre ligne de parcours : par le nord du Caucase, à travers un pays dépeuplé et sans grand trafic, il put venir de Bakou à Novorossisk et, pourvu de quelques engins modernes, ce bon port de Novorossisk put accueillir les grands vapeurs pétroliers. Mais de Bakou à Novorossisk, douze ou quinze cents kilomètres de chemin de fer grevaient encore le pétrole russe de frets coûteux, qui pratiquement lui rendaient la concurrence difficile avec les pétroles américains. Car les Américains ont organisé le chargement direct du puits pétrolifère au bateau pétrolier par le système des *pipe-lines*, des lignes de tuyaux où le pétrole pompé et refoulé est amené jusqu'à la rive de l'Atlantique : telle *pipe-line* américaine a cent cinquante kilomètres de long.

Décuplant les *pipe-lines* américaines, les pétroliers du Caucase ont construit ou achèvent une conduite de mille kilomètres entre Bakou et Batoum, avec des pompes et des réservoirs de distance en distance : bientôt le pétrole caspien coulera directement dans les réservoirs des bateaux de la mer Noire, et tout sera changé dans le commerce mondial de cette marchandise. Il me paraît inutile d'insister sur les conséquences économiques de ce changement. Avec les progrès de l'automobile, avec les projets des marins pour leurs chaudières à huiles minérales, le pétrole devient matière de première nécessité. Si quelques producteurs secondaires, Italie et Roumanie surtout, en peuvent verser quelques tonnes à la consommation européenne, les États-Unis détenaient jusqu'ici une sorte de monopole que les médiocres arrivages de la Caspienne ne faisaient que modérer un peu.

Demain, grâce à la nouvelle *pipe-line*, ce monopole peut, doit passer aux gens de Batoum et Bakou : quelle fructueuse association on pourrait lier avec eux ! Ils vont avoir besoin de bateaux et de commissionnaires dans tous les ports européens. Malgré les tarifs protecteurs, l'industrie russe, trop inexpérimentée, ne peut leur fournir ni l'outillage, ni la machinerie qui, chaque année, se perfectionnent ou doivent se remplacer : la seule *pipe-line* (il a fallu refuser les deux cin-

quièmes des tuyaux commandés aux usines du Donetz), ses pompes, ses réservoirs et ses usines seront pour les manufacturiers un client notable. Et pour l'envoi du pétrole, les vases et caisses, le fer-blanc et l'étain! Et quel éveil de transactions, d'affaires et d'entreprises va forcément, que le gouvernement le veuille ou non, se produire dans tout le Caucase! Déjà les Allemands accourent : leur *Deutsche Levant Linie*, écrit le consul anglais[1], monopolise le trafic de Batoum; elle accepte les chargements pour tous les ports du monde; les seuls ports français de la Méditerranée restent desservis par es compagnies françaises. Et ces Allemands, comme partout, ruinent d'abord les affaires anglaises : jadis Batoum achetait à Swansea le fer-blanc et la soudure de ses bidons; les Allemands apportent aujourd'hui le fer-blanc américain.

L'abstention anglaise se comprenait autrefois. Le gouvernement russe témoignait beaucoup de défiance à ces Anglais trop amis à son gré des revendications arméniennes. Mais aujourd'hui, les dispositions officielles ont changé et quelles que soient encore les tracasseries policières, du moins sont-elles égales pour tous : les Anglais n'en sont plus spécialement l'objet... Et voici qu'ils se mettent enfin à découvrir les ressources de ce pays. Chaque année, depuis 1899, les consuls ont signalé l'arrivée au Caucase d'ingénieurs et de prospecteurs et l'installation de compagnies britanniques, dont les affaires ont bientôt prospéré[2]. Ce n'est pas le pétrole qui, tout d'abord, les a attirés. Le Caucase fournit le monde industriel d'un produit encore plus nécessaire : le manganèse. Pour la fabrication des aciers résistants, le manganèse est aujourd'hui devenu indispensable; les minerais du Caucase semblent les plus riches et les plus abondants du monde : Kertch et la mer d'Azov pourraient fournir de minerais de fer l'usine britannique; Batoum et le Caucase achèveraient de la pourvoir, grâce à ces dépôts manganésifères, dont l'étendue n'a pas encore été mesurée. Puis les Anglais sont allés au pétrole; plusieurs compagnies se sont formées pour recon-

1. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n° 3 206.

2. Cf. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n°s 2 623, 2 979, 2 782, 3 206, etc.

quérir la part anglaise dans ce commerce du Caucase : « le seul manque d'activité et de volonté laisse couler aux Américains une clientèle que nous devrions avoir, écrit le consul anglais de Batoum ; mais les efforts de quelques-uns de nos compatriotes ont réussi déjà à rétablir ici nos affaires ».

*
* *

Dans la Russie entière (il faudrait un long exposé de détail pour bien le montrer), cette union commerciale entre le producteur russe et le fabricant anglais s'impose aux deux parties avec une nécessité grandissante. Les Pays Noirs de l'Oural, de Moscou et de Pologne offriraient aux Anglais les mêmes chances de réussite que le Pays Noir du Donetz. Les grains, les chanvres, les bois, les volailles de la Russie baltique, glaciale et sibérienne ont besoin du consommateur anglais. Quelque jour, je reviendrai à cette Russie baltique et glaciale, à la Sibérie et aux relations un peu surprenantes qui déjà unissent à Londres Arkhangel, Omsk, Tomsk et Irkoutsk. A mesure que les autres greniers s'épuisent ou diminuent leurs exportations, il semble que la ferme russe puisse approvisionner l'Angleterre de tous les vivres et céréales : depuis dix ans déjà, les blés sibériens arrivaient par Riga; depuis deux ou trois ans, voici les œufs, les beurres, le lait concentré qui viennent concurrencer à Londres même les produits danois, français ou canadiens. La Sibérie, qui jadis semblait ne devoir jamais être qu'un désert glacé, se révèle aux explorateurs comme un autre Canada, bien plus vaste, bien mieux pourvu de mines, avantagé surtout d'un été fort court, mais fort chaud qui permet aux céréales de mûrir en quelques semaines. Peut-être certains enthousiasmes mettent-ils trop d'espoirs en cette ferme sibérienne : telle quelle, aux regards des plus sceptiques, il est certain qu'elle apparaît comme une province désormais importante du commerce mondial.

Or, ici plus encore que dans les autres provinces de l'Empire russe, le manque de bras se fait sentir durement, malgré la colonisation officielle qui a établi déjà des centaines de milliers de paysans européens dans la steppe des Kirghiz. Pour suppléer à la main-d'œuvre, il faut des engins de toutes

sortes ; le voisinage d'abondantes houillères rend facile et rémunérateur l'emploi des machines à vapeur ; la découverte de nouveaux gîtes pétrolifères, sur le pourtour de la Caspienne et de la mer d'Aral, promet encore à cette industrie agricole un réservoir d'énergie transportable et économique. C'est donc avec raison que les Anglais avertis voudraient se faire ici leur place, ne pas abandonner ce client aux rivaux d'Allemagne et d'Amérique.

Les voyageurs et publicistes qui ont traversé ces provinces asiatiques déplorent tous l'absence du représentant anglais sur les grandes places de Kharbine, d'Irkoutsk, de Tomsk, etc., où le trafic est allé aux seuls Allemands et Américains, où les Chinois et les Japonais eux-mêmes commencent à s'établir, où les affaires se chiffrent par millions de roubles et croissent à chaque saison. L'ignorance et la paresse anglaises, disent Lynch, Normann et les agents commerciaux, sont en quelque mesure responsables de cette négligence. Mais il n'est pas moins sûr que, systématiquement, le gouvernement russe jusqu'ici tâchait d'éliminer l'Anglais et le considérait comme l'espion, l'ennemi : en cette terre d'absolutisme rien n'est possible sans la tolérance, sans la faveur du gouvernement. En d'autres pays, les relations de commerce s'établissent ou se maintiennent en dehors des combinaisons politiques. En Russie, le commerce anglais ne sera possible que le jour où les cabinets, ayant concilié leurs ambitions, auront rétabli l'entente, la concorde, — certains Anglais disent : l'alliance, — qui jadis, au cours des XVIIe et XVIIIe siècles, unissait les cours de Londres et de Pétersbourg.

VICTOR BÉRARD.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LIVRES NOUVEAUX

LE JAPON INCONNU, par **Lafcadio Hearn.**

Les lecteurs de la *Revue* ont eu la primeur d'un chapitre de ce livre : ils n'ont pas oublié le doux Jizo aux larges manches, protecteur des petits enfants morts. Bien traduites par madame L. Raynal, ces notes et études du Kipling japonisant nous font pénétrer dans l'intimité sentimentale et intellectuelle de cet étrange et toujours surprenant Japon. Le *Journal d'un Professeur européen,* — qui fait l'un des chapitres et qui n'est que l'autobiographie de l'auteur, — peut nous en dire plus que toutes les dissertations sur la valeur et la solidité de la culture si lestement empruntée par les Nippons à leurs professeurs européens : ils en meurent.

LE CHEVALIER D'ÉON,
par **O. Homberg et F. Jauselin.**

Encore un livre sur cet aventurier du XVIIIe siècle, sur ce Cagliostro de la diplomatie, qui trouva moyen de changer de sexe ou de faire croire, du moins, à ceux qui l'avaient connu dragon et secrétaire d'ambassade, qu'il avait tous les droits naturels à porter la jupe et la cornette. Le mensonge est aujourd'hui prouvé : la fameuse « chevalière » d'Éon n'a jamais été qu'un homme; mais l'histoire n'en demeure que plus merveilleuse : être vraiment du sexe laid, jusqu'à cinquante ans (1728-1777) en garder les habits et en avoir les avantages, puis, brusquement, s'enrôler dans le beau sexe, en porter les autours et durant trente années soutenir ce rôle !

LE TRANSSIBÉRIEN, par **A.-N. de Koulomzine.**

M. Jules Legras nous donne la traduction de cet ouvrage officiel, mi-technique, mi-vulgarisateur. Ouvrage officiel avant tout; les louanges du Transsibérien, de ses entrepreneurs, de ses constructeurs et de sa réussite reviennent à toutes les pages. Un chapitre cependant laisse deviner les fautes commises et les déboires de certains résultats. Dans l'ensemble, livre curieux et fort utile, qui, malgré tout, fournit des renseignements indispensables à quiconque veut suivre de près les événements en Extrême-Orient.

SUR UNE ROUTE DE CYPRÈS, par **André Lebey.**

Livre de tristesse, de recueillement, d'orgueil. Le poète chemine à l'heure du soir tombant, entre les deux rangées de cyprès hauts et droits qui bordent la route : au-dessus de sa tête, les feuillages ne se rejoignent pas en voûte, et il aperçoit un peu du ciel. Mais autour de lui, l'ombre est partout, elle l'enserre, elle le pénètre ; pas de bruit, sauf celui de ses pas et la rumeur plaintive du vent, et la route qui se poursuit au loin, monotone, semble toujours plus sombre. Les poèmes de ce recueil sont tous d'une mélancolie grave et sereine : ils ne se lamentent pas, mais ils laissent surprendre, presque à chaque vers, une expérience désenchantée.

QUELQUES PETITES AMES D'ICI ET D'AILLEURS,
par **E. Gomez-Carillo,**
traduit de l'espagnol par **Ch. Barthez.**

L'auteur nous présente son livre dans une lettre-dédicace à un ami : « Voici, mon cher ami, un tout petit livre où il n'y a ni idées, ni fond, ni thèse... C'est un coffret de soie rose d'où surgissent, pour danser, quelques poupées de toutes les couleurs. » Il est délicieux, ce tout petit livre : la forme en est légère, changeante, toujours précise. L'auteur semble ne jamais rien prendre au tragique, ni même au sérieux, les autres pas plus que lui-même; il sourit de tout, mais avec une bonne grâce élégante, à laquelle on ne résiste pas. Toutes ces jolies pages sont joliment traduites : on croirait vraiment qu'elles furent écrites, du premier coup, dans le français pur, piquant, harmonieux de M. Charles Barthez.

LE MYSTÈRE DE QUIBERON, par **Ad. Lanne.**

Dans la préface de ce volume, M. Henry Céard expose très nettement l'étrange imbroglio d'énigmes et de contradictions qui constitue cette « affaire de Quiberon ». Du côté des Émigrés et du côté des Conventionnels, il semble qu'un pareil désarroi, une même absence de plan préconçu et de volonté bien arrêtée ait fait faire aux deux adversaires un pareil ensemble contradictoire de marches et contremarches, de paroles proposées, reprises, peut-être engagées, peut-être violées. Et M. Henry Céard a peut-être raison — les plus simples opinions sont encore douteuses en ce point — de dire que la conduite de Hoche n'a pas été aussi claire que l'opinion courante l'admet aujourd'hui; mais « le Mystère de Quiberon n'existera plus pour quiconque aura la fortune de lire le présent volume ».

LES PALINODS ET LES POÈTES DIEPPOIS,
par **Georges Lebas.**

On trouvera dans ce livre une étude intéressante et documentée sur les Confréries religieuses et littéraires du pays de Dieppe et sur les poètes de la région, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. Les noms de Crignon, Parmentier, Dupuys, Nicole, d'autres encore méritaient peut-être de ne pas disparaître. La plus curieuse des études est celle que l'auteur a consacrée à Sigogne, un satiriste qui fut l'ami et souvent le collaborateur de Mathurin Régnier et qui a laissé des poésies spirituelles, dont l'une des plus amusantes est certainement celle sur le *Nez d'un courtisan* : on peut la comparer au célèbre couplet du Nez de *Cyrano de Bergerac.* De nombreuses notes biographiques, accompagnées de quelques brèves citations, permettent de se renseigner vite sur les très nombreux poètes d'origine dieppoise : « Ce modeste coin de la bonne terre normande fut fertile en poètes autant que les autres lieux du vieux duché de Rollon. »

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 15312-9-04. — (Encre Lorilleux).